



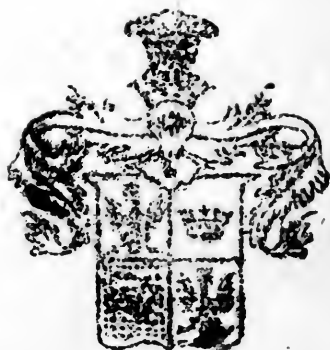
Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by

From the Estate
of the late John
B.C. Watkins



334





VOYAGES

DU CAPITAINE

LEMUEL GULLIVER,

EN

DIVERS PAYS

ELOIGNEZ.

TOME TROISIEME.

Contenant les Voyages de Brobdingnag &
des Sevarambes , & la Clef des deux
Tomes précédens.



A LA HAYE,

Chez GERARD VANDER POEL.

MDCCXXX.

BE DAYOY

DECEMBER

REMITTANCE

DIVERS PAY

REPORT

ДЛЯ ПОДАРОКОВ

[illegible]

RESEARCH
AND
DEVELOPMENT
DIVISION



T A B L E

D E S

C H A P I T R E S

D U S E C O N D

V O Y A G E D E

B R O B D I N G N A G .

C H A P . I .

*L'Auteur s'embarque pour Osten-
de , où il est fait Capitaine du
Dragon d'or. Il met à la voi-
le , arrive à Teneriffe , & con-
tinue sa route jusqu'à San Sal-
vador , où huit hommes de son
Equi-*

T A B L E

Equipage désertent avec sa Chaloupe. Le Gouverneur refuse d'en faire perquisition. Il part de cette Ville, & aborde sur les Côtes de Brobdingnag.
pag. I.

C H A P. I I.

La mort infortunée de Lmnfrim-pnmo & de Trtnmpsnic. L'Auteur & les Gens de la Chaloupe sont portez à Lorbrul-grud. Estime que le Roi & la Reine lui témoignent. Sa fuite avec ses Compagnons: Tempête violente. Vaisseau Hollandois qui enfonce. L'equipage se sauve à bord du Dragon d'or, qui est jetté sur une Côte inconnue.
pag. 10

CHAP.

T A B L E

C H A P. I I I.

Gulliver envoie douze hommes à terre. Les autres suivent. Ils dressent des Tentes, & les environnent d'une tranchée. Leur vaisseau mis en pieces, dont ils batissent une pinasse. Huit personnes de l'Equipage s'y embarquent pour aller à Batavia. L'Auteur fait General en chef des Anglois & des Hollandois de son Navire. Noms des Officiers nommez pour servir sous lui, & beaucoup d'autres choses.

pag. 30

C H A P. I V.

Nouvelle Ville bâtie. Un Tigre tué par les Chasseurs Anglois. Les femmes causent beaucoup de désordre parmi eux. Un Criminel jugé devant Gulliver. Un matelot dévoré par un Goulu de Mer. Les

T A B L E

femmes partagées entre les hommes
L'Amiral de retour de ses Cour-
ses amene un Naturel du País.
Pag. 45

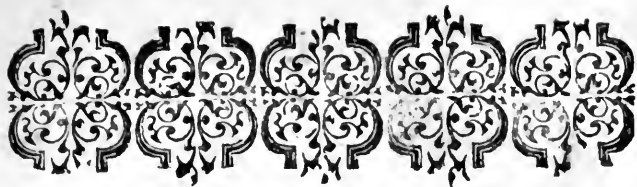
C H A P.

Morrice raconte les Particularitez de
son Voiage. pag. 62

C H A P.

L'Auteur & ses Gens vont à Spo-
runda. Description de l'Ospareni-
bon. Autres Particularitez im-
portantes. pag. 83

CHAP.



T A B L E

D E S

CHAPITRES

D U V O Y A G E

D E S

SEVARAMBES

C H A P. I.

*L'Auteur & ses Compagnons partent
de Sporumba, & arrivent aux
Montagnes. Description de leur
route. Ils rencontrent des Bêtes fa-
rouches, & Gulliver court un dan-
ger*

T A B L E

ger eminent.

pag. 103

C H A P. I I.

L'Auteur & ses Compagnons traversent le fleuve, & entrent dans le Roiaume des Sevarambes. Description de leur Voiage jusqu'à la Ville Capitale, & accueil qu'on leur y fait.

pag. 124

C H A P. I I I.

Description des Provinces des Ambitieux, des Adulteres, des Fourbes, des Fornicateurs & des Insensez. Gulliver & les Siens paroissent devant le Roi des Sevarambes. Réception qu'on leur fait. Loix, religion, coutumes & mœurs de ces Peuples.

Page 134

CHAP.

T A B L E

C H A P. I V.

L'Auteur & les Siens accompagnent le Roi des Sevarambes dans un Voiage. Description des choses merveilleuses qu'ils virent. Punition d'un Ministre d'Etat corrompu. Retour de Gulliver à Sevarambia. pag. 163

C H A P. V.

Amours de Morrice & de Sermodas, & Histoire d'une Dame Hollandoise. pag. 186

C H A P. V I.

L'Auteur & les Siens s'embarquent pour Monatamia. Leur arrivée en cette Isle. Ils partent pour Batavia. Ils reprennent la route d'Angleterre. Conspiration de l'Equipe. Gulliver est forcé par les
Siens

T A B L E

Siens d'entrer dans la Chaloupe avec quelques Officiers. Deux Matelots tuent Morrice pour jouir de sa femme. Cette Dame noyée avec un Marinier. Gulliver reçu à bord d'un Navire François. Son arrivée en France, d'où il passe en Angleterre. pag. 220

F I N.



VOYAGES

INTRODUCTION.

Notre raison est bien souvent une ministre complaisante de nos folies. Nous faisons les fous dans chaque saison de la vie. Dans l'Enfance, des jouets & un hochet prennent tout notre temps. Depuis l'âge tendre jusqu'à vingt ans chaque année paroît un siècle à l'impatience où nous sommes de parvenir à l'âge viril. Devenus des hommes, jusqu'à l'âge de quarante ans, nous regardons comme perdues les heures que nous n'avons pas données à une foule de folies, qu'on nomme mal à propos des plaisirs. Depuis quarante jusqu'à soixante, nous concevons

Tom. III.

*

peu

INTRODUCTION.

peu à peu du mépris pour la foiblesse de la jeunesse, & nous pensons à la repentance, parce qu'il n'est plus en notre pouvoir de faire les mêmes fautes & d'avoir les mêmes ridicules que nous avions. Enfin si nos jours passent ce terme, nous retombons par degrés dans une seconde enfance, selon ce vers de *Caton*,

Nam quicumque senex, sensus puerilis in illo est.

Mais en voici assez sur ce lieu commun de Morale.

Je suis surpris au dernier point que les Railleurs veuillent trouver des intentions secrètes dans mes relations précédentes, bien que je ne me sois proposé en les écrivant, que de rafraichir ma mémoire, & de considérer encore avec plaisir les dangers sans nombre auxquels la Providence m'a fait échapper.

Il est à craindre pour moi qu'il ne m'arrive quelque chose de semblable au sort du fameux *Christophe*

INTRODUCTION.

ple Colomb. Ce qu'il publia d'un nouveau monde lui attira des raileries. Il prouva ce que chacun regardoit comme une vaine chimère. Mais pendant ce temps-là, *Americ Vespuce* lui déroba l'honneur de ses découvertes, & donna son nom à des païs que *Colomb* avoit trouvez le premier. J'ai bien peur encore une fois, qu'il ne m'en arrive autant. Peut-être des gens heureux marcheront sur mes pas, ils imposeront des noms nouveaux aux régions que j'ai découvertes, & ainsi dépouillé de l'honneur que j'ai mérité, le nom de *Gulliver* tombera dans l'oubli.

Il a plû à quelques personnes de me chercher querelle sur mon nom. Mais je puis leur protester que c'est le même que mes ancêtres ont porté pendant plusieurs siècles. Je suis même en état de prouver que divers de mes ayeux ont exercé des emplois considérables, & un de mes parens de la

INTRODUCTION.

Principauté de *Galles* m'a promis de me dresser ma Généalogie qui remonte un siècle avant le déluge.

Quant à ce qu'on me soupçonne d'être un Politique, c'est une chose qui excite mon dépit, car loin de me mêler de semblables choses, je n'ai jamais lû de nos nouvelles que les avertissemens, jamais je n'ai conversé avec les Nouvellistes qui s'assemblent près de *Saint James*, quoique j'y aie des parens, & même on ne m'a vû en aucune rencontre dans une boutique de Barbier.

Je vais maintenant vous donner une preuve de mon intégrité. Ma voix pouvant l'emporter dans la dernière élection que mes Citoyens firent de leurs députez au Parlement, je la donnai pour rien, quoique le Gentilhomme qui la reçut m'offrit une grosse bourse d'or, sous prétexte d'acheter de moi un poil de la barbe du bon
Roi

INTRODUCTION.

Roi de *Brobdingnag*, qui me sert de canne, mais en effet pour me témoigner sa reconnoissance sans tomber dans le crime odieux de corruption. Je l'ai refusé de même à ma fille, qui me l'a demandé souvent pour mettre dans sa jupe, en guise de baleine. Je vous dirai plus encore. C'est qu'un de mes amis qui est allé dans les pais étrangers, m'ayant conseillé de le faire voir à quelques curieux, & de le faire passer pour la baguette dont *Balaam* frappa son ânesse, j'ai refusé de le faire, malgré le succès dont il m'assuroit, parce que j'ai trop d'honneur pour en imposer à p~~r~~sonne. Voilà quant à ma probité.

Pour ma religion, quoique j'aie de temps en temps quelques scrupules, mon Curé les dissipe aisément, en bûvant bouteille ensemble. Du reste, je vais à l'Eglise deux fois le dimanche, & je n'y manque guères, à moins que mon

INTRODUCTION.

diner ne soit retardé par quelque affaire imprévue, ou que ma chaise ne vienne à tomber par malheur. J'ai la même exactitude les jours de fêtes, excepté le *Mécredi des Cendres*. Aussi c'est une grande raison pour moi de ne point fréquenter les Parens que j'ai autour de la Cour, de peur que je ne sois forcé à prendre quelque emploi, & à aller une fois à l'Eglise pour avoir une place, * après quoi les affaires de mon poste m'occuperoient tellement que je n'aurois plus le loisir d'y retourner d'avantage.

Au reste, j'avois écrit en *François* les voyages qui suivent, dans le dessein de les publier à *Paris*. Mais la perte que j'ai faite d'une partie de mes biens au *Mississipi*, m'a donné tant de dégoût pour cet-

* Il fait allusion à ceux qui pour obtenir des emplois, vont dans les Eglises *Anglicanes*, afin de passer pour membres de la *Haute Eglise*.

INTRODUCTION.

cette nation, que j'ai traduit mon ouvrage dans notre langue maternelle à mes heures de loisir. J'en aurois confié la copie à mon amie Monsieur *Simpson*, éditeur des volumes précédens, si j'avois eu la commodité de le voir. Mais il m'évite, peut-être parce qu'il me croit fâché contre lui, à cause de l'omission de plusieurs articles importants. Néanmoins je lui pardonne de bon cœur, bien que ces volumes auroient grossi considérablement, s'il avoit imprimé ma routé, & laissé un bon nombre de termes marins, qui ne peuvent être entendus que par les gens du métier, gens pour lesquels j'ai une vénération extrême. Il est vrai pourtant que si j'avois eu connoissance de l'impression & de la publication de ces livres, j'aurois fait autant de bruit pour conserver ces endroits, qu'un jeune auteur en fait à son coup d'essai contre des acteurs habiles & expérimentez, qui lui

INTRODUCTION.

prouvent qu'il faut retrancher quelques discours dans la Tragedie, car enfin, je dois l'avouer, tout pere est amoureux de ses enfans. Mais c'est une chose faite, & il s'agit à présent d'un autre voiage.

Je trouve dans la penultieme page de mon dernier volume que j'ai permis à ma femme de se mettre à table avec moi. Mais je me dégoutai bientôt de sa compagnie, & je me repentis de ma bonté, tant mon averfion pour elle augmentoit de jour en jour.

Il n'en étoit pas ainfi de mes deux camarades d'Ecurie. Mon respect pour eux augmentoit à chaque moment, & je ne goutois jamais plus de plaisir que dans leur conversation, car à force de travail & de temps, je leur avois appris la langue des *Houyhnhnms*. Je remarquai d'abord dans mon *Alezan* qui étoit l'ainé un génie prodigieux, & on s'appercevoit fans peine combien ils abhorroient
la

INTRODUCTION.

la race méprisable des *Tahooks*. Sans doute quelques personnes penseront que j'avois pris là sur moi une tâche bien difficile. Mais il n'y a qu'à jeter les yeux sur le *jeune Sauvage* *. Il prononce déjà quelques monosyllabes d'une manière fort intelligible, & ses infatigables gouverneurs espèrent qu'ils le rendront propre à soutenir une conversation, de sorte qu'on pourra en apprendre les secrets de sa vie.

Quoiqu'il en soit, je ne m'entretenois guères avec mes deux camarades, que je ne me rappellasse ces beaux vers de *Mithridate Roi de Pont*. †

*Voiez dans les plaines fleuries
Ce Cheval genereux errer paisiblement.
Tantôt il paît l'exail de nos belles prairies.*

Et

* Il a été trouvé en *Allemagne* dans un bois & conduit à *Londres*.

†. Tragédie *Angloise*.

* 5

INTRODUCTION.

Et tantôt un ruisseau qui coule lentement

Entre des rives toujours vertes

Semble offrir à sa soif le cristal de ses eaux.

Les plaisirs de l'Amour s'achètent par les maux.

Mais pour lui des faveurs offertes

Préviennent toujours ses désirs.

Cheval, heureux cheval, que tu sens de plaisirs!

*L'homme orgueilleux en toi n'apperçoit qu'une
brute.*

En lui tu n'apperçois qu'un animal en bute

A l'erreur, au crime, au chagrin,

Et qui se flatte encore du nom de souverain.

J'avois nommé mon Alesan
Lmnsfrimpmo, qui en *Houyhnm*
hnm signifie *entiere perfection*,
& j'avois donné à mon Bay le nom
de *Trtpmpsnic*, que je traduis
Lumiere de la Raison. Ciel!
Quelle étoit ma douleur quand je
voiois fix de ces nobles animaux
trainer dans un carosse doré un ri-
dicule *Tahook*! Je croi que cette
vue m'auroit mis hors de moi mê-
me, si d'un autre côté je n'avois
vû deux autres robustes *Tahooks*
porter un animal de leur espèce
dans une chaise. Aussi je dois a-
vouer

INTRODUCTION.

vouer que je me suis toujours servi de cette dernière voiture, tant par haine, que pour vanger en partie les généreux *Houyhnhnms* du traitement ignominieux qu'on leur fait essuier.

Une chose redoubla encore ma considération pour mes deux amis. Un insolent de la famille de ma femme, me rencontra par hasard, & me fit des reproches pleins de hauteur sur la conduite que je tenois avec sa sœur, voulant dire celle que j'avois appelée ma femme auparavant. Je tâchai de l'éviter, mais inutilement, car il me saisit par le bras, & me força de l'écouter. Il est difficile de concevoir ce que je sentis à cet odieux attachement. Oui, je crois que je serois tombé en foiblesse, car depuis mon dernier voyage, je n'avois parlé à aucun *Taboob*, qu'en mettant entre nous deux un espace de la longueur de ma canne. Mais par un effet de mon heureu-

INTRODUCTION.

se étoile , un vigoureux *Houybnbm*, qui avoit rompu ses indignes liens , s'enfuit dans la rue , en prononçant ce mot amiable *Hnhms*, qui dans leur langue veut dire liberté , & en même temps il courut contre l'odieux personnage qui me retenoit , & le jetta contre le pavé avec tant de force , qu'il ne put se relever sans secours. Je me réjouis de ce secours inattendu , je laissai mon persécuteur à terre , & je courus chez moi , plein de reconnoissance pour le service qu'on venoit de me rendre.

La première chose que je fis à mon retour fut d'aller raconter cette aventure à mes Compagnons. Mais quelle fut ma surprise de trouver *Trtpmfsnic* en pleurs ! Ce spectacle me confondit , & je fus quelque temps sans pouvoir engager mon ami à me découvrir le sujet de ses larmes. A la fin , il me dit en sanglotant , & en laissant couler ses pleurs le long de ses

ai-

INTRODUCTION.

aimables joues , qu'un insolent Palfrenier avoit monté mon Alezan , & l'avoit mené à l'abbreuvoir avec un licol , au lieu de lui apporter de l'eau dans un chaudron destiné pour cet usage , comme je l'avois ordonné.

La grandeur de ce crime me mit hors de moi , sur tout quand je vis l'effet qu'il avoit produit sur *Lmnfrimpmo* , qui paroissoit inconsolable. Je leur demandai pourquoi ils l'avoient souffert ? Leur réponse fut qu'ils avoient ignoré comment on prendroit leur résistance. Sur le champ , j'appellai ce misérable valet , je lui jettai ses gages , & je lui commandai de sortir dans le moment même. Il me répondit qu'il n'en feroit rien que le temps ne fut venu pour trouver une autre condition. Je repliquai , il repliqua. Enfin il se jetta sur moi , me prit à la gorge , me renversa , & je crois qu'il m'auroit tué , si mon ami *Lmnfrimpmo*

INTRODUCTION.

mo ne l'avoit salué d'un coup de pied qui le jetta sur le carreau avec deux côtes rompues. Le fripon s'en alla là dessus, avec bien de la peine, & en me maudissant moi & mon cher libérateur.

J'étois bien embarrassé sur le choix d'un autre Palfrenier, & j'avois dans la pensée de faire cette fonction moi-même. Mais mes deux Compagnons refusèrent d'y consentir. Je leur louai donc dès le même jour un autre valet à mon gré, & je fis avec lui un accord par écrit, afin d'éviter tout désordre. Il se conduisit si bien pendant quelque temps, que je me croiois le plus heureux des hommes, car il sembloit avoir autant d'amitié pour mes compagnons que pour moi même, bien qu'il n'eut pas ces notions raffinées que j'avois de leur esprit & de leur langage. Cependant il étoit le seul *Takooob* que je pouvois souffrir qui me servit, car pauvres créatures que nous sommes,

INTRODUCTION.

mes, nous ne pouvons guères faire de choses seuls, & il se passe même plusieurs années après notre naissance, que nous ne saurions nous aider en rien, tandis que les excellens *Houyhnhnms* à peine entrez dans le monde, ont déjà l'usage de leurs facultez, & n'ont besoin d'aucun secours, ce qui seul suffit pour montrer combien leur espèce l'emporte sur la nôtre.

Ma famille *Taboob* me déplaisoit d'avantage chaque jour & chaque action qu'ils faisoient me tiroit les larmes des yeux, en me faisant ressouvenir des conversations délicieuses & sublimes que j'avois eues avec les *Houyhnhnms*.

J'avois souvent déclaré à mes compagnons, que je voudrois bien esuier encore les fatigues d'un voyage par mer, dans la charmante esperance de revoir cette contrée où habitoient leurs semblables. Cependant j'aurois renoncé à ce dessein, s'ils n'avoient pas voulu
m'ac-

INTRODUCTION.

m'accompagner , car jamais je n'aurois osé faire cette entreprise sans eux , assuré comme je l'étois , & de leur amitié , & des maux qu'ils auroient à souffrir durant mon absence. Par bonheur je leur trouvai autant d'empressement pour ce voyage que j'en avois moi-même. L'esperance de la liberté étoit pour eux une raison bien forte , quoiqu'ils ne manquaient de rien avec moi.

Une affaire domestique fortifia ma résolution. *Immsrimpmo* me découvrit qu'il y avoit une liaison criminelle entre ma femme & le Palfrenier , & que l'Ecurie étoit le lieu de leurs rendez-vous. Cette nouvelle m'embarassa d'abord un peu , mais je fis réflexion ensuite que je pensois comme un *Tahook* , & je résolus d'oublier cette indignité. Seulement , cette découverte me fit hâter l'exécution de mes desseins , & j'allai le même jour chez plusieurs Marchands ,
pour.

INTRODUCTION.

pour leur déclarer que j'étois prêt de faire un voiage à la *Chine*, ou en quelque endroit des *Indes Orientales*. Mais j'eus la mortification de ne rencontrer aucun encouragement, parce qu'il couroit un bruit parmi eux que j'avois perdu l'esprit. J'eus recours à mon ami-Monsieur *Simpson*, le seul *Ta-boob* avec qui j'eusse quelque relation, & il fit des efforts inutiles pour dissiper ces soupçons.

Ce mauvais succès me causa une maladie, dont je serois mort, si je n'avois eu le bonheur de recouvrer ma santé sans le secours des medecins. Il est vrai que j'ordonnai à mon valet de me préparer une medecine dans la même corne qu'il avoit achetée pour mes compagnons. Mais lorsqu'il me l'eut apportée, & tandis que j'ouvris la bouche pour boire, il la laissa tomber, & s'enfuit en criant, *Oui, je suis convaincu à present de la folie de mon Maître*, après
quoi

INTRODUCTION,

quoi il alla conter l'histoire à tout le voisinage *Yaboooh*.

Lorsque j'eus repris mes forces, j'allai rendre ma première visite à mes deux Camarades, qui furent ravis de me voir. Ils me dirent qu'ils n'avoient reçu aucun mauvais traitement du Palfrenier, ce qui me fit un plaisir extrême. Nous nous plaignîmes ensemble du malheur de notre entreprise, & je relevai leur courage en leur apprenant que j'étois résolu de faire un voyage à *Ostende*, & de chercher du service chez l'*Empereur*. En effet, dès le lendemain, je fis marché pour une place, & je ne revins que tard au logis.

Comme je traversois le Jardin, j'entendis la voix de ma femme & de deux ou trois autres, dont la conversation paroissoit fort échauffée. Bien que la conduite de ma femme ne m'inquiétât plus du tout, j'éprouvai néanmoins qu'il y avoit encore du *Yaboooh* dans mon ame,
&

INTRODUCTION.

& j'eus la curiosité d'écouter. Ma femme disoit à quelcun, *Je ne sais personne qui garde des foux chez soi. Ce sera mon affaire,* répondit l'autre voix. *Le plutôt est le meilleur, car qui sait si dans un de ses accès il ne vous feroit pas de mal. Vous avez bien raison,* dit ma digne épouse. *Mais si nous ne pouvons finir cette affaire demain, du moins que mes chevaux soient vendus. J'ai un vrai chagrin de ne m'en être pas dé faite il y a long-temps, car il ne veut pas que personne les monte, & il fait de grands frais pour leur entretien. Quels termes peuvent exprimer l'horreur dont je fus saisi à ce discours! Mes cheveux se dressèrent sur ma tête comme si j'avois vû un spectre, mes membres trembloient, tout mon extérieur temoignoit ma situation étonnante. Je courus à l'Ecurie, dès que j'eus assez de forces pour le faire, je me couchai à terre au*
mi-

INTRODUCTION.

milieu de mes deux Compagnons, je ne pouvois rien dire, tant mon cœur étoit ferré. Mes deux amis paroissoient prendre part à mon affliction, & nous mêlions nos larmes ensemble. Nous fumes interrompus dans cette scene muette par l'entrée du Palfrenier, qui nous dit en soupirant qu'il étoit près de mourir de chagrin, quand il songeoit à sa séparation d'avec *Jack & Dick*, c'étoit ainsi qu'il nommoit mes deux Compagnons, dont il avoit appris qu'on se déferoit le lendemain. Oui? dis-je: je fais qu'on l'a résolu; mais on aura ma vie plutôt que mon consentement, & je les mettrai à couvert dès cette nuit. Je voudrois que ce fût déjà une chose faite, répondit le bon Palfrenier. Elle le fera bientôt, lui dis je. Conduis les à une telle auberge, & je vous suivrai pour donner les ordres nécessaires. Tandis qu'il se préparoit à m'obéir, je racontai
ce

INTRODUCTION.

ce qui se passoit à mes Compagnons, qui eurent bien de la peine à me comprendre, parce qu'il n'y a point de mots dans la langue *Houyhnhnm*, pour signifier *achat* ou *vente*. La crainte d'être réduits en esclavage fit sur eux une forte impression. Mais je les remis en leur disant que rien de semblable n'arriveroit pendant ma vie. Le Palfrenier étant venu sur ces entrefaites, je pris une chaise à porteurs, devant laquelle je le mis avec mes deux amis, & nous allâmes à une auberge, où je pris une écurie qui ne pouvoit servir qu'à mes deux chevaux, auprès desquels le Palfrenier demeura par mon ordre jusqu'au lendemain. Je retournai ensuite chez moi, & je passai la nuit entière à faire les préparatifs de mon voyage. Le matin, ma femme fut bien surprise de voir tant de coffres & de boîtes, & elle me demanda avec précipitation où j'allois avec cet équipage?

INTRODUCTION.

page 2. Je lui dis que mon dessein étoit d'aller dans la Comté de *Northampton*, pour un mois ou deux, & je la priai de ne m'en pas demander d'avantage. Comme j'avois fait plusieurs fois ce voiage l'été précédent, elle n'eut pas de peine à me croire. Ainsi je conduisis tranquillement mon bagage à l'auberge, de peur qu'on ne m'épiât si j'allois du côté de l'eau, & qu'on ne mit obstacle à mon voiage. Tout réussit selon mes souhaits. Je m'embarquai le lendemain avec mes deux Compagnons, après avoir écarté le Palfrenier sous prétexte d'une Commission. J'avouë que j'eus quelque regret en le quittant, à cause de l'affection avec laquelle il s'acquittoit de son devoir. Mais je savois bien qu'il n'auroit pas voulu être de notre voiage, & c'est pourquoi je ne lui en fis point confidence.

VOYA-



V O Y A G E S

SECOND VOYAGE

D E

BROBDINGNAG.

C H A P I T R E I.

*L'Auteur s'embarque pour Osten-
de, où il est fait Capitaine du
Dragon d'or. Il met à la voile,
arrive à Teneriffe, & continue
sa route jusqu'à San Salvador,
où huit hommes de son équipa-
ge s'enfuient avec sa chaloupe.
Le Gouverneur refuse d'en fai-
re faire perquisition. Il part de
cette ville, & aborde sur les
côtes de Brobdingnag.*

LE 1. Decembre 1720. nous par-
tîmes de Limehouse à bord des
deux Frères commandez par
le Capitaine Smithes, & nous
Tom. III. A ar-

arrivâmes à *Ostende*, le jour de *Noël*, sans avoir couru le moindre risque.

J'y trouvai plusieurs Officiers marins de ma connoissance qui m'offrirent leurs services, & à la fin j'accordai avec Messieurs *Grant* & *Willis*, Marchands *Anglois Catholiques*.

Le 1. *Avril* 1721. je me rendis à bord du *Dragon d'or*, en qualité de Commandant, & nous fîmes voile pour le *Japon* & pour la *Chine*. Mes deux Compagnons étoient soignez autant qu'il étoit possible, & ils parurent satisfaits de leur voyage, excepté les trois premiers jours qu'ils souffrirent beaucoup du mal de mer.

Le 23. nous passâmes à la vue du *Pic de Teneriffe*, par un vent de *Sudsudouest*, à environ quatorze lieues de terre, selon mes observations. Le jour suivant, nous jettâmes l'ancre sur le soir dans le port d'*Oratava*, & nous saluâmes la ville de sept coups de Canon, à quoi on répondit par cinq autres. Il est inutile de décrire une place aussi connue de tout le monde qu'est celle là.

Au bout de huit jours pendant lesquels l'Equipage prit des rafraichissemens, nous mîmes à la voile pour la
côte

côte de *Brésil*, en compagnie de deux Navires *Anglois* & d'un vaisseau *Hollandois*. Nous apperçumes pendant la nuit une lumière qui nous parut venir d'un navire, & nous découvrîmes à la pointe du jour un Corsaire *Algerin*, qui bordoit le bâtiment *Hollandois*, & qui le prit. Nous voulumes aller à son secours, mais nous ne pûmes à cause du grand calme, de sorte que le Corsaire toua la prise, & se sauva en faisant force de rames.

Cependant quelques uns de mes gens étoient mécontes des ordres que j'avois donnez pour secourir le *Hollandois*. Ils me dirent d'un air qui marquoit leur ressentiment, qu'ils ne se mêloient pas des affaires des *Hollandois*; que ceux de cette nation n'auroient pas voulu mettre une voile de plus pour nous secourir, si nous nous étions trouvez dans la même situation. Ils ajoutoient tous que nous n'étions pas en état de nous battre, aiant à faire un voyage aussi long. Ils avoient raison, & je n'en avois agi de la sorte, que pour donner à mes gens bonne opinion de mon courage. Je leur dis donc que ce que j'en avois fait étoit par humanité,

mais qu'à l'avenir rien ne se décideroit que dans le Conseil de guerre. J'écrivis en même temps les noms des personnes qui y seroient appellées, & je les donnai à l'équipage, qui me les rendit, approuva ce qui j'avois écrit, & me demande pardon de ce qui s'étoit passé.

Je fus charmé de leur avoir fait plaisir, parce que je me rappellois souvent ce qui m'étoit arrivé dans un de mes précédens voïages. Notre navigation fut heureuse jusqu'à *San Salvador*, où huit matelots désertèrent avec la chaloupe. J'eus beau prier le Gouverneur qu'il me permit de les chercher. Il me le refusa, en disant que c'étoit la coutume des *Espagnols* de protéger quiconque cherchoit un azile chez eux.

Je me mis alors à chercher les moyens de faire réussir mon entreprise, car j'étois bien assuré que mes gens ne me laisseroient jamais aborder à l'Isle des *Houyhnhnms*, si j'avois le bonheur de la trouver.

D'un autre côté, j'étois bien fâché de ne pouvoir m'entretenir avec mes deus amis, comme à l'ordinaire, parce que mes affaires ne me le permettoient nullement.

Ce

Ce n'est pas encore tout. Je savois bien que le païs des *Houyhnhnms* étoit entre 43. & 46. degrés de latitude meridionale dans la mer des *Indes*. Mais ce n'étoit point là la route de la *Chine*.

Cependant je sondai quelques uns des Officiers, & je leur dis comme par maniere de conversation, que j'avois été autrefois dans une Isle de telle latitude, où il y avoit des mines d'or, telles qu'on ne voioit rien de semblable dans le reste de l'Univers. Je ne découvris pourtant point quels étoient les habitans de ce païs. Je leur dis seulement que c'étoit des *Indiens* paisibles, qui aimoient le commerce, & malgré mon horreur pour le mensonge, je leur forgeai une histoire revêtue de tant d'apparences vraisemblables, qu'ils y ajoutèrent foi, de sorte qu'ils s'offrirent à en faire part à l'équipage, ce qui fut exécuté dès le même jour, & approuvé d'un commun accord. Nous dirigeames donc notre course vers cette latitude, & nous ne rencontrames rien d'extraordinaire, qu'après avoir passé *Madagascar*, qui est marqué dans quelques unes de nos cartes sous le nom de *Saint Laurent*.

A la vue de cette Isle nous découvri-
mes plusieurs pieces d'un vaisseau brisé,
& nous remarquâmes qu'il étoit *Ang-
lois*, au Lion brisé qui avoit été à son
avant. Après avoir fait deux lieues,
nous apperçûmes une chaloupe, qui
nous faisoit divers signaux, pour im-
plorer notre assistance. Nous y fûmes
bientôt. Nous primes les hommes sur
notre bord. Ils étoient dans un état dé-
plorable. Il y avoit six jours qu'ils
n'avoient rien mangé, & une demie
heure avant de nous voir, ils avoient
tiré au sort à qui seroit tué le premier.
Le misérable condamné à servir de
nourriture à ses compagnons mourans
avoit demandé une heure pour se pré-
parer à une autre vie. Par bonheur,
ils nous apperçurent, avant que le temps
fut expiré. Leur vaisseau s'appelloit
la *Fidele Anne*, commandé par le Ca-
pitaine *Smedley* pour un négociant par-
ticulier, & en revenant de la *Chine*, ils
avoient échoué sur une Isle déserte à
trente lieues de *Madagascar*. Le Capi-
taine & environ trente hommes avoient
été noiez. C'est ce que ces pauvres gens
m'apprirent, deux ou trois jours après,
lors qu'ils se furent un peu remis.

Le

Le 2. *Juin* entre neuf & dix heures du soir, il s'éleva une tempête, que quelques Mariniers expérimentez nous assuèrent devoir être longue & violente, parce qu'on avoit vû le feu *Saint Elme* en plusieurs endroits de notre vaisseau. Elle venoit du *Nordouest*, & elle continua avec la même violence vingt deux jours de suite, de sorte que nous fumes obligez de ferler nos voiles, si ce n'est que de temps en temps nous faisions servir celle de misaine.

Le 23. *Juin*, la tempête fut moins violente, & le 24. nous mimes nos voiles de perroquet.

Le 25. le temps étant fort calme, nous raccommodames notre *stribord*, qui avoit été endommagé pendant la tempête par le frottement continuel de notre ancre, ce que je m'imagine qui avoit duré plusieurs jours avant que nous nous en aperçussions.

Ce jour là, nous tirames vers l'*Ouest* dans la pensée que nous avions avancé trop vers le *nord*.

Le 28. un Mouffe nous cria du haut du grand mât, *Terre, Terre*. Comme nous ne nous y attendions pas, notre surprise fut extrême. Cependant nous

avançames vers la côte avec un vent de *sud-sud-ouest*. Je crus alors bonnement que c'étoit l'Isle des *Houyhnhnms*, & je ne pus m'empêcher d'en aller informer mes Compagnons, qui en' marquèrent beaucoup de joie, parce que les fatigues de la mer avoient fort altéré leur santé, & qu'ils avoient eu besoin de tout ce qu'ils avoient de Philosophie pour ne pas perdre patience.

Plus j'approchois de la côte, plus je me confirmois dans mon opinion. Néanmoins je ne dis ma pensée à personne, & qui que ce soit de l'équipage ne pouvoit dire en quel parage nous étions.

Nous jettames l'ancre dans un havre excellent, où nous avions cinquante pieds d'eau, & je ne doutai plus que nous ne fussions dans la terre que j'avois tant souhaitée. Notre équipage n'osoit se hasarder à terre. Mais j'ordonnai qu'on fit partir la chaloupe qui étoit restée aux gens de la *Fidèle Anne*, & qui me vint fort à propos, parce que nous avions perdu la nôtre, comme je l'ai déjà dit. J'y embarquai mes deux amis avec bien de la peine, & je m'y mis avec huit matelots, après avoir dit

dit à l'équipage que je reviendrois dans deux jours.

Nous fîmes environ deux lieues sur la rivière, sans voir, ni *Houyhnhnms*, ni *Yahoos*, ni qui que ce soit. Je songai alors avec douleur que peut être je m'étois mépris. Cependant je résolus de prendre terre dans le premier endroit convenable, ce que je fis à environ une demie lieue plus loin, après avoir exhorté tout bas mes deux camarades à prendre patience, jusqu'à ce que nous eussions observé le pays.





CHAPITRE. II.

*La mort infortunée de Lmnfrim-
pnmō & de Trtnmpsnic. L'Au-
teur & les gens de la Chalou-
pe sont portez à Lorbrulgrud.
Estime que le Roi & la Rei-
ne lui temoignent. Sa fuite a-
vec ses Compagnons. Tempête
Violente. Vaisseau Hollandois
qui enfonce. L'Equipagē se sau-
ve à bord du Dragon d'or, qui
est jetté sur une côte inconnue.*

L Orsque nous eumes mis pied à ter-
re, nous nous promenames de
tout côte, sans appercevoir aucun ves-
tige ni d'homme ni de bête, de sorte
ue nous resolumes d'un commun con-
sentement de regagner notre chaloupe,
& de retourner à bord, dans le dessein
de croiser autour de cette Isle, jusqu'à
ce que nous rencontraissions une meil-
leure place pour y aborder. Mais nous

en.

eumes la mortification de trouver la mer basse, & notre chaloupe à sec. Ainsi il fallut faire de nécessité vertu, & attendre avec patience que la marée remontât. Pendant ce temps-là, nos gens se firent une espèce de parasol avec leurs voiles & leurs rames, à cause de la chaleur extrême du soleil, & moi j'allai faire un tour dans les terres avec mes deux camarades. Nous n'avions pas été bien loin, que nous aperçûmes quelque chose d'une hauteur prodigieuse, que je reconnus bientôt pour un *Brobdingnagien*. Dès que mes deux Compagnons le virent, la fraieur étouffa leur raison, & ils prirent la fuite. Mais plût à Dieu que j'eusse été aveugle pour ne pas voir la mort de deux amis si parfaits ! Tandis qu'ils couroient de toute leur force, deux faucons du pays s'abbatirent en même temps sur eux, les prirent dans leurs serres, & s'envolerent avec leur proie. Ce spectacle m'accabla de douleur, & je tombai évanoui. Lorsque je revins à moi, je me vis dans la main de ce *Brobdingnagien*, qui bien qu'un pauvre pêcheur, m'avoit pourtant vu à la cour de *Lorbrulgrud*, & étoit charmé de me re-

trouver après une absence de tant de tems.

J'étois inconsolable de la perte de mes compagnons, & le bon *Brobdignagien* me consolait avec tant de douceur & de bon sens, que je ne pouvois assez l'admirer. Je lui dis en quel état j'avois laissé mes matelots, & d'abord il courut du côté de la mer. Dès que l'équipage le vit, chacun se hâta de se jeter dans la chaloupe, mais la fuite ne leur servit de rien, car le *Brobdignagien* les enleva eux, la chaloupe & tout, les emporta sous son bras, & les mit doucement à terre. Je les encourageai autant que mon état pouvoit me le permettre, & peu à peu ils parurent revenir à eux mêmes.

Le *Brobdignagien* nous porta chez lui, & nous donna une cuisse d'alouette pour notre souper. Il nous fit ensuite un bon lit dans le berceau d'un de ses enfans, & mes matelots dormirent avec beaucoup de tranquillité. Pour moi, le chagrin me tenoit éveillé, & ce fut un bonheur pour quelqu'un de leur bande, car à la pointe du jour, j'aperçus une mouche sur le bord du berceau qui s'apprétoit à faire une méchant coup, mais je lui jettai mon soulier avec
tant

tant de force que je la renversai, de sorte que nous évitâmes ce danger. Par malheur, *George Plummer*, un de mes matelors, n'étoit pas aussi éveillé que moi. Le pauvre homme étoit couché sur le bord du berceau. Aiant besoin du pot de chambre, qui étoit le dé à coudre de notre bonne hôtesse, & avançant trop le corps pour le prendre, encore à moitié endormi, il tomba de dessus son lit à terre avec tant de violence, qu'il demeura comme mort, car du haut du berceau jusqu'au plancher, il y avoit au moins quatre verges. Je l'entendis tomber, mais je ne pus lui donner de secours. Mes compagnons que je reveillai ne pouvoient faire d'avantage pour lui, & il falloit nous contenter de le regarder & de le plaindre. Enfin le *Brobdingnagien* se leva & nous aida. Je saignai d'abord *Plummer*, qui en une heure de temps reprit ses esprits, quoique moulu & brisé de sa chute. Notre hôte affligé de cet accident, me dit que nous ne courrions plus ce risque à l'avenir; qu'il nous meneroit ce jour même à la Cour: que nous n'en étions qu'à quatorze *strums*, qui sont environ cent cinquante milles d'*Angleterre*.

En même temps, il prit un de ses vieux fouliers, & le remplit de duvet de chardon, qui chez eux a presque la beauté & la douceur de notre coton. C'est là que fut mis le pauvre *Plummer*. Il se plaignoit souvent de la mauvaise odeur qui s'exhaloit de son appartement. Mais il n'y avoit point de remède.

Dès que nous eumes fortifié notre estomac avec les restes du souper, notre hôte nous mit sous son bras avec notre bateau, & prit *Plummer* dans sa main. Je lui demandai en chemin ce que *Glum-dalclitch* étoit devenue; & si on savoit comment j'avois disparu. Il me répondit que *Glumdalclitch* étoit en prison depuis mon absence, quoique tout le monde fut convaincu que ma perte l'affligeoit plus que la perte de sa liberté. Que quant au Roi & à la Reine, ils avoient été au désespoir, & que la Cour avoit porté le deuil pendant huit jours. Que la Reine parloit encore de moi avec une tendresse extraordinaire. J'ai même oui dire, continua-t'il, qu'elle a conçu tant de haine pour le singe qui vous enleva au haut du palais, qu'elle a imposé pour toute condition à une

de

de ses filles d'honneur, de ne l'apporter jamais en sa présence.

C'est ainsi que nous nous entretenions en marchant, & je remarquois avec beaucoup de satisfaction que je n'avois point oublié la langue de *Brobdingnag*. Je commençois peu à peu à oublier mes deux infortunez amis, ce qui est une preuve convaincante que je n'étois encore qu'un pauvre *Yahooh*. Nous étions environ à mi-chemin, lorsque *Plummer* me fit signe qu'il vouloit me parler, & il m'a même dit depuis qu'il m'appella. Mais je ne l'entendis point, parce que sa voix étoit foible, & qu'il y avoit une grande distance entre nous. En effet, notre hôte avoit la chaloupe sur ses épaules, & j'étois près de sa tête, pour causer d'autant mieux avec lui. On peut juger si dans cet éloignement je pouvois entendre *Plummer*. Nous & notre hôte ne saurions être mieux comparez qu'à un Poulaillier qui porte une douzaine de perdrix sur son dos, & qui en a une ou deux à la main.

Je dis à notre Porteur que je souhaitois parler au Malade qui étoit dans son foulier. Là-dessus, s'imaginant que nous avions tous quelque chose à communier.

muniquer à ce pauvre homme, il prit la chaloupe de dessus ses épaules, mit un genou à terre, & approcha ses deux mains l'une de l'autre. *Plummer* me dit alors qu'il ne pouvoit plus respirer, & que la chaleur de la main de notre hôte l'étouffoit. Il me demanda ensuite une prise de tabac. Je priai d'abord le *Brobdingnagien* de mettre *Plummer* dans notre chaloupe, afin qu'il put prendre l'air, & le bon-homme y consentit, mais il me demanda auparavant quelle drogue j'avois donnée à mon compagnon. Dès que je le lui eus expliqué, il me parut qu'il auroit bien souhaité en avoir; mais qu'il n'osoit m'en dérober. Il avoit eu tant d'honnêteté pour nous que je jugeai à propos de lui faire ce plaisir. Ainsi comme ses doigts étoient trop gros pour entrer dans ma tabatiere, je la renversai toute sur un de ses ongles, qu'il porta à son nez, comme il m'avoit vu faire. Mais quoique ce ne fut pour lui que comme trois grains seroient pour nous, il ne laissa pas d'éternuer avec tant de force, que nous pensâmes en devenir sourds. Ce ne fut pas encore le pire. Comme son nez étoit sur notre chaloupe, il s'é-

leva.

leva de ses narines un tel orage, que l'au couloit le long de nos joues, & qu'un certain *David Mackensie*, *Ecoffois*, tomba à terre, où il se cassa la tête contre un caillou. Notre hôte fut le premier qui s'aperçut de cet accident, & il en témoigna autant d'affliction que nous mêmes. Il nous pria de n'en point parler à la Cour, & je le fis promettre à tous, quoique cette précaution fut assez inutile, puisque j'étois le seul qui scût la langue du Roiaume. Eh bien, dit-il, puisque vous m'avez donné votre parole, je le prendrai. Il entendoit le pauvre *Mackensie*, qu'il mit en effet dans l'étui à aiguilles de sa femme, qui étoit par hazard dans sa poche. Nous n'en fumes pas quitte pour ce malheur. Le *Brobdingnagien* aiant éternué de nouveau, il lâcha un vent qui partit avec autant de bruit qu'un coup de canon, sans nous faire pourtant de mal. Mais en recompense l'odeur infecte, qui montoit jusqu'à notre bateau, qu'il avoit remis sur son épaule, pensa nous faire mourir tous. Par bonheur, un Matelot *Hollandois* qui la supportoit mieux que les autres, s'avisa de lui toucher le nez avec une de nos rames, pour
lui

lui faire signe de nous mettre à terre, car autrement la puanteur m'auroit étouffé, & je n'avois déjà plus la force de parler. Le bon homme remarqua sans peine notre desordre, mais il n'en savoit point la cause, & je ne jugeai pas qu'il convint de la lui apprendre. Je lui dis seulement que l'ardeur du soleil nous incommodoit. En même temps, il défit la gance de son bonnet, ce qui donna le temps à l'odeur de se dissiper, & le rebord du bonnet nous servit d'un excellent parasol contre le soleil, qui commençoit en effet à devenir insupportable. Je le priai ensuite de s'arrêter dans quelque village près de la capitale, jusqu'à ce que le jour commençât à tomber, afin qu'on ne nous vit pas entrer. Il me répondit que c'étoit son dessein, & qu'il trouveroit aisément le moien de nous dérober à la vue des furieux.

Enfin nous arrivâmes à la dinée dans une auberge, & on nous mit tous sur une table dans notre chaloupe. Une nouvelle disgrâce nous attendoit en cet endroit. Un matelot *Hollandois* aiant besoin d'aller aux *Commoditez*, & voulant descendre, tomba dans une as-

fiete

fiète pleine de vinaigre. S'il n'avoit pas été auffi bon nageur, il eft certain qu'il fe feroit noyé, car bien qu'il n'en eut point par deffus la tête, le fond étoit tort gliffant, de forte qu'il ne pouvoit fe tenir fur fes pieds. Néanmoins il fit tant à force de bras, qu'il arriva au bord de la fauciere, d'où il décendit avec bien de la peine fur la table.

Il n'y auroit pas eu le moindre danger, fi notre hôte avoit été dans la chambre. Mais il étoit allé à la Cuiſine commander le diner, & il nous avoit enfermez à clef, de peur qu'on ne nous vit. Il appréhendoit même tellement que la nouvelle de notre arrivée ne fut à la Cour avant nous, qu'il nous avoit cachez ſous la baſque de ſon juſtau-corps en entrant dans l'hotellerie, bien que la maitreſſe du logis fut parente de ſa femme.

Après le diner, nous continuames notre route, & nous commençames vers le ſoir à découvrir la ville, ce qui fut cauſe qu'il nous remit ſous ſa baſque, comme il avoit coutume de faire, quand nous rencontrions des paſſans.

Nous arrivames de la forte juſqu'au Palais ſans être vus. Le Portier fit
quel-

quelque scrupule d'admettre notre hôte, ce qui l'obligea de prendre son homme dans un coin, & de lui montrer ce qu'il avoit sous son habit. C'étoit le même domestique, que j'avois vu dans cette fonction, du temps que j'étois à la Cour, car les *Brobdingnagiens* ne se défont guères de leurs gens, à moins qu'ils ne soient convaincus de friponnerie, ce qui n'arrive que bien rarement. Aussi il me reconnut d'abord, malgré mon changement d'habit, & d'abord il courut aux appartemens annoncer cette agréable nouvelle. Au même instant, le bon Roi & la Princesse son épouse se levèrent de table, & donnèrent ordre avec empressement qu'on m'apportât en leur présence.

Je remarquai bientôt à leurs gestes le plaisir que mon retour faisoit à leurs Majestez, dont la satisfaction étoit augmentée encore par la vue de sept Créatures de la même espèce que moi. Le Roi nous mit tous un à un dans un plat qui étoit sur la table, & nous tint vis à vis de lui pour nous considérer plus à son aise. Pour la Reine, comme elle avoit la vue courte, elle ne se laissoit point de nous regarder avec sa Lunette
d'ap-

d'approche, & la plupart des Gentilshommes & des Dames de la suite faisoient la même chose, les Courtisans de *Brobdingnag* étant d'exacts imitateurs de la famille Roiale.

Le Roi me dit avec un souris gracieux, que la Cour avoit été fort affligée de ma longue absence, & qu'il avoit une extrême impatience d'entendre le recit de mes aventures. Je lui racontai les mêmes choses, qu'on a déjà vues, sans déguiser quoi que ce soit. Seulement j'ajoutai qu'à mon retour dans ma patrie, je n'avois point cessé de regretter les plaisirs que j'avois goutez à la Cour de Sa Majesté, & que j'avois eu le malheur de perdre. Que je n'avois eu aucun repos, jusqu'à ce que j'eusse trouvé un vaisseau, & engagé plusieurs de mes citoyens à me suivre, dans l'esperance de retrouver le Roiaume de *Brobdingnag*. Que maintenant, j'étois au comble de la joie, puisque la fortune m'avoit ramené contre mon attente. J'avois en vue en faisant ce compliment de m'attirer un accueil favorable.

Dès que j'eus appris au Roi que le vaisseau qui nous avoit portez étoit dans
la

la rivière, il voulut envoyer douze de ses gardes, pour l'apporter sur le champ à la cour. Mais je le priai d'attendre un jour ou deux, & de m'y envoyer moi-même, afin que j'en prisse la mesure, pour faire une voiture & des roues, & le transporter de la sorte sans l'endommager. La conversation roula ensuite quelque temps sur des matieres indifferentes, & je pris occasion de demander la liberte de *Glumdalclitch*, qui me fut accordée sans peine. Il n'y a point de termes pour exprimer la joie de cette pauvre prisonniere. Le respect qu'elle avoit pour la cour ne put l'empêcher de m'ôter du plat où j'étois, & de me mettre dans son sein. Elle sautoit d'aise avec tant de force, que j'étois aussi mouillé, que si j'avois été plongé dans la mer. On peut juger si je me trouvois bien dans cette place. Mais je pardonnai ce transport incommode à la tendresse pour moi qui le causoit.

Lorsqu'elle alla au lit, elle voulut que nous couchassions avec elle, & elle nous rangea l'un à côté de l'autre sur son oreiller, où elle nous couvrit de son mouchoir de col plié en double, que

que je la priaï ensuite de mettre simple sur nous, parce qu'autrement nous étoufferions de chaud. Ensuite, comme j'étois près de son oreille, nous nous mimes à causer ensemble pendant plusieurs heures, & elle me conta ce qui s'étoit passé à la cour pendant mon absence, & le chagrin qu'elle avoit senti de mon malheur.

Le matin, dès que nous fumes réveillés, elle nous mit dans la boete à poudre, & nous porta sur la toilette de la Reine, qui le lui avoit ordonné le soir précédent. En même temps, pour divertir cette Princesse, je m'avisai d'ordonner à *Jacques Frampton*, de la Province de *Chester*, de danser les rondes de son païs, ce qui fit un plaisir infini à la Reine & à ses Dames. Sa Majesté me demanda alors si je n'en pourrois pas faire autant. Je lui dis que ce qu'elle venoit de voir étoit seulement une danse de *Shalloms*, c'est-à-dire de païsans en *Brobdingnagien*; que j'allois en danser une, qui lui plairoit peut-être d'avantage. Je dansai en effet un menuet sur son busc qui étoit sur la toilette, & elle m'en remercia; mais je vis bien qu'elle trouvoit meilleure la danse
de

de *Frampton*, ce qu'elle ne fit pas même difficulté de m'avouer. Elle se mit à rire, lorsque je lui dis qu'il y avoit beaucoup de personnes en *Europe*, qui gagnoient des biens considérables & de belles terres à apprendre aux habitans l'art de marcher.

Lorsque le Roi entra dans la Chambre, ce qu'il ne faisoit jamais que la Reine ne fut habillée, il me dit qu'il avoit nommé des gens pour nous accompagner au vaisseau, & que le Charpentier de la Cour seroit du nombre. J'ai oublié de dire que nous avions tenu conseil dans le lit, mes compagnons & moi, tandis que *Glumdalclitch* étoit à sa toilette, & le resultat en étoit que nous ferions de notre mieux pour nous échapper, ce qui auroit été impossible, si nous avions eu des *Brobdingnagiens* avec nous. Je répondis au Roi, que si sa Majesté le trouvoit bon, nous irions sans autre compagnie que celle du Pêcheur, qui nous avoit apportez à sa Cour. Mon prétexte étoit que nos gens seroient effraiez à la vue de tant de Colossez, & que peut être ils ne voudroient pas venir de bon gré, au lieu que si Sa Majesté vouloit me charger
seul

seul de cette affaire, je m'y prendrois d'une maniere qui la feroit réussir sans le moindre embarras. J'ajoutois que les *Anglois* sont d'une extrême jalousie sur l'article de la liberté, & qu'ils répandroient jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour conserver ce précieux avantage. Le Roi fit un éclat de rire à ces mots, & me dit qu'il laissoit le soin de tout à ma prudence. Aussi bien, continua-t-il, je ne voudrois pas exposer mes sujets aux armes & à la force d'un peuple aussi formidable que le vôtre. *Glumdalclitch* demanda que du moins il lui fut permis de nous accompagner, & je refusai aussi cette offre. Ainsi le bon homme qui nous avoit portez à la Cour, eut ordre de nous rapporter de la même maniere, & il nous porta jusqu'au bord de l'eau. Dès que notre chaloupe fut à flot, je lui souhaitai le bon jour, & le priai de nous attendre le lendemain à la même heure & au même endroit. Il nous regarda pendant près d'une demie lieue, & alors une haute pointe de terre le déroba à notre vue. Par bonheur, la marée étoit pour nous, de sorte que nous arrivâmes à notre bord en moins d'une heure.

On peut bien croire que je ne tardai pas à désancrer. Avant la nuit, nous ne voïions déjà plus de terres, & nous étions hors de la portée des *Brobdingnais*. Alors délivrez de la crainte de retomber entre leurs mains, qui ne nous laissoit pas en humeur de parler, nous commençames à raconter nos aventures. Ceux qui n'y avoient point eu de part s'imaginèrent d'abord que nous avions mangé de quelque racine pernicieuse, qui nous avoit fait perdre l'esprit. Cependant nous persuadames à la fin les gens raisonnables & éclairez, & il n'y eut plus que la canaille ignorance qui s'obstina à nous croire enlorcelez.

Nous tendions vers le *sud-sudouest*, qui devoit nous conduire dans quelque port de la *Chine*, en moins de vingt jours.

Je n'avois plus autant d'inclination que j'en avois eue pour le pais des *Houyhnhnms*, avant que mes deux amis fussent morts, quoique d'ailleurs je ne pusse songer à eux sans verser des larmes, ce qui dura encore quelque temps. D'un autre côté, depuis une semaine, je déplaisois moins aux Officiers & à l'Equipage, parce que j'avois la com-
plai-

sance de manger avec mon Lieutenant. Voilà comme je retombai peu à peu dans les foiblesses de l'humanité. Triste exemple de la fragilité des hommes qui augmente à proportion qu'ils vieillissent.

Nous continuâmes notre course vingt & un jours durant sans découvrir terre, ce qui commença à nous inquiéter, parce que le brouillard nous empêchoit de faire nos observations pour découvrir à quelle latitude nous étions. Le lendemain nous apperçûmes un navire, auprès duquel nous arrivâmes vers le soir, & qui se trouva être un bâtiment *Hollandois* parti de *Batavia* pour la *Nouvelle Hollande*. Dès le matin, il avoit commencé à faire eau, & elle le gaignoit alors malgré les pompes, avec tant de violence, qu'ils n'avoient plus d'espérance de se sauver, de sorte qu'ils avoient déjà mis leurs chaloupes en mer pour échaper s'ils pouvoient. Mais dès qu'ils nous apperçurent, ils nous firent des signaux qu'ils étoient en détresse, & en même temps, ils embarquèrent leurs vivres & leurs meilleurs effets sur les chaloupes, lorsqu'ils virent que nous venions à eux. Ils nous raconterent

leur infortune , & nous fîmes pour eux tout ce qui dépendoit de nous. Avant la nuit, il ne resta rien dans leur bâtiment de ce qui valoit la peine d'être sauvé, & nous le laissâmes à la merci des flots qui ne tardèrent pas à l'engloutir.

Tant de nouveaux hôtes nous seroient extrêmement, & il y avoit déjà quelques brutaux qui commençoient à murmurer de ce qu'on avoit fait, lors qu'il s'éleva du côté du nord une tempête violente, qui nous obligea de virer au *sud*. Nous prenions tant d'eau, que nous craignions à tout moment de couler à fond, & nous ne pûmes mettre de toute la nuit qu'une voile de misaine. Le lendemain, il s'éleva un brouillard épais ; nous ne voïions pas deux toises la longueur du navire. Cependant nous eumes ensuite un calme plat, & notre navire n'alloit qu'au gré du courant. A la fin, vers les huit heures, nous reconnûmes qu'il étoit arrêté. Ce malheur renouvela les fraieurs de la nuit précédente, & nous ne comptons plus sur la vie. Je dois reconnoître que je me repentis plus d'une fois d'avoir pris les *Hollandois* sur mon bord, car quelques femmes qu'ils avoient amenées avec

vec eux, faisoient des cris & des hurlemens, que nous ne savions presque ce que nous faisions. Telle fut notre triste situation jusqu'à ce que le soleil eut dissipé le brouillard. Alors nous vîmes que nous étions sur un banc de sable, & qu'il n'y avoit qu'une demi lieue de notre vaisseau à la côte. D'ailleurs, si c'étoit une Isle, ou le continent que ce que nous appercevions, c'est ce que personne ne pouvoit dire. Néanmoins cette vue ranima notre courage; nous nous embarassions peu de savoir au juste où nous étions: notre condition nous paroissoit de beaucoup meilleure qu'elle n'avoit été deux heures auparavant, lorsque nous nous attendions à chaque moment d'être ensevelis dans la mer. Vers le soir, nous eumes un temps serain & chaud, de sorte que nous résolumes de porter nos marchandises à terre, & d'observer notre nouvelle découverte. Seulement nous jugeames à propos d'envoyer devant nous douze de nos meilleurs hommes bien armez pour reconnoître un peu cette contrée.



CHAPITRE III.

Gulliver envoie douze hommes à terre. Les auteurs suivent. Ils dressent des tentes, & les environnent d'une tranchée. Leur vaisseau mis en pièces, dont ils bâtissent une pinasse. Huit personnes de l'équipage s'y embarquent pour aller à Batavia. L'Auteur fait General en chef des Anglois & des Hollandois de son navire. Noms des Officiers nommez pour servir sous lui, & beaucoup d'autres choses.

DEs que nos gens furent à terre, ils montèrent sur une élévation, d'où ils découvrirent le país, avec cette précaution que la fraieur ne pouvoit que leur inspirer. Mais ils n'apperçurent, ni maisons, ni habitans, & revinrent à bord, trouvant du danger à avancer
da-

davantage avec aussi peu de forces. Le lendemain au matin, nous en renvoyâmes une fois autant, avec ordre de nous renvoyer la chaloupe, pour débarquer l'équipage & la cargaison de notre navire, qui ne pouvoit plus les contenir. C'est ce qui fut exécuté avec tant de promptitude, qu'avant le soir, nos marchandises, nos provisions, tout étoit déjà sous une grande tente, que nous avions construite pour les mettre à couvert, & nous défendre nous mêmes contre les injures de l'air, ainsi que l'équipage pour qui on avoit fait de petites tentes.

Lorsque nous eumes arrangé un peu nos affaires, j'assemblai mon Conseil, pour délibérer sur ce qu'il faudroit faire pour notre conservation. Le résultat fut qu'une partie de notre monde seroit employée à élever une tranchée autour de nous, en cas que des hommes ou des bêtes vinssent nous attaquer, & que le reste iroit en partis, soit pour découvrir où nous étions, soit pour nous chercher du bois & autres choses nécessaires. Cependant j'avois chargé douze Matelots qui étoient demeurez à bord, d'examiner avec soin le navire, & de

venir m'en rendre compte. Ils n'y manquèrent pas le lendemain au soir. J'appris par eux que son arriere étoit fracassé, & qu'il étoit hors d'état de servir jamais, quand même nous pourrions le tirer de dessus le banc de table. Là-dessus, une autre Conseil de guerre décida qu'on le mettroit en pieces, & qu'on en bâtiroit une pinasse, que nous envoierions chercher du secours à *Batavia*, qui nous paroissoit à tous devoir être le premier port appartenant aux *Européens*..

Cette résolution fut exécutée sur le champ, & je mis en œuvre tout ce que j'avois de gens qui pouvoient l'avancer. Pendant ce temps là, nos partis alloient chaque jour à la découverte autour de notre camp, & nous rapportoient diverses sortes de poissons à coquille, qui étoient d'un goût fort agréable, outre que nous prenions dans la mer une infinité de poissons d'une autre espece. Pour épargner nos provisions d'*Europe*, nous ne vivions que de notre pêche. Mais il nous manquoit une chose; c'étoit l'eau: car après avoir creulé un puits dans nos trenchées, nous n'avions trouvé que de l'eau sô-
mache.

mache. Nous ne nous décourageames pourtant pas encore. Nos gens alloient chaque jour à la découverte, & chaque jour ils avançaient un peu plus, sans voir d'autres habitans que des serpens semblables à ceux d'*Europe*, des rats gros comme des lapins, & certains oiseaux qui ressembloient à nos pigeons ramiers. Par bonheur, quelques uns de nos gens s'avisèrent d'apprêter ces rats, qu'ils trouverent un excellent manger, ainsi que les oiseaux qui avoient le gout de nos poulets, excepté qu'ils n'en avoient pas la blancheur. Cette invention nous servit à ménager nos vivres.

Nous avions dressé des batteries de Canon, mais nous négligeames bientôt ces sûretés, dans la pensée que la famine étoit le seul ennemi que nous eussions à craindre. En quinze jours, nos ouvriers eurent achevé un bâtiment propre à contenir huit hommes, & pour six semaines de provision, qui étoit tout ce que nous avions pu prendre sur nous mêmes dans notre Magasin. L'embarras fut alors de nommer ceux qui feroient le voyage. Personne ne vouloit se hasarder à tenter une na-

vigation aussi périlleuse. Je terminai les disputes, en faisant tirer l'équipage au sort, & signer un papier que j'avois écrit pour cet effet.

Le sort tomba sur deux *Anglois* & six *Hollandois*, dont le Pilote étoit un. Lorsque ces bonnes gens virent que telle étoit leur destinée, ils s'y soumirent de bonne grace, & se mirent en mer le vingtième jour depuis notre naufrage, après être convenus que si nous éloignons nos quartiers de la mer, nous leur laisserions des marques qui pussent leur indiquer notre séjour. Nous suivîmes ces pauvres malheureux des yeux & du cœur, tant que nous pûmes les voir, & ensuite nous priâmes le Ciel pour la prospérité de leur voyage.

Quand nous les eûmes perdus de vue, mon premier soin fut de convoquer le Conseil de guerre, pour établir une forme de gouvernement dans notre petite République. Les voix allèrent toutes à me faire General, sur quoi je dressai les articles suivans. *Que ceux de la Compagnie hors les femmes prêteroiént tous serment d'obéir aux résolutions que je prendrois avec le Conseil, sous telles peines qu'il nous plairoit leur infliger. Que j'aurois*
la

le privilege de choisir seul mes propres Officiers, lesquels en cas de mauvaise conduite, pourroient être censurez par le Conseil. Que j'aurois deux voix dans le Conseil.

Ces articles furent acceptez & signez d'un consentement unanime, & dès le même jour, je me fis au milieu de notre petite ville une tente qui avoit plus d'apparence que les autres.

Le jour suivant, j'assemblai le Conseil, où je nommai mes Officiers. Je donnai à Monsieur *Van Nuit* Hollandois l'Intendance des provisions, & à *Swart* Ingenieur de *Batavia*, celle de l'Artillerie. *Blondel Morrice* excellent homme de mer, fut nommé Amiral de notre flotte, qui consistoit en une chaloupe, un bateau, & une pinace encore sur le chantier, qui étoit tout ce que nous avions pu tirer du débris de notre vaisseau. Mon premier Contremaitre nommé Monsieur *Broun* fut élevé au poste de Major-General. Je donnai la place de Capitaine de ma première Compagnie à *Morton*, mon second Contremaitre, qui étoit natif de *Bath*. *De Hayes François* eut la seconde. C'étoit un homme actif & entendu

dans le metier de la guerre. Je mis *Van Schelder* natif de la *Brille* à la tête de la troisieme Compagnie, & du *Boïc Norman* à la tête de la quatrieme. Je laissai à ces Messieurs le choix de leurs Officiers Subalternes, & le tout se fit sans aucune dispute ou mécontentement.

Nous fimes ensuite la revue de notre monde, qui montoit à trois cent sept hommes, soixante & quatorze femmes, & trois jeunes garçons. Tous se trouvoient en bonne santé, quoique plusieurs eussent été incommodés, à notre arrivée à terre, mais ils s'étoient rétablis en peu de temps, ce qui prouvoit la salubrité du nouvel air que nous respirions. Je partageai nos gens en quatre classes. Monsieur *Morrice* choisit vingt six des meilleurs mariniers avec les trois Mousses pour équiper la flotte. *Swart* en prit trente pour le service de l'Artillerie. De deux cens autres je formai quatre Compagnies de cinquante hommes chacune. Le reste étoit sous les ordres de Monsieur *Van Nuit*, & nous en fimes nos fourrageurs. Il y avoit parmi eux deux Trompettes. Je donnai l'un à *Van Nuit*, & je gardai l'autre pour moi.

Nos

Nos affaires réglées de la sorte, je fis comprendre le soir même aux Officiers, que le meilleur pour nous étoit d'aller à la découverte, avant que nos provisions fussent finies. Que d'ailleurs notre camp étoit mal situé. Que bientôt nous n'aurions plus de vivres, & que de plus nous n'avions point de bonne eau. Ils furent tous de mon avis, & se préparèrent en braves gens à tenter tout.

L'Amiral *Morrice* eut un ordre par écrit de tenir ses deux bâtimens prêts, & d'armer ses matelots. Une des barques devoit côtoier le *ouest* de notre camp, tandis que le Capitaine *Morton* avec vingt Soldats, marcheroit pour la soutenir en cas de besoin. L'autre avoit ordre d'aller faire la même chose vers le *Sud*. Elle étoit commandée par l'Amiral *Morrice*, & je devois aller le long de la côte avec un parti de quarante hommes, pour le soutenir. Le Capitaine *De Hayes* étoit commandée avec trente hommes de sa Compagnie pour pénétrer dans les terres. Le reste de nos gens devoit garder le Camp.

Le lendemain, nous partimes, garnis de poudre & de balles, & armés de

fabres & de demies piques, avec des provisions pour trois jours. J'avois recommandé à *Morton*, de se rendre auprès de la chaloupe, s'il étoit possible, les soirs, ainsi que je m'étois proposé de faire de mon côté. La mer étoit calme, & il n'y avoit pas un souffle de vent, ce qui rendroit notre marche incommode. Nous fîmes dix milles, sans voir autour de nous qu'un país semblable à celui où nous étions campez. Il n'y croissoit que des épines, & nous ne trouvions ni ruisseaux ni fontaines. Nous joignîmes la chaloupe à l'heure du dîner, & nous primes quelques rafraichissemens, après quoi nous poursuivîmes notre route. Nous n'avions pas fait cinq milles, que nous rencontrâmes un terrain inégal, & semé de petits côteaux dont la pente étoit douce & aisée. A deux milles de là, notre avant-garde trouva un petit ruisseau d'une eau délicieuse, où elle fit halte, tandis qu'on venoit nous annoncer cette agréable nouvelle. De petits arbres qui l'environnoient le mettoient à l'abri du soleil, & rendoient cet endroit d'une fraîcheur charmante. Nous allâmes nous y reposer, & nous fîmes des signaux.

gnaux à la chaloupe, afin qu'elle vint à nous.

Après y avoir pris un repas assez mince, j'ordonnai à l'Amiral de suivre cette petite Riviere, & nous le suivîmes nous mêmes au petit pas, résolus de reposer dès que la nuit seroit venue, si nous trouvions un endroit commode, faute de quoi nous irions coucher dans la chaloupe. Mais avant que nous eussions avancé un mille, nous rencontrâmes un bouquet d'arbres charmant, où nous campâmes. *Morrice* avoit fait provision pour notre souper de poissons d'un gout exquis, & qui ne ressembloient en rien à ceux de nos rivières, outre je ne fais combien de grosses huitres & d'autres coquillages. Nous fîmes une chere excellente, & nous passâmes une nuit tranquille, après avoir pris la précaution de poster des sentinelles, & d'environner notre feu de brossailles, de peur qu'on ne nous vit.

Le matin, j'envoiai cinq hommes pour examiner les environs, mais il vinrent nous rapporter au bout d'une heure qu'ils avoient trouvé le terrain semblable à celui de notre débarquement ; ce qui nous déterminâ à faire avancer la
chaë

chaloupe dans la rivière , tandis que nous la suivions des yeux. Plus nous marchions , plus le païs devenoit inégal. Enfin , à la distance de cinq milles , autant que nous en pouvions juger , nous découvrîmes une forêt dont les arbres étoient d'une extrême hauteur. Elle étoit située sur un promontoire qui avançoit dans la mer. Après avoir mangé quelque chose , nous résolûmes d'y aller , supposé que nous ne trouvassions point d'obstacles. Nous y fumes en deux heures de temps , & nous eûmes le bonheur de n'y point rencontrer de buissons ni de brossailles , ce qui facilita notre marche. J'avois doublé notre première file , au cas que des bêtes ou des hommes vinssent nous attaquer. Nous traversâmes ainsi le bois en ligne directe , en semant des branches sur notre route , afin de retrouver le chemin à notre retour. Lorsque nous fumes de l'autre côté du bois , nous revîmes la mer , & j'aperçus des arbres d'une extrême hauteur à six milles du lieu où nous étions , de sorte que nous ne pûmes douter que la mer ne formât en cet endroit une vaste baie entre deux caps ou promontoires.

Ce spectacle nous fit un plaisir infini, & il n'y avoit aucun de nous qui ne souhaitât avoir échoué aux environs de cet endroit. Nous avions laissé notre chaloupe de l'autre côté du bois. Je dépêchai d'abord trois de mes gens pour dire à *Morrice* qu'il doublât le cap avec toute la diligence possible. En attendant, j'envoiai trois partis, l'un du côté de la mer, l'autre pour chercher de l'eau fraîche, & le troisième pour observer l'intérieur de la contrée. Tous eurent un bonheur égal. Les premiers revinrent, chargés d'huîtres & de coquillages, comme nous en avions eu le soir précédent. Les seconds firent deux milles, sans rien voir, mais ils furent à la fin païez de leurs peines par le plaisir de rencontrer de l'eau excellente, & un endroit dont la situation les enchantait. Quant aux derniers, ils nous rapportèrent quelques bêtes qu'ils avoient tuées, près du ruisseau, à l'orée du bois.

Tant de bonne fortune ranima notre courage, & nous remplit d'espérances flatteuses. Nous partîmes du lieu où nous étions, & nous nous rendîmes au ruisseau que nos Coureurs avoient découvert.

couvert. Je dois avouer que jamais lieu ne m'avoit plû autant. Aussi je résolus d'y passer la nuit, & d'y transporter mon camp, sans chercher d'avantage. Nos gens avoient allumé du feu, & cuisoient leur venaison. Le reste de la Compagnie arriva un peu avant que tout fut apprêté, & nous soupames avec autant de satisfaction que si nous avions été dans notre patrie.

Le lendemain, dès la pointe du jour, je laissai une partie de mon monde à *Morrice*, & je retournai avec le reste à notre ancien camp, où nous arrivâmes avant le Soleil couché. Il est difficile d'exprimer la joie qu'on eut de me revoir. On étoit d'autant plus charmé, que *Morton* & de *Hayes* arrivèrent deux heures avant moi, avoient répandu la consternation par les mauvaises nouvelles qu'ils avoient apportées. Le premier pendant une route de deux jours n'avoit trouvé qu'un terrain stérile & sablonneux. Le premier jour, il avoit souffert beaucoup par la disette d'eau fraîche, parce que la Chaloupe ne pouvoit venir à terre, de sorte qu'ils seroient morts de soif, sans que le lendemain, ils avoient rencontré une grande rivière

re dont l'eau somache près de la mer, étoit douce à deux milles loin dans les terres. Mais deux Crocodiles sortis de la riviere, leur avoient fait grand peur, & les auroient dévorerz, si le bruit & le feu de leurs fusils n'avoient effraïé ces animaux. C'est ce qui les avoit engagés à retourner sur leurs pas, d'autant que le terrain étoit aride de tous côtez, & que les provisions leur manquoient.

De *Hayes* n'avoit pas mieux réussi que *Morton*. Il n'avoit trouvé qu'une eau dormante à quatre ou cinq milles loin, avec quelques oiseaux de riviere, dont il n'avoit pu attraper un seul. Ils avoient rencontré ensuite une longue chaine de Montagnes, qui s'étendoient de l'est à l'ouest, à perte de vue. Mais il n'avoit osé pénétrer d'avantage, crainte que les vivres ne vinssent à lui manquer.

Ces nouvelles furent cause que chacun fut d'avis d'aller à l'endroit que j'avois découvert. Ainsi, dès le lendemain matin, ce fut une chose résolue dans le Conseil, & on apprêta tout pour se rendre au plutôt à *Verdant Vale*, nom que j'avois donné à ce lieu. Notre Pinaffe n'étoit pas encore achevée.

vée. C'est pourquoi, nous nous servîmes de nos deux barques pour transporter notre cargaison, & les ouvriers furent les premiers embarquez avec leurs outils. Monsieur *Morrice* les accompagna, & *de Hayes* escorta les autres. Pour moi, je ne partis qu'avec les derniers, & je mis nos canons & nos munitions sur la nouvelle Pinasse.





C H A P I T R E. IV.

Nouvelle Ville bâtie. Un Tigre tué par les Chasseurs Anglois. Les femmes causent beaucoup de désordres parmi eux. Un Criminel jugé devant Gulliver. Un matelot dévoré par un Goulu de mer. Les femmes partagées entre les hommes. L'Amiral de retour de ses courses amène un naturel du païs.

EN mon abience, nos gens avoient donné mon nom à notre nouvel établissement, & ils s'étoient bâti des huttes le long de la rivière. Chacun paroissoit content de son sort, & nous aurions pu vivre avec autant de satisfaction, que dans notre patrie, sans ce penchant naturel qui y rappelle tous les hommes, désir qu'un Poëte a exprimé par ces vers,

Nes-

Nescio qua natale solum dulcedine cunctos.

Ducit, & immemores non finit esse sui.

Nous avions assez de gibier & de poisson pour trois fois autant de monde. Le manque de sel nous avoit fait de la peine pendant quelque temps. Mais entre autres choses, notre Amiral en avoit découvert assez, pour nous en servir pendant plusieurs siècles, au cas que nous fussions obligez de demeurer en cet endroit. La mer formoit ce sel, en se brisant dans les creux des rochers, où la chaleur du soleil le durcissoit bientôt. Il n'y avoit plus que deux choses qui nous inquiétoient encore, la crainte de rester sans poudre, dont nous dépensions chaque jour une grande quantité, & celle de voir nos habits, nos barques, & nos cordages s'user. Quand au dernier article, je n'y voiois point de remede, si ce n'est qu'accoutumé aux bienfaits de la providence, je comptois toujours sur elle. Pour ce qui est du premier, je donnai de bons ordres pour qu'on la ménageât, quoique nous en eussions une provision abondante.

Nous

Nous continuions cependant de sa-
 ler notre venaison, nos tortues & no-
 tre pêche, pour augmenter d'autant
 nos provisions de mer. Comme nous
 avions plusieurs tonneaux de pois & de
 fèves, nous résolûmes d'en semer un
 peu, & d'essayer ce qu'il en viendrait.
 Pour cet effet, nous coupâmes des ar-
 bres en quantité, & nous fîmes un tas
 du petit bois, que nous brûlâmes au
 même endroit pour engraisser la place.
 Nous plantâmes ensuite nos légumes,
 & nous les abandonnâmes à celui qui
 donne seul l'accroissement.

Il nous arriva dans ce temps là une
 chose qui mérite d'être racontée. Un
 jour que nos Chasseurs avoient pénétré
 dans le bois plus qu'à l'ordinaire, ils
 tuèrent tant de bêtes fauves, qu'ils fu-
 rent obligés d'en laisser deux dans la
 forêt, pendues à des branches d'arbre,
 où ils comptoient les reprendre une au-
 tre fois. Ils avoient compté sans leur
 hôte. Le lendemain, lorsqu'ils allèrent
 le rechercher, ils virent un grand Ti-
 gre, grimpé sur l'arbre, & faisant sa
 curée de leur prise. On peut juger ai-
 sément de leur surprise & de leur
 fraieur. Ils ne savoient s'ils devoient
 avan.

avancer ou reculer. Ils se cachèrent derrière des arbres pour observer leur voleur. A la fin, deux d'entre eux s'encourageant l'un l'autre, firent feu sur lui, & le jettèrent à terre. Il poussa d'abord un cri terrible, mais comme il étoit blessé en deux endroits, il ne put se relever, & il expira au bout de quelques momens. Ils le dépouillèrent sur le champ de sa belle peau, qu'ils rapportèrent en triomphe au camp, avec les deux pièces de gibier.

Quoique cette aventure nous fit beaucoup de plaisir, elle ne laissa pas de me donner un nouveau sujet d'épouvante, & de me saisir l'imagination. Et en effet, mes fraieurs n'étoient pas mal fondées, car dans un lieu où on avoit trouvé un Tigre, il étoit vraisemblable, qu'il y en avoit bien d'autres, sans compter les bêtes d'espèces différentes. Ainsi il y avoit lieu de craindre qu'un jour ou l'autre ces animaux carnassiers ne vinssent se jeter sur nous dans notre camp. Je communiquai donc ma pensée au Conseil, dès le jour même, & il fut résolu de nous fortifier sans délai. On commença le lendemain une palissade, qui fut achevée en dix jours de temps,

temps, & qui se trouva d'une force à défier les hommes & les bêtes. En même temps, je fis défense aux Chasseurs d'avancer à l'avenir dans la forêt, autant qu'ils avoient fait. Je n'ai que faire de dire que cet ordre fut observé avec une rigoureuse ponctualité. Ils y avoient trop d'intérêt pour y manquer.

J'ai marqué ci dessus, qu'il y avoit parmi nous des femmes, dont les unes avoient leurs maris avec elles, & les autres n'étoient pas mariées. La plupart étoient parties de *Batavia*, pour passer dans la *Nouvelle Hollande*, attirées par les propositions avantageuses qu'on leur avoit faites de la part de cette Colonie, & il y a lieu de croire que bien peu y portoient leur vertu. Tant que nous fumes accablez de fatigues & de miseres, on ne fit presque aucune attention à ces Etrangères. Mais à peine l'abondance & l'oïiveté nous eurent un peu remis, que ces femmes crurent que leur temps étoit venu. D'abord elles firent leurs affaires en secret, & elles ne donnoient des rendez vous aux hommes que pendant la nuit. Mais ces intrigues furent bientôt découvertes par les sentinelles,

Tom. III. C qui

qui menacèrent de troubler ces plaisirs furtifs, s'ils n'y avoient part, ce qui dégénéra à la fin en querelles. Je n'en rapporterai qu'un exemple.

Une de ces femmes avoit donné de l'amour à deux de nos gens, & leur accordoit des faveurs, sans que l'un scût ce qui regardoit l'autre. L'un des deux étant venu à son ordinaire lui rendre une visite secrete, elle ne voulut point le laisser entrer, ce qui lui fit soupçonner qu'il se passoit quelque chose qui n'alloit pas bien pour lui. Il avoit raison, & il le vit bientôt de ses propres yeux, d'une manière bien cruelle pour un jaloux, puisque sa maitresse étoit entre les bras d'un rival. La rage le mit à tel point hors de lui même, qu'il leur passa son épée au travers du corps, après quoi il prit la fuite sans avoir été vu. Cependant les cris des deux blesez attirèrent une foule de monde, & on les trouve dans la même posture où le meurtrier les avoit laissez, l'épée encore plongée dans leurs corps.

Cette affaire étoit trop importante pour n'en pas faire part d'abord au Conseil, afin de découvrir le Criminel, &

& d'obvier à l'avenir à de semblables désordres. Nous examinames donc les deux bleffez. Mais l'homme déclara qu'il n'avoit jamais eu de querelle avec personne, & pour la femme, elle ne put ou ne voulut rien découvrir. Néanmoins je ne me rebutai pas. Le lendemain, je fis passer mes gens en revue, & je decouvris le Coupable à l'épée qui lui manquoit. Sur le champ, je le fis comparoitre devant le Conseil, & je lui demandai en premier lieu pourquoi il étoit venu sans épée. Il répondit qu'il l'avoit prêtée à un de ses Camarades qui étoit allé en course avec l'Amiral *Morrice*. Sur cette réponse, je fis apporter l'épée avec laquelle il avoit fait son coup, & je lui demandai s'il la connoissoit? Oui, dit-il; c'est la même que j'ai prêtée cette nuit à l'homme en question. Je lui repliquai qu'on l'avoit trouvée dans le corps des deux personnes bleffées, & que c'étoit une preuve suffisante de son crime, après quoi je l'exhortai à le reconnoitre sincèrement. Moi, mon cher General, que j'avoue ce meurtre, reprit-il? Est-ce une preuve que je l'ai commis, parce qu'on y a employé mon épée? Il y

a bien autant d'apparence que celui qui me l'a empruntée ne l'a fait que pour cacher sa mauvaise action.

Cet interrogatoire dura une demie heure, & le Criminel répondit avec tant d'adresse, que nous fumes obligez d'attendre pour décider l'arrivée de *Morrice*, qui étoit allé à la découverte du côté du *Sud*. Pendant cet intervalle, la nouvelle vint qu'un des hommes de l'Amiral avoit été dévoré par un gros poisson, en nageant d'un rocher à un autre. Sur ce rapport, l'Accusé le choisit pour lui imputer son crime, & il en décrivit avec tant d'exactitude la personne & les habits, qu'il avoit entendu dépeindre aux gens qui venoient le voir dans son arrêt, que nous n'eumes plus la moindre preuve contre lui. Ainsi j'ordonnai qu'on le relâchât, d'autant plus que les deux blesez paroissoient hors de danger, & que d'ailleurs je n'étois pas fâché non plus d'épargner mon monde, après avoir fait peur à un chacun par la justice severe que je me préparois à faire. Cependant on continua toujours à le croire coupable, & on en eut dans la suite une preuve, lorsque la femme fut guérie, car elle ne se

cachoit pas pour dire qu'elle étoit la cause du malheur de cet homme, ni pour lui témoigner une tendresse extraordinaire. Il est vrai que selon le rapport de quelques uns, la vigueur de cet homme étoit ce qu'elle aimoit en lui, parce qu'elle lui trouvoit des ressources inépuisables pour le plaisir, ce qu'elle n'avoit pas rencontré dans l'autre. Mais je regarde ces bruits comme venant de gens sans égards pour le Sexe.

Cependant cet accident me fit faire réflexion, que tant qu'il y auroit des femmes parmi nous, il y auroit toujours à craindre de pareils malheurs, à moins qu'on ne prit de bonnes mesures pour les prévenir, en permettant l'usage de ces femmes d'une manière aussi conforme à la bienséance qu'il seroit possible. L'inconvénient étoit qu'il n'y avoit que soixante & quatorze femmes, entre lesquelles même il s'en trouvoit de mariées, au lieu que nous étions trois cens hommes, de sorte que chacun ne pouvoit avoir la sienne. Nous y remédiames le mieux que nous pûmes. Chaque Officier considérable en eut une, qu'il choisit comme il lui plut, selon son rang. Les autres fu-

rent distribuées entre le reste de notre monde d'une autre manière, c'est-à-dire qu'il fut permis à tout homme au dessous de cinquante ans de coucher de cinq en cinq nuits avec la femme, qui lui seroit tombée en partage. Pour moi, qui n'avois point d'inclination pour le mariage, je cédai mon droit à ceux qui avoient plus de force & de jeunesse, & dix sept ou dix huit autres aussi âgez à peu près que moi firent la même chose.

Quatre femmes qui avoient leurs maris dans la *Nouvelle Hollande*, n'avoient point voulu en prendre de nouveau, & elles firent long temps profession d'une vertu exemplaire. Elles demeuroient ensemble, elle ne voioient personne, personne ne les voioit, vous auriez dit que c'étoit des Religieuses. Mais à la fin, désespérant de revoir jamais ceux pour qui elles se reservoient, elles commencèrent à sentir qu'il manquoit quelque chose à leur satisfaction, & elles nous firent entendre moins par leurs discours que par leur embarras, que la société leur plaisoit autant qu'à leurs voisines. Nous primes leurs nécessitez en considération, & nous leur procura-

mes

mes des gens qui se firent un plaisir de leur en faire.

C'est par des commencemens aussi foibles que de grands Empires se sont formez, & *Rome* devenue depuis la maitresse du monde, ne s'étoit peuplée que par un rapt. Nos jeunes gens l'auroient imitée de bon cœur à cet égard. Mais ils auroient été bien embarrassés à trouver des *Sabines*, car le país nous paroïssoit encore aussi désert que le premier jour, & nous ne recevions même aucune nouvelle de *Batavia*, bien qu'elles dussent être arrivées, supposé que notre pinasse eut échapé aux dangers de la navigation. Cette dernière circonstance fut cause que je fis couper dans la forêt un grand arbre bien droit, qu'on plaça sur la pointe du cap, avec une grande voile blanche, afin qu'on put la distinguer de loin. C'étoit là le signal de jour, & je faisois allumer de grands feux la nuit, dans la vue que les gens de la Pinasse pussent nous découvrir. Mais Dieu en avoit ordonné autrement. Nous eumes pendant six semaines des pluies continuelles, & un vent violent, & nous remarquames qu'il faisoit une rude tempête

sur la mer, quoique la baie s'en sentit peu. C'est ce qui me fit juger que nos gens pourroient bien y être peris.

Au reste, le mauvais temps ne gâta point nos legumes, & nous jugeames par notre recolte qu'un boisseau nous en rendoit trois cens. Ce fut pour nous une consolation, mais aussi nous en eumes bien besoin. Nos Chasseurs avoient tellement effraïé le Gibier, qu'il s'enfuoit au loin, & que nous n'en tuions pas le quart de ce que nous avions fait à notre arrivée. Ce changement m'obligea de déclarer qu'à l'avenir on ne mangeroit de la viande que trois jours de la semaine, & que les quatre autres, on se contenteroit de poisson, dont nous avions en abondance. Les jours suivans, nos Chasseurs eurent encore plus de malheur qu'ils n'en avoient eu auparavant, & nous craignimes de nous trouver tout à fait sans viande. La désolation étoit generale dans le camp. Je résolus dans cette extrémité d'envoyer une chaloupe le long de la côte, pour tâcher de découvrir si on n'y trouveroit point de gibier. Elle revint au bout de trois jours, chargée de bêtes fauves, parmi lesquelles il y en avoit
une

une qui ressembloit à nos cochons, excepté qu'elle étoit d'un gout bien meilleur. Cette heureuse chasse releva le courage abbatu de nos gens, & leur joie fut aussi excessive que l'avoit été leur fraieur.

Monfieur *Morrice* nous apprit, que dans cette dernière course, il avoit découvert une Isle d'environ cinq lieues de tour, où les bêtes fauves de notre continent alloient se rendre à la nage. Lorsqu'il y décendit la première fois, il en avoit trouvé des troupes de plusieurs milliers, avec un grand nombre de petits, ce qui lui avoit fait juger qu'elles alloient se rendre en cet endroit, quand elles étoient en chaleur. Ce bon succès le remplit d'esperances, & il demanda qu'il lui fut permis de faire un autre voyage au *Sudest*, parce qu'il étoit assuré qu'il y avoit une rivière en cet endroit. Je le lui accordai, & il partit avec douze hommes & des vivres pour huit jours. Nous fîmes des vœux pour le succès de son entreprise, après quoi je vaquai aux affaires de la Colonie, & nous établîmes diverses loix pour le bien de notre nouvelle République.

Au bout de quatre jours, qui étoient

le temps qu'on avoit donné à l'Amiral, nous commençames à craindre pour lui, & il n'y avoit personne qui ne s'imaginât qu'il lui étoit arrivé quelque delastre. Cependant nous n'osions hazarder d'envoyer notre chaloupe après lui, de peur qu'elle n'eut le même malheur, ce qui auroit achevé de nous perdre, parce que nos chaloupes étoient presque l'unique moien qui nous restoit de pourvoir à notre subsistance, Plusieurs de nos Chasseurs avoient bâti une nouvelle plantation de l'autre côté de la Baie. Mais nous ne pouvions nous secourir les uns les autres sans le navire que *Morrice* avoit emmene. Ces circonstances nous mirent dans une inquiétude extrême, & nous nous trouvâmes plongez encore une fois dans le dernier abbattement. Nos gens se promenoient autour du camp dans un silence morne, & le désespoir étoit peint sur leurs visages.

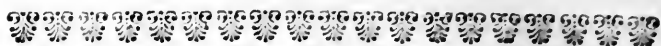
Enfin, le douzieme jour après le depart de *Morrice*, aiant pris une lunette d'approche, pour regarder du côté de la mer, j'apperçus trois chaloupes qui venoient à nous, parmi lesquelles je reconnus celle de notre Amiral. A cette
nou-

nouvelle, nos gens poussèrent des cris de joie, qui nous étourdissoient. Seulement, nous ne pouvions comprendre quelles étoient ces chaloupes, avec lesquelles *Morrice* revenoit. Mais cette joie fit bientôt place à la fraieur, lorsque regardant encore la mer, on y remarqua dix bâtimens qui s'approchoient de la côte. Pour le coup, chacun se crut, ou mort, ou esclave. Je commandai à mes gens de prendre leurs armes, & de braquer le canon, au cas qu'on fit mine de nous en vouloir. Voilà où nous en étions, lorsque ces bâtimens mirent à l'ancre auprès de la côte, laissant celui de *Morrice* avancer seul. Dès que celui-ci fut à la portée d'être entendu, il nous cria de ne rien appréhender, & de lui envoyer notre chaloupe pour le mener à terre, ce que nous fîmes sur le champ. Il entra dedans, avec un de ses gens, conduisant par la main un grand homme, d'une physionomie venerable, en robe noire, un chapeau sur la tête, & le pavillon blanc à la main. Lorsque je vis cet Etranger, j'avancai au bord de la mer, pour le recevoir. *Morrice* nous dit en peu de mots, que cette personne étoit

dépêchée vers moi par le Gouverneur d'une Ville à vingt lieues au dessus de la Baie, où nos gens avoient été reçus avec beaucoup d'humanité. Sur ce rapport, nous fîmes à cet Envoïé une profonde révérence, qu'il nous rendit de la même maniere, après quoi levant les yeux vers le Ciel, il s'écria en bon *François*, *puisse la Puissance éternelle qui gouverne le Monde vous benir. Puisse le Soleil, principal Ministre de cet être, & notre glorieux Monarque, répandre sur vous ses favorables influences.* Morrice lui dit alors que j'étois le General. Là-dessus, il me présenta la main, que je voulus baiser, mais il s'y opposa d'une maniere honnête, & me baïsa au front en m'embrassant, après quoi il me pria de le conduire à notre camp. Je le fis, il observa nos fortifications, il témoigna qu'il les trouvoit bonnes, & il me dit ensuite, *Monsieur, votre Amiral m'a informé de vos aventures & de vos malheurs, & c'est ce qui m'a porté à me hazarder entre vos mains, persuadé que vous ne me feriez aucune violence. Je vois à votre extérieur qu'on ne m'a point trompé. Ainsi je reposerais avec une parfaite securité dans une de vos tentes,*

si vous voulez bien me le permettre. Pendant mon absence, Monsieur Morrice vous rendra compte des aventures de son voiage. Je le conduisis à l'instant même dans ma tente, & je revins trouver Morrice, dont j'étois impatient d'entendre l'histoire.





C H A P I T R E. V.

Morrice *raconte les particularitez de son Voiage.*

IL nous la raconta de la maniere suivante. Mes braves compagnons , & vous notre illustre General, lorsque je fus parti avec votre permission & celle du Conseil, je fis voile le premier jour vers le *Sudest*, & je trouvai une riviere qui vient se jeter dans la baie, où nous jettames l'ancre vers le soir. Le lendemain, à la pointe du jour, je résolus de la remonter, & je fis trois lieues ou environ, après quoi nous nous trouvâmes insensiblement dans un lac d'eau dormante, qui s'élargissoit à mesure que nous avancions, de sorte que bientôt nous ne vîmes plus la terre. Nous n'avions alors qu'un zephyr foible qui ridoit à peine la surface de l'eau. A la fin, nous découvrîmes dans le lac de petites Isles couvertes d'arbres dont la verdure nous charmoit. Nous anchrâmes le soir entre deux de ces Isles, à
en-

environ une demie lieue de terre, dans l'intention d'y aborder le lendemain, dès qu'il seroit jour.

Une partie de la nuit s'étoit passée à parler de nos découvertes, & de nos aventures bonnes ou mauvaises, de sorte que nous nous étions couchés assez tard, & comme des gens qui ne craignent point d'ennemis. Je vous laisse à juger de notre surprise, lorsque le lendemain, au lever de l'Aurore, nous nous vîmes environnés de douze vaisseaux, sans aucune espérance de pouvoir leur échaper. La perte de la liberté étoit le moindre des maux auxquels nous nous attendions. Cependant nous résolûmes de nous battre jusqu'au dernier soupir, & nous nous préparâmes à une vigoureuse défense. Sur ces entrefaites, une des chaloupes s'avança vers nous, portant pavillon blanc. Dès qu'elle fut près de nous, il parut un homme qui nous fit une inclination profonde, & qui nous dit en *Espagnol* que nous n'appréhendâssions rien, qu'ils n'étoient point venus pour nous faire du mal. Là-dessus, j'ordonnai à un de mes gens qui nous avoit servi d'interprète, de demander à cet homme, pour

pourquoi donc ils nous avoient environnez de la sorte. Il répondit que leur unique intention étoit de nous donner les secours dont nous pourrions avoir besoin, & il nous demanda en même temps par quel hazard nous nous trouvions dans le lac, avec un bâtiment aussi petit. Lorsqu'il scut les maux que nous avions effuiez, il nous consola, en nous représentant que la fortune étoit inconstante, & que les ames courageuses & fortes devoient se mettre au dessus de ses caprices.

Il paroissoit tant de sincérité & de droiture dans ses manieres, que nous l'écoutions avec un plaisir singulier. Lorsqu'il eut appris par notre Truchement que j'étois le Chef, & que nous étions *Anglois*, il s'adressa à moi en *Anglois*, ce qui me surprit un peu, & il me demanda si nous étions les seuls qui se fussent sauvez. Je lui dis que oui, croiant qu'il étoit de la prudence de le lui faire accroire, jusqu'à ce que nous vissions quel traitement on nous feroit. Et bien, reprit-il; suivez moi donc, & ne désesperez de rien: vous êtes chez une nation où vous trouverez tout ce qui peut satisfaire un homme modéré.

Je

Je lui demandai le nom de ces peuples hospitaliers. Il me répondit que le nom du Roiaume en leur langue étoit *Sporunda*, & celui des peuples, *Sporvi* ou *Sporundiens*. Qu'ils étoient tributaires de l'empire opulent des *Sevarambes*, dont la Capitale s'appelloit *Sevarinda*. Mais que la ville où ils avoient dessein de nous conduire, & qui s'appelloit *Sporunda*, n'étoit qu'à cinq lieues de nous.

A ces mots, il parut quelque alteration dans nos yeux, mais reprenant la parole, Messieurs, nous dit-il, je vous ai exhortez à ne rien craindre. Je vous y exhorte encore. Comptez que nous ne vous ferons aucun mal, à moins que vous ne vous l'attiriez, ou par votre défiance, ou par votre temerité. Nous ne sommes point des Barbares, comme vous vous l'imaginez peut-être. D'ailleurs, nous avons assez de monde, pour vous forcer, si vous faites la moindre résistance, & je vous avertis de plus que nous entendons la guerre aussi bien qu'aucune nation de l'*Europe*, ce que vous éprouverez à vos dépens, si vous nous y contraignez. Encore une fois, soumettez vous donc, Messieurs. On ne vous fera aucune violence. Si vous
ne

ne voulez pas venir avec nous, à la bonne heure, cherchez ailleurs fortune. Je me retire pour vous donner le temps de prendre votre résolution, & je prie le Ciel de vous éclairer. En achevant ces mots, il s'en alla au bout de la chaloupe, où il se joignit à un des siens. Notre résolution fut bientôt prise, & il s'en apperçut, sur quoi revenant à nous, il nous demanda quel parti nous avions cru devoir prendre? Celui de nous laisser guider par vos bons conseils, lui répondis-je. Nous vous suivrons où il vous plaira. Nous sommes de pauvres Etrangers, moins propres à exciter la crainte, qu'à emouvoir la compassion. Messieurs, votre résolution me fait plaisir, nous dit-il. On vous menera dans un pays de prodiges.

Au même instant, il fit signe au reste des Chaloupes, qui s'approchèrent en bon ordre, & nous environnèrent de toute part. Elles nous fournirent des viandes fraîches de diverses sortes, d'un gout délicieux, & on nous donna d'un vin excellent, qui croissoit à *Sporunda*. Moins nous nous étions attendus à une pareille rencontre,
plus

plus elle nous caufoit de fatisfaction. Celui qui avoit été envoyé fur notre chaloupe, nous dit qu'il s'appelloit *Casbida*, & son Compagnon *Bonaſcar*. C'étoient deux hommes d'une mine revenante, & ils étoient habillez à peu près comme les Nobles de *Veniſe*. Je priaï le premier de nous dire comment il pouvoit parler les langues de l'*Europe*, auffi bien qu'il faisoit. J'aurai le temps de vous l'apprendre, me dit-il; mais à préſent il s'agit de faire diligence, afin que nous arrivions à *Sporunda* avant la nuit. Là-deſſus, il parla en *Sporundien* à ſes gens, qui vinrent d'abord à la proue de notre chaloupe, & y attachèrent un cable, après quoi ils ſe mirent à ramer, tandis que le reſte de leur flotte demeura à l'ancre. Ils nous remorquèrent ainſi ſur le lac juſqu'à environ deux heures après midi. Alors nous nous apperçumes qu'il alloit toujours en ſ'etréciffant, & nous découvrimés des deux côtez un païs enchanté. Au bout d'une lieue, nous nous trouvâmes dans une rivière, le long de laquelle regnoient deux murailles, une ſur chaque rivage. Nous paſâmes entre deux. Elles alloient juſqu'à

qu'à *Sporunda*, ville située à peu près comme *Coblentz*, * sur le confluent de deux rivières.

Nous nous arrêta mes dans le port, où il y avoit un concours extraordinaire pour nous attendre, sur la nouvelle qu'une petite chaloupe y avoit répandue de notre arrivée. *Cashida* mit pied à terre le premier, & parla quelque temps à des personnes vénérables habillées de noir, après quoi il fit signe à *Bonafcar* de nous faire descendre. Nous commençâmes en abordant à saluer ces Seigneurs, dont le chef m'embrassa, me baïsa au front, & me souhaita une heureuse arrivée à *Sporunda*.

On nous conduisit sous une arcade magnifique, & nous traversâmes une rue spacieuse, d'où nous arrivâmes à un superbe édifice, au travers d'une place ornée de gâçons & d'arbres, que nous avions vus de loin. Il falloit monter plusieurs degrés de marbre. Enfin nous en-

* *Coblentz* est une ville d'Allemagne forte & peuplée, sur le confluent du *Rhin*, & de la *Moselle*. Elle étoit ville Imperiale Libre. Mais aujourd'hui elle dépend de l'Electeur de *Trèves*, qui y fait sa résidence ordinaire.

entrâmes dans une salle dont l'éclat nous surprit. Il y avoit plusieurs tables couvertes de tapis qui l'emportent sur ceux de *Perse*, & autour de ces tables étoient plusieurs personnages, habillez de même que notre bon ami *Cashida*. Ils nous firent plusieurs questions par le moien d'un Interprete, & j'y répondis au nom de tous, d'une maniere conforme à la situation de nos affaires. On nous mena ensuite dans un bel appartement, où on nous servit un souper exquis, apprêté a la maniere des *Européens*. *Sermotas* qui est celui qui se repose maintenant dans la tente du General, me demanda si nous voulions bien gouter de ce repas. Je lui dis qu'il y avoit tant de temps que nous n'avions vu une table servie avec autant de délicatesse, qu'il faudroit n'avoir pas le moindre appetit, pour ne vouloir pas nous y mettre. Il sourit de ma réponse, & me fit asseoir au haut bout de la chambre, après quoi, lui & deux autres personnes venerables se placèrent au dessous de moi. Il y avoit une autre table où *Cashida* & *Bonascar* se mêlèrent avec mes gens. Lorsque nous eumes mangé, on fit coucher mes compa-

gnons

gnons deux à deux dans des lits d'une extrême propreté, & pour moi, je fus conduit au mien par *Sermodas*, & les autres, qui me souhaitèrent une bonne nuit. Mais avant que je m'endormisse, *Cashida* vint me trouver, pour me dire qu'il viendrait le lendemain matin, me préparer à l'audience d'*Albicormas* Gouverneur de *Sporunda*, qui avoit donné ordre qu'on nous amenat dans son palais.

Vers les six heures du matin, je fus reveillé par le bruit d'une clochette, & je passai environ une heure à réfléchir sur la bizarrerie de notre fort. Sur ces entrefaites, *Cashida* & *Bonascar* entrèrent dans mon appartement, pour me souhaiter le bon jour, & s'informer si je n'avois besoin de rien. Je voulois me lever & m'habiller pour les recevoir avec plus de civilité. Mais ils s'y opposèrent en disant qu'on me préparoit d'autres habits. En effet, un moment après, plusieurs personnes parurent dans ma chambre, avec des habits de lin & de laine taillez à la mode de leur nation. D'autres m'apportèrent un vaisseau plein d'eau chaude pour m'y baigner. Lorsque tout fut prêt, chacun
for-

fortit, de sorte que je demeurai seul avec un Domestique, qui m'apprit comment je devois me laver, & qui m'aida à le faire. Je pris ensuite une chemise, des callegons & des bas de coton. On me donna un chapeau noir neuf, des souliers, & une robe de plusieurs couleurs, que j'attachai avec une ceinture noire. Enfin on m'habilla ou déguisa en vrai *Sporundien*, & le Domestique s'en alla ensuite, & emporta mes vieux habits. J'étois en cet état, lorsque *Cashida* vint m'informer de ce que je devois faire, quand je serois en présence d'*Albicormas*, & du Conseil, & sur le champ, nous descendîmes dans la cour, où mes gens m'attendoient, vêtus comme moi, si ce n'est que leurs habillemens étoient moins riches, & qu'ils avoient des bonnets au lieu de chapeaux,

Après nous être arrêtés quelque temps, *Sermotas* vint nous complimenter, & me donna la main dans les rues, où nous fumes suivis de nos gens marchant deux à deux, & aiant *Cashida* à leur tête, & *Bonafcar* à la queue. Nous avançâmes en cet ordre au travers de plusieurs grandes rues, jusqu'à un palais

lais bâti de marbre noir & blanc, que sa polissure extraordinaire nous fit prendre pour neuf, bien qu'il fut bâti depuis plusieurs années. La porte étoit ornée de plusieurs statues de bronze d'un travail merveilleux. Des deux côtes étoient deux longues files de mousquetaires en casques bleues qui leur tomboient à la cheville du pied. Quand nous eumes passé cette porte, nous nous trouvâmes au milieu d'une seconde haie de Gardes habillez de rouge, & la lance à la main. On nous fit faire halte près d'un quart d'heure dans cette cour, & ensuite on entendit le son harmonieux de divers instrumens de guerre, qui nous donnèrent le signal pour continuer notre marche. Nous traversâmes donc une autre porte, qui nous conduisit dans une cour spacieuse bâtie de marbre noir, & embellie de plusieurs statues dans des niches, qui étoient autant de morceaux achevez. Il y avoit en cet endroit une centaine d'hommes en robes noires, & moins jeunes que les premiers que nous avions vus. Lorsque nous y eumes fait une courte halte, deux hommes à mines graves, habillez comme les autres, excepté

cepté qu'il leur pendoit sur l'épaule une bande de toile d'or, à peu près comme nos crêpes en *Europe*, vinrent commander à *Sermodas* de nous mener devant le Gouverneur. On leur obéit au même moment. Nous montâmes un Escalier de marbre à rampes dorées, qui nous mena dans une grande Salle embellie de peintures excellentes, d'où nous passâmes dans deux ou trois autres, dont la magnificence & l'éclat passent tout ce que j'en puis dire. Dans la dernière, il y avoit au fonds un trône où étoit assis un personnage venerable, environné de chaque côté de plusieurs personnes que leur profond silence pensa nous faire prendre pour des statues. Vous jugez bien que c'étoit là le Gouverneur. Il avoit une robe de pourpre, & les Conseillers ou ceux que nous primes pour tels, étoient habillez comme les deux Seigneurs qui avoient parlé à *Sermodas*. Nous fîmes les trois reverences qu'on nous avoit prescrites, savoir la première en entrant, par une légère inclination de corps, la seconde, au milieu de la salle, en nous baissant un peu d'avantage, & la troisième en nous inclinant jusqu'à terre, lorsque

Tome III. D nous

nous fumes arrivez à la balustrade dorée du throne. Le Conseil nous rendit notre civilité, en inclinant un peu le corps, & *Albicormas* se contenta de faire un petit signe de la tête.

Serdomas s'approcha alors du balustre, & m'y conduisit par la main. Il dit au Gouverneur qui nous étions en *Sporundien*, langue que je trouvai assez semblable au *Grec* corrompu, qu'on parla aujourd'hui dans la *Morée*. *Cashida* parut ensuite, & raconta de quelle maniere il nous avoit trouvez. *Bonascar* m'interprétoit le discours à mesure que *Cashida* parloit. Tout se réduisoit à ceci, qu'étant allez aux Isles situées dans le lac, pour célébrer une fête anniversaire, on nous avoit apperçus vers le soir, & qu'ils nous avoient enveloppez au milieu de la nuit, de peur que nous ne leur échappassions. En effet, ces peuples se précautionnent autant qu'ils peuvent pour n'être point découverts par les *Européens*, persuadez que les mœurs corrompues des habitans de notre monde pourroient troubler la tranquillité des *Sporviens*, & alterer cette vertu pure dont on fait profession à *Sporunda*.

Lors-

Lorsque *Cashida* eut rendu compte de ce qu'on lui demandoit, *Albicormas* se levant de son siege, nous assura en *Sporundien* qu'on nous procureroit de bon cœur, tous les plaisirs innocens dont on pourroit s'aviser, & en même tems, il donna ordre à *Sermodas* d'être notre guide & notre protecteur, tant que nous demeurerions à *Sporunda*. Ce compliment fut suivi d'un ordre à un Messager d'aller à *Sevarinda* demander au Roi, ou *Viceroi du Soleil*, comme ils parlent, ses ordres touchant ce qui nous regardoit. *Albicormas* est un homme de bonne mine, bien qu'un peu voûté, défaut que je remarquai avec surprise être commun à plusieurs personnes distinguées des deux sexes, qui d'ailleurs ont la taille belle & des visages charmans. Je demandai à mon ami *Cashida* si cette difformité ne se trouvoit que dans une certaine race, ou si elle venoit de quelque accident? Il me répondit que ceux à qui je voiois ce défaut étoient nez à *Sevarinda*, & qu'on les avoit envoyez à *Sporunda*, en vertu des loix qui exilent quicomque a la moindre défectuosité, soit dans l'ame, soit dans le corps. Les derniers sont

envoiez à *Sporunda*, qui signifie imparfaite, & pour les premiers, qui ont violé les principes de la vertu, on les fait passer dans un autre endroit.

Tandis que *Cashida* me parloit en ces termes, *Albicormas* nous congédia, & nous retournames au logis dans le même ordre que nous étions venus. Nous nous tinmes enfermés jusqu'au soir, à cause de la chaleur, & vers la nuit, notre Conducteur nous mena dans la ville. Nous n'avions jamais rien vu en *Europe*, qui approchât de ce que nous voïions. Edifices superbes, antiquitez, curiositez des arts & des sciences, tout nous fit un plaisir extraordinaire. Ce plaisir fit place à un repas exquis, & une heure après, on nous conduisit dans un autre appartement, où nous vîmes je ne sais combien de femmes habillées proprement, d'une beauté charmante, les cheveux tombans sur leurs gorges, enfin capables de tenter les moins sensibles. Comme vous vous l'imaginez bien, nous étions dans le dernier étonnement, lorsque *Sermodas* nous en tira par le discours qui suit.

„ Je remarque votre surprise à vos regards. Votre imagination est con-

„ fon-

„ fondue de tant de femmes habil-
 „ lées d'une maniere extraordinaire
 „ pour vous. Mais chaque nation a ses
 „ usages, dont les uns sont pernicious
 „ par leur propre nature, & les autres
 „ ne semblent l'être que par les préju-
 „ gez avec lesquels on les examine.
 „ Pour nous, nous regardons les fem-
 „ mes comme des esclaves, destinées à
 „ satisfaire nos besoins. L'usage mo-
 „ déré de leur sexe nous est recom-
 „ mandé par la nature, & ainsi il est bon
 „ & juste. Mais il a ses bornes au delà
 „ desquelles il devient préjudiciable au
 „ genre humain. Ainsi l'homme est
 „ le maître d'y trouver son avantage
 „ ou son désavantage. Les principaux
 „ biens qui en resultent, sont la pro-
 „ pagation de notre espece, & sa con-
 „ servation. Ces deux choses sont éta-
 „ blies par les loix éternelles de la na-
 „ ture, ainsi que le plaisir qu'elles nous
 „ procurent. Si nous y tendons par les
 „ voies legitimes, non seulement nous ne
 „ faisons rien, qui ne soit permis & né-
 „ cessaire, mais même notre conduite
 „ est louable, & agir de la sorte c'est
 „ s'acquitter d'un devoir. Mais outre
 „ ces deux grands intérêts, il y en a

„ un troisieme, savoir la société, sans
 „ laquelle il ne peut y avoir de répu-
 „ publiques. Notre sage Legislatteur
 „ *Sevaraminas*, dont le nom glorieux &
 „ immortel sera reveré à jamais, fon-
 „ da notre gouvernement sur les loix
 „ de la nature, & ne l'établit que
 „ par la persuasion. Il évita sur toute
 „ chose avec soin de rien défendre qui
 „ fut bon en soi même, & il nous
 „ permit de nous servir modérément de
 „ tout ce que la vertu ne nous interd-
 „ roit pas. Entre autres établissemens,
 „ il publia celui-ci, *que les jeunes gens*
 „ *se marieroient tous à un certain âge.*
 „ Nous observons cette loi ponctuel-
 „ lement. Mais comme nos affaires
 „ nous obligent de voyager en différens
 „ endroits du Roiaume, & qu'alois
 „ nous laissons nos épouses chez elles,
 „ par tout où nous nous rencontrons,
 „ le Gouverneur du lieu nous fournit
 „ des femmes, ainsi que les autres né-
 „ cessitez de la vie. C'est par cette
 „ raison, que voulant vous témoigner
 „ les mêmes égards que nous avons
 „ pour nos concitoyens, nous avons
 „ fait venir les personnes que vous
 „ voiez. C'est à vous maintenant à
 „ voir

„ voir si vous voulez les employer à
 „ quelque chose. „

Il ne falloit pas beaucoup d'éloquence pour engager nos gens à ne pas rebuter ces aimables *Sporundiennes*. La plupart avouoient même que les coutumes de cette nation valloient bien mieux que les nôtres. Ainsi nous remerciames tous *Sermodas*, qui nous quitta, en nous laissant le choix des Dames qu'il nous avoit amenées. Sur ces entrefaites, il entra deux hommes, qui nous saluèrent en *François*, & nous souhaitèrent toute sorte de plaisir à *Sporunda*. L'un étoit un Medecin, & l'autre un Chirurgien du Gouvernement, qui devoient examiner si nous n'avions aucune de ces maladies contagieuses auxquelles les débauches nous exposent en *Europe*. Ils nous déclarèrent ce qui les amenoit, & nous exhortèrent à répondre sincèrement, si nous ne voulions pas courir les risques d'être découverts d'une manière honteuse pour nous. Nous protestames tous que nous étions nets & sains. Néanmoins on nous examina l'un après l'autre en particulier, & il se trouva que nous n'avions rien dit que de vrai, ce qui fit plaisir à ces Messieurs,

fieurs , lesquels partirent sur le champ , pour ne point nous embarrasser dans le choix de nos belles compagnes. Je choisis le premier , mes deux pilotes ensuite , les autres tirèrent au sort , chacun fut content , & nous ne tardâmes pas à nous retirer. Je couchai dans la même chambre que j'avois déjà eue , & mes gens furent conduits dans des espèces de cellules , qui ressembloient assez à celles des Moines. Je n'ai que faire de vous dire que nous passâmes une nuit délicieuse. Pour moi , je serois demeuré encore long temps au lit , sans le départ de ma charmante Maitresse , qui se leva , dès qu'elle entendit la clochette du matin. Un instant après , *Cashidu* entra dans mon appartement , pour m'avertir qu'il étoit temps de se lever , & que *Bonascar* étoit allé tirer mes gens des bras de leurs belles. Dès que je fus habillé , j'entrai dans la salle où mes compagnons m'attendoient , & on nous fit déjeuner , après quoi nous allâmes voir les manufactures publiques , où les hommes & les femmes travailloient pour le public.

Nous vivions de cette manière en attendant le retour du Messager envoyé
à

à *Sevaraminas*. Il revint peu de jours après avec un ordre portant qu'on nous conduisit à la capitale des *Sevarambes*. Jusqu'alors, j'avois été dans une espee d'enchantement, qui m'avoit empêché de réfléchir sur moi-même & sur nos affaires. En ce moment, je commençai à me repentir d'avoir caché la verité tant de temps, & de n'avoir rien dit de ce qui vous regardoit. Une seule chose me rassura. Je connoissois la vertu des *Sporundiens*, & je savois qu'ils n'ignoroient point combien fragile est la nature humaine. Ainsi, assuré qu'ils me pardonneroient ma dissimulation, j'allai trouver *Sermodas*, auquel je fis un recit sincere de notre histoire, en le priant de ne me savoir pas mauvais gré de ma reserve. Peu d'hommes ressembtent aux *Sporundiens*, lui dis-je, Tout est d'ordinaire chez nous mauvaise foi, injustice, inhumanité. Votre bonté même ne me guérissoit point de mes soupçons, parce que souvent la bonté n'est chez nous qu'une apparence perfide, pour seduire ceux que la simplicité de leurs mœurs rend crédules. Mais je m'apperçois enfin que j'ai

eu tort de vous confondre avec le reste des habitans de la terre.

Cette confiance parut lui être agréable. Il en informa d'abord le Gouverneur; qui eut la bonté d'excuser mon silence, quand il en sçut le principe. On députa une autre personne à la Cour, & on nous ordonna de demeurer à *Sporunda* jusqu'à son arrivée. Cependant il n'y avoit point de plaisirs innocens qu'on ne s'empressât à faire naître sous nos pas. Sans mon inquiétude pour vous le temps m'auroit paru court. Enfin l'envoïé revint, il n'y a que trois jours, avec ordre de nous amener tous au Roi des *Sevarambes*, qui promet de nous traiter avec la bonté & la magnificence qui conviennent à sa dignité. Décidez maintenant de ce que vous avez à faire. Supposé que vous soiez prêts à lui obéir, comme je vous le conseille de tout mon coeur, voilà sa flotte qui vous servira d'escorte.



CHAPITRE VI.

L'Auteur & ses gens vont à Sporunda. Description de l'Osparenibon. Autres particularitez importantes.

LA relation de Monsieur *Morrice* nous fit un veritable plaisir. Chacun se trouvoit heureux dans son malheur de rencontrer une nation aussi hospitaliere dans un lieu qu'on ne croioit habité que par des bêtes feroces. Nos gens informez de tout par les compagnons de l'Amiral, attendoient notre réponse impatiemment, & ils s'étoient assemblez en foule autour de ma tente. Nous n'eumes pas de peine à resoudre de nous remettre entre les mains du généreux *Sermodas* & de ses compatriotes.

Il ne me restoit qu'un seul sujet d'inquiétude. J'appréhendois que s'il nous venoit du secours de *Batavia*, nos gens ne voyant point les signaux que nous avions promis de leur faire, n'allaient

s'imaginer d'abord que nous étions perdus misérablement, ce qui les auroit découragés, & nous auroit exclus à jamais de notre patrie. Mais Monsieur *Morrice* dissipa ma crainte, en nous disant que les *Sevarambes* avoient des vaisseaux qui trafiquoient dans les quatre parties du monde, de sorte que nous serions toujours les maîtres de retourner chez nous, s'il arrivoit jamais que nous nous déplaussions chez eux. Et ne croiez point que je vous trompe, continua t'il. C'est un fait que j'ai appris pendant mon séjour chez les *Sporundiens*. Je m'avisai un jour de demander à *Cashida* comment lui & les *Sporundiens* entendoient plusieurs langues de l'*Europe*. Il me répondit qu'on envoie chaque année plusieurs personnes dans nos cours, moins pour y négocier, que pour apprendre les langues, & examiner les mœurs & les coutumes des différentes nations. Que les établissemens qui paroissent sages & justes étoient autorisés par leur gouvernement. Que pour les autres, on se contentoit de les écrire dans les archives publiques, & d'en faire la lecture en certains jours, afin que le peuple sentit quel

quel étoit son bonheur de vivre sous la protection des meilleures loix qu'il y eut au monde, sans être sujet à tant de loix injustes & cruelles qu'on observoit ailleurs.

Sur cette assurance, je n'appréhendai plus pour notre liberté que nous croions hazarder trop par notre confiance, & nous nous préparâmes à décamper, avec la même joie que s'il se fut agi pour nous de retourner dans notre patrie. J'allai ensuite rendre mes respects à *Sermodas*, qui vint au devant de moi d'un air gracieux, & me demanda en *François* comment je trouvois la description que mon Amiral devoit m'avoir faite de *Sporunda*. Je lui répondis que nous en étions charmez, & que nous souhaitions tous avec impatience de voir par nos yeux cette heureuse contrée, supposé qu'il voulut bien nous y conduire. N'en doutez point, repliqua *Sermodas*. Je ne suis venu que dans cette vue. Quoiqu'à force d'industrie, vous aiez fait de votre camp une place qui n'est rien moins que méprisable, vous trouverez pourtant nos villes assez bien fournies des choses nécessaires à

la vie, pour ne pas regretter ce que vous abandonnez.

Après un repas léger, nous embarquames nos gens & nos marchandises sur les vaisseaux de *Sermadas*, & notre Amiral eut ordre d'aller chercher ceux qui s'étoient établis de l'autre côté de la baie. Nous arrivâmes le troisieme jour à *Sporunda*. On nous reçut comme on avoit reçu *Morrice*, excepté qu'on nous fit un peu plus d'honneur, à *De Hayes* & à moi. Lorsque j'allai saluer *Albicormas*, il se leva de son siege, & m'embrassa tendrement en me souhaitant un séjour agréable à *Sporunda*. — Après les premiers complimens, qui furent repetez par un Interprete, nous parlâmes des affaires de l'*Europe*, sur lesquelles *Albicormas* fit tomber la conversation. Malgré ce que *Morrice* m'avoit raconté, je veux bien avouer que je fus surpris au dernier point de trouver tant de lumières dans ce Seigneur. Il entendoit le *Latin* & le *Grec*, il avoit une idée juste de nos intérêts, nous parlions tour à tour tantôt une langue de l'*Europe* & tantôt une autre, on auroit dit qu'il avoit toujours été

par-

parmi les *Européens*, & aucun d'eux ne l'auroit pris pour un étranger. Il m'expliqua diverses coutumes de sa nation sur lesquelles je le priai de m'éclaircir.

Lorsque nos gens furent arrivez tous, on leur donna des habits semblables à ceux des Compagnons de *Morrice*. Mais nous nous trouvâmes dans un embarras imprévu au sujet de nos femmes. Sans doute, on n'a pas oublié que dans notre camp une devoit servir aux besoins de cinq hommes, & que les Officiers seuls avoient eu le privilege d'en prendre une en propre. *Sermotas* & les *Sporundiens* choquez de cette pluralité de maris pour une femme, déclarèrent qu'on ne la souffriroit jamais chez eux. Nous ne pouvions rejeter notre faute que sur l'impossibilité où nous avions été de faire mieux. On admit cette excuse, mais on fit d'abord une liste de nos hommes & de nos femmes, pour rectifier les choses. Le lendemain, on pourvut à ce que chacun de nous eût une compagne, un lit & autres meubles qui leur étoient nécessaires. On vit bientôt que cet accommodement n'accommodoit point nos

De

Demoiselles. Elles sentoient bien qu'un seul homme ne rempliroit pas à demi la place de cinq hommes. Néanmoins il fallut qu'elles se soumissent à la dure nécessité qu'on leur imposoit. Celles qui étoient enceintes furent obligées de choisir un de leurs maris pour père du fruit qu'elles portoient, & sans doute elles choisirent au hazard, ou selon leurs inclinations. Mais il n'y en eut que peu qui fussent en cet état, ce qui prouve bien que plus on laboure un champ, moins il rapporte.

Le cinquieme jour après notre arrivée, *Sernodas* me dit que si nous avions quelque curiosité, il se préparoit un spectacle bien propre à la satisfaire. Qu'on alloit célébrer l'*Osparenibon*, ou les cérémonies du mariage. Que c'étoit la grande fête des *Sporundiens*, & qu'elle revenoit quatre fois par an. Là-dessus, mes Officiers, l'équipage & moi primes les habits neufs dont on nous avoit fait présent, & nous allames avec *Cashida* & *Bonascar* nos conducteurs au palais du Gouverneur, d'où nous continuâmes notre route jusques dans un Temple magnifique, où la pompe en question devoit être so-

lem-

lemnisée. La première chose qui nous frappa fut une longue rangée de jeunes garçons & de jeunes filles d'une beauté divine. Les premiers avoient sur la tête des guirlandes de laurier, & les secondes portoient des couronnes de fleurs qui parfumoient l'air autour d'elles. Un grand voile de soie cachoit le reste du Temple. Nous nous amusâmes quelque temps à considérer les beautés de celui-ci, sans qu'il se passât encore rien de particulier. Enfin la mélodie d'une foule d'instrumens harmonieux se fit entendre tout à coup. Au même instant, les fenêtres furent toutes fermées, & une infinité de flambeaux de cire firent succéder un nouveau jour à celui qui venoit de disparoître. Alors on tira le rideau, & nous aperçûmes un autel d'une architecture excellente, orné de festons travaillés en or, & devant lequel pendoit du haut de la voûte un grand globe de cristal qui l'éclaircit. Au fond de l'autel étoit une statue de femme, qui avoit plusieurs mammelles, dont elle allaitoit des petits enfans. Cependant, la musique que nous avions entendue s'approchoit peu à peu, & elle entra dans le Temple, suivie d'*Albicormas* & des Sénateurs.

teurs habillez magnifiquement. Les Prêtres allèrent au devant du Gouverneur, l'encensoir à la main, jusqu'au milieu du Temple, en chantant des airs mélodieux. Là ils lui firent trois profondes révérences, & le conduisirent à l'autel, où ils se prosternèrent encore trois fois devant lui, après quoi ils retournèrent dans leurs sièges.

Albicormas me fit asseoir au pied de son Throne, & on plaça mes gens des deux côtez, selon le rang qu'ils avoient tenu auprès de moi. Les cérémonies commencèrent un peu après. Les Ministres sacrez firent venir ceux qui devoient être mariez. Ces deux troupes se séparèrent auprès de l'autel, & les jeunes hommes prirent la droite, tandis que les jeunes vierges se mirent à la gauche. Le Grand Prêtre monta alors sur un petit throne, où il fit une courte priere, après quoi plusieurs Prêtres parurent avec un encensoir, dont j'ai sçu depuis qu'on avoit allumé les charbons aux rayons du soleil. *Albicormas* s'approcha de ce vase sacré avec les marques d'un profond respect. Il s'agenouilla & fit une priere, qui fut suivie d'un hymne chanté par les Prêtres,

&

& accompagné du son des instrumens.

Lorsque la Symphonie eut fini, le Grand Prêtre demanda à la première de la rangée de filles, *si elle vouloit être mariée*. Elle baissa la tête, rougit, & dit *oui*. Il fit ensuite la même question à ses compagnes, qui répondirent de même, tandis qu'un autre demandoit la même chose aux jeunes hommes. Cette partie de la cérémonie achevée, le souverain Pontife prit la première des jeunes filles par la main, & la conduisit vers la rangée des hommes, en lui ordonnant de choisir un mari parmi eux. Lorsqu'elle en eut trouvé un à son gré, elle s'arrêta devant lui, & lui demanda d'un air charmant, *s'il vouloit être son Seigneur & son fidelle époux?* Le jeune homme répondit d'abord que *oui*, *pourvu qu'elle lui promit d'être sa fidelle & tendre épouse*. Elle répondit *jusqu'à la mort*. Le jeune marié lui prit les mains en même temps, la baïsa au front & la conduisit au bas bout du Temple. Telle est la cérémonie de leur mariage. Les autres firent la même chose à leur tour, & sortirent du Temple deux à deux, précédés

92 VOYAGES DE
dez de plusieurs instrumens de musique.

Je ne pus qu'admirer cette institution. En effet, de cette manière, il n'y a pas à craindre de mariages forcez, car le jeune homme peut refuser celles qui le demandent pour époux, ce qui arrive quelquesfois, auquel cas, si une jeune fille est rebutée trois fois, elle peut se donner à tel Sénateur qu'il lui plaît, bien qu'il soit déjà marié. Il ne manque jamais de la recevoir au nombre de ses femmes, selon la loi, qui leur permet d'en avoir plusieurs.

Le reste du jour se passa dans la joie & dans les festins, sans qu'il arrivât le moindre desordre, ou que qui ce soit fit le moindre excès. Le lendemain, on nous remena au Temple, pour voir une autre cérémonie, qui étoit une suite de la première. Les jeunes hommes y vinrent en triomphe, précédés de la musique, comme ils l'avoient été la veille, & tenant des branches d'arbres couvertes de feuilles, avec les guirlandes de leurs épouses, & les signes de leur virginité, selon la coutume des peuples Orientaux. Nous les vîmes s'approcher de l'autel, & ils y consacrerent.

rent ces guirlandes & ces marques à l'être suprême, au soleil, au Roi & à la patrie, après quoi ils se retirèrent avec les mêmes cérémonies. Cette sollemnité dura trois jours consécutifs.

Le temps de quitter *Sporunda* étoit arrivé. J'allai accompagné de mes Officiers témoigner à *Albicormas* combien j'étois sensible aux bontez particulières qu'il avoit eues pour nous. Voici quelle fut sa réponse. Vous allez voir une ville qui l'emporte autant sur celle-ci que les rayons éblouissans du soleil sur la lumière foible & pâle de la lune. *Sermodas* veut bien être votre guide à ma prière. Ainsi je vous recommande pour vos propos intérêts d'observer en tout ses instructions. Il nous embrassa ensuite tendrement, & nous dit adieu, en nous souhaitant un heureux voiage.

Le lendemain, nous nous embarquâmes sur des barges peintes, & nous entrâmes dans la rivière méridionale, dont les deux rivages nous offroient une vue enchantée. Nous passâmes la nuit à *Sporuma*, petite ville située dans le territoire de *Sporunda*. Le Gouverneur informé par avance de notre arrivée,

vée, avoit préparé tout ce qui étoit nécessaire pour notre commodité, & il vint lui même nous recevoir avec des manieres gracieuses qui ne nous surprirent point, après avoir éprouvé l'humanité des *Sporundiens*, comme nous l'avions fait. Nous n'y vîmes de remarquable que la punition de quatorze malfaiteurs. Cinq étoient convaincus d'adultere, & un de meurtre. Cinq autres étoient de jeunes femmes, dont deux devoient être punies au gré de leurs maris, pour avoir violé la foi conjugale, & les trois autres étoient accusées d'avoir anticipé sur les droits du mariage. Les trois derniers étoient les jeunes garçons qui les avoient débauchées. Ils étoient condamnez à trois ans de prison, après quoi, ils devoient les épouser. On conduisit les criminels devant la porte du Conseil, & on les dépouilla jusqu'à la ceinture.

Une des femmes dont le crime consistoit dans l'injure faite à son mari, étoit d'une beauté, à laquelle je n'avois jamais rien vu de semblable. Elle avoit environ vingt deux ans. Des cheveux noirs lui tomboient sur le dos qui étoit d'une blancheur éblouissante. Ses yeux,

yeux, son teint, sa bouche, tout charmoit. Ses bras étoient d'une rondeur & d'une délicatesse que je ne puis exprimer. Sa gorge sembloit avoir été formée par l'amour. Il me fallut rappeler tout ce que j'avois de confiance pour regarder l'Exécuteur faire son devoir, & je crois qu'il n'y avoit personne dans l'assemblée, qui ne sentit la même émotion, car je ne vois que visages attendris & embarrassés. L'Officier levoit le bras pour frapper cette aimable personne, lorsque son mari perçant la foule, cria à plusieurs reprises, arrête, arrête. L'Exécuteur s'arrêta pour entendre. Le mari lui dit, je suis l'époux infortuné de cette femme, & je demande que vous me laissiez le loisir de lui parler avant de passer outre. Il s'approcha en même temps de sa femme, en essuiant les larmes qui couloient de ses yeux, & il lui adressa ce discours, d'une voix interrompue par ses soupirs. *Ulisba, ma chère Ulisba, vous savez quelle tendresse j'ai eue pour vous depuis le premier moment de notre mariage jusqu'à celui de votre crime. Jusqu'à ce fatal moment, je m'étois flatté que*
vous

vous m'aimiez autant que je vous aimois, & cette pensée augmentoit mon amour. Maintenant même je cherche encore à vous disculper. Oui, je sais les artifices, que l'ennemi de votre honneur & de mon repos a employez pour vous séduire. Sans doute, s'il ne vous avoit pas donné tant de preuves apparentes mais fausses de mon commerce criminel avec sa femme, vous seriez encore innocente. Je ne l'ai appris que depuis trois heures. Plût à Dieu que je l'eusse su auparavant! J'aurois mieux aimé mourir que de vous conduire où vous êtes. Mais si vous avez conservé pour moi les sentimens tendres, que je vous ai vus, dites le. Afin que la Justice soit satisfaite, je recevrai les coups qu'elle vous destine, heureux puisque je les épargnerai à une personne que j'aime plus que moi-même. La belle Criminelle se tut pendant quelque temps, & ne répondit que par les larmes. Enfin rompant ce triste silence, mon cher Bramista, détourne tes yeux de moi, répondit elle. Je ne suis plus propre qu'à allumer ta colère, & à exciter ton indignation. Quelque motif qui m'ait engagé dans le crime, j'y suis tombée, il suffit, quoique d'ailleurs
mon

mon cœur n'y ait pas consenti. Mais sois assuré qu'il y a long tems que j'en ai un repentir douloureux & sincere, & que je voudrois mourir en ce moment pour t'en convaincre. Cette tendre scene fut terminée par l'époux. Il se déshabilla, & reçut avec un visage gai les coups dûs à sa femme, tandis qu'elle paroissoit aussi abbatue qu'une personne condamnée à la mort, en voiant ce que le genereux *Eramista* vouloit bien essuier pour elle. Je dois avertir que la coutume de *Sporunda* permet à chacun de subir le châtimement décerné contre un autre.

Nous revinmes de ce spectacle avec la tristesse qu'il devoit nous inspirer. Le lendemain matin, nous rentrames dans nos barges, auxquelles il fallut attacher des chevaux pour les touer, à cause de la force du courant. Nous apercevions de hautes montagnes à une grande distance. *De Hayes* jugea par leur situation que c'étoient les mêmes, qu'il avoit découvertes, lorsqu'il étoit parti de notre premier campement, pour examiner le pais. Le jour suivant, nous laissames la riviere, & nous con-

Tom. III. E tinua

rinuames notre route par terre vers le *Sud*. Les Officiers étoient en carosse, & on avoit donné à l'équipage des voitures assez semblables à nos chariots, excepté qu'ils étoient d'une tout autre propriété. Nous ne fîmes pas beaucoup de chemin avant le dîner, parce que le terrain alloit toujours en montant, ce qui fatiguoit beaucoup nos chevaux. Le soir, nous nous trouvâmes au pied des montagnes, & nous allâmes coucher à *Sporogunda*, qui nous parut une ville magnifique. Nous y fûmes traités avec beaucoup de bonté par *Astorbas*, qui entendoit en perfection le *Grec* & le *Latin*. Nous passâmes trois jours dans la ville, qui ne diffère des autres places des *Sporundiens*, chez qui un seul modèle sert à toutes, qu'en ce qu'on y a creusé de vastes canaux pour arroser les plaines voisines. C'est un ouvrage prodigieux, qui auroit coûté cinquante millions en *Europe*, & qui n'a rien coûté aux habitans, parce que chacun y a contribué de son travail sans recevoir d'argent. Ce n'est pas qu'ils n'aient des mines d'or & argent qui surpassent de beaucoup les meilleures

res

res que nous connoissions. Mais ils ne font servir ces métaux qu'à l'ornement des maisons & des Temples. Du reste leur commerce consiste tout en trocs.

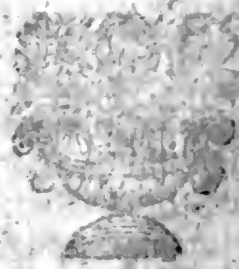
Fin de la Premiere Partie.



STADT-UND-LAND-RECHT

Das Buch enthält die
gesammte Rechts-
lehre der Städte-
und Land-
gemeinden.

Es ist das
einzige Buch,
welches die
gesammte
Rechts-
lehre der
Städte-
und Land-
gemeinden
enthält.



Das Buch ist
in drei Theile
getheilt:
1. Von der
Rechts-
lehre der
Städte-
gemeinden.
2. Von der
Rechts-
lehre der
Land-
gemeinden.
3. Von der
Rechts-
lehre der
Gemeinden
überhaupt.

Das Buch ist
in drei Theile
getheilt:
1. Von der
Rechts-
lehre der
Städte-
gemeinden.
2. Von der
Rechts-
lehre der
Land-
gemeinden.
3. Von der
Rechts-
lehre der
Gemeinden
überhaupt.

VOYAGES
EN DIVERSES PARTIES
DU MONDE.

SECONDE PARTIE,

VOYAGE DE
SEVARAMBES.

VOYAGE DE

EN DIVERSES PAYS

DE L'EUROPE

ET DE L'AFRIQUE

VOYAGE DE

SEVASTOPOL



VOYAGE DES SEVARAMBES.

CHAPITRE I.

L'Auteur & ses Compagnons partent de Sporumba, & arrivent aux montagnes. Description de leur route. Ils rencontrent des bêtes farouches, & Gulliver court un danger imminent.

LO.sque nous fumes arrivez au pied des montagnes qui servent de frontieres aux *Sevarambes*, nous nous reposames trois jours à *Cola*, qui signifie en *Sevarambien* vue délicieuse. Trois rivières, nommées *Banon*, *Caru* & *Silkar* en arrosent le territoire. La fertilité du terrain à

E 4

une

une verge du sommet de ces montagnes passe l'imagination. Le laboureur y fait quatre récoltes par an, parce que la terre n'y manque jamais d'humidité, ni de chaleur. Il en est de même du Royaume entier. Il n'y a point de pays aussi beau, ni d'air aussi pur dans le reste de l'Univers. En un mot, on y distingue moins les saisons par la rigueur du froid ou du chaud, que par l'éloignement ou le voisinage du soleil.

Il est aisé de juger que nous ne nous ennuiions pas dans un endroit semblable. Néanmoins la principale raison de notre séjour à *Cola* fut que *Sermotas* y avoit plusieurs amis, entre lesquels étoit une Dame, qui le retint la meilleure partie du temps. Ses plaisirs ne l'empêcherent pourtant point de songer à nous. Il nous procura toute sorte de divertissemens, & recommanda qu'on nous fit voir les belles maisons de campagne, & les jardins délicieux des environs. Leur situation & leur grandeur passe tout ce que j'ai vu de cette espee en *Europe*. Mais rien ne divertit autant nos gens que la chasse de l'autruche, qui se fait de cette maniere.

Ils

Ils ont des bassets qui ressemblent assez aux nôtres. On les amena accouplés dans l'endroit où les autruches sont renfermées, & on les lâcha au signal d'une sorte de cor. Dès qu'ils eurent apperçu leur proie, ils se dispersèrent les uns d'un côté & les autres de l'autre, jusqu'à ce qu'ils eussent environné les autruches, qui continuèrent de courir, parce qu'elles n'ont pas les ailes assez grandes pour voler. Cependant ils s'approchent d'elles peu à peu. L'oiseau se défend à coups de bec & de pieds, il renverse ses ennemis les uns sur les autres, quoique sans les tuer, ils ne savent plus où ils en sont, c'étoit un spectacle aussi réjouissant qu'il se puisse. A la fin, la pauvre autruche fatiguée & abattue s'efforça de s'envoler, parce que les chiens qui embarrassoient ses jambes lui ôtoient toute espérance de se sauver à la course. Mais les efforts qu'elle fit ne servirent qu'à l'affoiblir d'avantage, elle tomba épuisée, & comme morte, & les chiens se jetterent sur elle pour la dévorer. Au même instant, les chasseurs la tirèrent d'entre leurs pattes, & la mirent dans une cage, jusqu'à ce qu'elle eut recouvré sa

premiere vigueur, après quoi ils la laissèrent en liberté.

L'innocence de ce divertissement fut cause que je le vis avec une joie que rien ne troubla, parce que ni l'autruche ni les chiens, ne se firent beaucoup de mal. Car, je veux bien l'avouer, lorsque j'ai été à la chasse dans mon pays natal, je n'ai jamais entendu les cors sonner la mort du cerf, qu'une douleur secrete ne m'ait saisi le cœur. Je déplorais le sort de ce noble animal. C'est pourquoi je n'ai pû m'empêcher de réfléchir cent fois sur la barbarie qui nous fait aimer & choisir un spectacle qui doit finir par une mort, & je suis résolu de ne me revolter contre aucun plaisir qui ne me revoltera point le premier.

Pour revenir maintenant à *Cola*, il n'étoit pas étonnant que *Sermodas* s'y arrêtât, & nous y retint tant de temps. Il faut savoir que c'est la dernière ville des *Sporundiens*, & que les voyageurs ne manquent pas d'y séjourner, pour se divertir avec le beau sexe, ce qu'ils ne peuvent plus faire, dès qu'ils sont une fois dans les terres des *Sevarambes*. La raison en est que l'austerité de ces
peu-

peuples & la nature de leur air ne s'accommodent point avec ces fortes de plaisirs. Au premier désir déréglé que forme le cœur, il se fait une révolution totale dans le corps, la peau devient rude, leur visage devient pâle, il se couvre de boutons & de pustules, & le nez sur tout porte des marques honteuses des sentimens de l'ame. En un mot, leur extérieur trahit d'abord les secrets coupables de leurs passions, & il n'est point de dissimulation qui puisse y faire paroître un homme ce qu'il n'est pas, ce qui m'a fait souvent songer que s'il arrivoit chz nous de pareils changemens, bien de nos honnêtes gens nous effraieroient par la difformité de leurs figures. Voilà pourquoy *Sermotas* ne se hâtoit point de nous faire partir. Il craignoit pour nous les désagrémens que je viens de dire, si nous ne prévenions les tentations, en nous hâtant d'y succomber d'avance.

Enfin au bout de trois jours, il prépara tout pour nous faire passer les montagnes, où nous avions une véritable impatience de nous voir. Nos voitures devoient être trainées par des a-

nimaux assez semblables aux Licornes qui servent d'appuis aux armes d'*Angleterre*. Ils sont vîtes, sûrs du pied, & l'industrie des habitans en fait ce que nous faisons des meilleurs chevaux. Au lieu de bride, on leur attache à la corne une corde de soie, qu'il n'y a qu'à tirer d'une certaine maniere, pour les faire aller aussi vîte & de quelque côté qu'on veuille. Dès qu'ils furent attelés, & que nous eumes diné, nous primes congé de nos amies de *Cola*, ce que quelques uns de nous ne firent qu'avec une sensibilité, qui marquoit qu'ils n'étoient pas encore bien affermis dans les principes de la vertu.

Nous n'étions pas bien loin de la ville, que nous découvrimes dans les vallées incultes au dessous de nous je ne sçai combien de bêtes farouches, qui se battoient pour attraper la proie les unes des autres, & qui ne nous donnèrent d'autre plaisir que celui de sentir que nous étions hors de leur portée, plaisir que leurs hurlemens terribles ne laissoient pas de troubler quelques fois. Néanmoins nous fimes halte en un endroit près d'une demie heure pour regarder un de ces combats. C'étoient
deux

deux ours qui avoient pris un daim qu'ils dechiroient en pieces. Sur ces entrefaites, un lion survint, & un des ours se battit contre lui, tandis que l'autre tenoit entre ses pattes la pauvre bête mourante. Mais ce dernier voyant son compagnon mal mené, courut à son secours, attaqua le Lion avec une fureur qui le força de songer à la retraite, & il le poursuivit opiniâtrément, jusqu'à ce que le Lion se retournant, le mit lui même en fuite. Cependant l'ours blessé à la cuisse étoit demeuré sur le champ de bataille, & s'y trainoit avec peine. Le Lion vint pour y dévorer le daim en sa présence. Mais l'ours qui s'étoit enfui ne lui en laissa pas le loisir. Il revint avec de nouvelles forces & une rage nouvelle. L'ours blessé se releva comme il put. Tous deux se jettèrent sur le Lion, qui fut réduit à se sauver avec un membre du daim dans la gueule, & ils achevèrent leur curée à leur aise.

Nous arrivâmes avant la nuit à des montagnes qu'on appelle *Sporakas*. Elles sont d'une hauteur à laquelle le *Pic de Teneriffe* est à peine comparable, & le sommet en est toujours couvert de

neige, malgré la chaleur brûlante du Climat. Nous y continuions notre route, lorsque je crus entendre un bruit de trompettes & de cors, qui me fit demander à *Sermotas* avec un peu d'émotion, s'il y avoit danger d'être attaqué par quelques ennemis. Cette question le fit sourire lui & les *Sporviens*. Non, non, ne craignez rien, me dit il ensuite. Jamais conquérans ni usurpateurs n'ont troublé le repos de ce Roiaume, depuis le déluge, dont pour le dire en passant, nous avons de meilleurs mémoires, qu'aucun peuple qui vive en *Europe*. Il est vrai qu'on a fait quelques tentatives sur nos frontières, mais elles ont eu toujours un mauvais succès. Nous ne sommes point sujets aux passions déréglées des autres hommes, & quicomque laisseroit éclater parmi nous cet esprit d'ambition tyrannique qui fait vos heros, on ne tarderoit pas à le bannir à jamais du Roiaume. Il m'apprit ensuite que le bruit qui avoit frappé mes oreilles étoit celui d'une chute d'eau voisine.

En finissant ce discours, nous nous trouvâmes dans un roc, où la Nature avoit pratiqué plusieurs appartemens,
pai-

parmi lesquels il y en avoit un dont l'éclat extraordinaire m'éblouit. On auroit dit que c'étoit le séjour du soleil pendant la nuit. *Sermodas* me fit admirer ces merveilles naturelles pendant qu'on apprêtoit le souper. Le roc sembloit n'être qu'un seul diamant. Une infinité de facettes recevoient la lumière, & la diversifioient en se l'envoiant les unes aux autres. En un mot, avec un peu plus de foi pour les Romans que je n'en ai, j'aurois cru être dans les palais enchantez, dont ils sont toujours pleins. Mais *Sermodas* m'apprit que c'étoit seulement de la glace endurcie & changée en cristal, que les rayons du soleil ne pouvoient fondre.

Nous allames ensuite souper avec une tranquillité, que nous ne croïions pas devoir être troublée, comme elle le fut presque sur l'heure. Nous étions à peine à table, que voilà qu'il vient un Leopard poursuivi par un Dogue sauvage, qui avoit choisi son azile dans un des appartemens interieurs, & que le bruit de nos gens en avoit chassé. Nous avions fermé l'entrée du roc avec nos bagages, en sorte que ces animaux ne pouvoient en sortir. Là dessus, la
peur

peur nous saisit, chacun se jette sur ses armes, nous craignons à tout moment que ces deux bêtes ne se missent en tête de nous attaquer. *Sermodas* ne nous laissa pas long temps dans cette inquiétude. Rassurez vous, & demeurez en repos, nous dit il. Vous allez voir quelque chose qui vous réjouira. En même temps, ces deux bêtes cruelles commencèrent à gronder, & se jettèrent d'abord l'une sur l'autre. Tantôt l'avantage étoit du côté du Leopard, & tantôt du côté du Dogue. Le combat n'auroit fini que par la mort d'un des deux ennemis. Mais *Sermodas* fit signe à deux de nos *Anglois* de tirer sur eux. Le Leopard tomba mort sur le champ, & le Dogue se retira dans sa premiere retraite, où nous le laissâmes jusqu'au lendemain, après l'avoir enfermé avec soin. Cependant le pauvre animal ne survêcut pas long temps à son ennemi, car dès la pointe du jour, nous l'eumes à peine tiré de son trou, en l'effarouchant avec du feu, qu'il alla tomber entre d'autres bêtes farouches qui le tuèrent & le dévorèrent à nos yeux.

Ce recit fait assez comprendre de combien de dangers nous étions environ-

ronnez Cependant nous fîmes ce que peut-être aucun *Européen* n'auroit fait, je veux dire que nous soupâmes de bon appetit, & que nous dormîmes comme des gens qui n'auroient eu rien à craindre.

Le lendemain, lorsqu'il fut grand jour, nous allâmes encore voir les raretez du rocher, & nous y trouvâmes de nouveaux sujets d'admiration, que la surprise ou l'obscurité avoient dérobez à nos regards. Mais je ne les décrirai point, de peur qu'ils ne paroissent incroyables, & que le public soupçonneux n'en vienne à concevoir de la défiance pour le reste de cette histoire. Je passe à un autre article, sur lequel j'appréhende encore bien l'incrédulité des critiques, & que je ne puis néanmoins me résoudre à omettre. Voici ce que c'est.

Lorsque les *Sporundiens* ont quelques unes de ces taches dont j'ai fait mention ci-dessus, il y a là une fontaine d'eau jaune, où ils se baignent, & qui fait disparoitre à l'instant taches, pustules, desirs vicieux même, de sorte qu'ils se trouvent bientôt dignes de converser avec les vertueux habitans de l'autre
cô-

côté des montagnes. Nous allâmes donc nous purifier dans ce bain merveilleux. Je dois avouer que je me sentis d'abord un autre homme, & mes compagnons assurèrent la même chose. En un mot, c'étoit le revers des eaux funestes de *Salmacis*, qui efféminoient les hommes, car nous ne nous trouvâmes plus que des pensées pures, nobles, & généreuses, dès que nous nous fûmes lavés dans ces eaux salutaires.

Il étoit assez tard, quand nous sortîmes du bain, & nous nous disposions à réparer ce retardement, en hâtant le pas de nos Licornes, lorsqu'elles apperçurent un *Jacal*, animal pour lequel elles ont la même antipathie que les levriers pour les lièvres. Nous eûmes beau les retenir & les rappeler. Rien ne put les empêcher de poursuivre leur proie, & il fallut attendre, jusqu'à ce qu'elles l'eussent attrapée & dévorée. Nous nous remîmes alors en marche, & nous apperçûmes vers le soir, la délicieuse ville des *Sevarambes*, dont les édifices & les tours sembloient toucher le ciel. Ce spectacle nous fit un plaisir que je ne puis exprimer à demi.

Sermodas en prit occasion de nous don-

donner les avis suivans sur la conduite que nous devons tenir chez les *Sevarambes*. Gardez vous de vous répandre en paroles superflues devant eux, dit-il. Ils en viendroient à vous mépriser, & vous jugeroient indigne de demeurer dans leurs villes. Aiez grand soin de ne montrer rien de singulier dans vos manieres. Ne vous permettez aucun jurement. Ne manquez point à vous réformer sur leurs avis, s'ils vous en donnent, & reglez vos actions sur les leurs. Vous gagnerez par cette conduite leur estime & leur tendresse. Usez avec modération des bienfaits que la nature prodigue à cette heureuse nation. Leur générosité les portera sans doute à vous faire quantité de présens. N'en refusez aucun, car ils regarderoient vos refus comme une marque injurieuse de mépris. Voilà les seuls conseils, dont je m'avise à présent. Les occasions me feront connoître quels sont ceux dont vous avez besoin, & je serai toujours prêt alors à vous les accorder.

Je n'ai que faire de dire que chacun lui témoigna sa reconnoissance de ces avis, & que nous lui promimes tous
d'y

d'y conformer notre conduite. On sent bien que nous ne pouvions moins faire. Nous arrivâmes sur ces entrefaites au bas de la montagne, où coule une rivière d'une largeur, dont celle de la *Tamise* n'approche pas à *Rotherhith*, & qui environne le Roiaume des *Sevarambes*.

Comme le soleil étoit déjà couché, nous fumes obligez d'y attendre jusqu'au lendemain pour la traverser, parce qu'il n'y a pas de pont dessus, de peur qu'on n'entrât avec trop de facilité dans le Royaume, & que les Etrangers n'y apportassent leurs maladies & leurs vices, choses que les *Sevarambes* appréhendent au dernier point. Ainsi nous primes le parti de nous reposer dans des bocages de jasmins & de roses, plantez exprès pour la commodité des *Sporundiens*, lorsque leurs affaires les appellent à *Sevarambia*, & qu'ils trouvent en arrivant que le bac est déjà passé à l'autre bord de la rivière. Justement il faisoit une de ces belles nuits, qu'on ne trouve que dans les Poëtes, & chez les *Sevarambes*. Un ciel serain, un air calme, point de vent, une lune en son plein, des étoiles bril-

brillantes, un silence interrompu seulement par le chant harmonieux de divers oiseaux, dont quelques uns sont particuliers au climat. Tout nous invitoit à la promenade. *Sermotas* toujours complaisant ne refusa point de nous y accompagner.

Je ne pouvois me lasser de me récrier sur les charmes de ce que je vois, & il me répondoit toujours que je verrois bien autre chose le lendemain. Là dessus, je lui demandai comment est-ce qu'un Roiaume comme celui des *Sevarambes* avoit pû être caché tant de temps aux *Européens*, qui en avoient découvert tant d'autres. Il me faudroit plus de temps que nous n'en avons, pour vous en instruire. repliqua *Sermotas*. Néanmoins je vous dirai quelque chose de ce que nous apprend notre tradition, qui sans vanité surpasse les vôtres infiniment.

Après qu'*Adam* le père de votre race eut été chassé du Paradis pour sa désobéissance, il fut permis à ses enfans d'en habiter les environs, mais non d'y rentrer jamais. Vous savez que leurs crimes attirèrent bientôt un déluge qui submergea l'univers entier.

Alors

Alors la terre rentra dans un nouveau cahos, les montagnes & les vallées changèrent de place, & enfin le ravage des eaux fit des débris de l'ancien monde un monde qui ne conserva presque rien de sa première beauté. Dans ce temps-là, le Paradis terrestre aiant été transporté d'*Asie* ici sur les ailes des Anges, par l'ordre du Dieu tout puissant, & aucun des descendants de *Noé* n'étant digne d'y habiter, l'Univers vit naître un nouveau couple de créatures, formé non de la terre grossière, mais de la quintessence des métaux, de sorte que leurs corps ne se sentirent point de ce mélange impur qui compose les vôtres.

Ces deux mortels fortunés furent nommez *Chericus* & *Salmoda*, & d'eux sortit le peuple des *Sevarambes*. Ils eurent cent fils & autant de filles. L'aîné de tous appelé *Sevarias* est notre législateur, & nous avons pris de lui le nom que nous portons. Après avoir vécu deux mille ans, il paia le tribut à la nature, & fut enseveli dans la ville qu'il avoit fondée.

Pendant son règne, quelques uns des descendants de *Noé* furent jettez par la tem-

tempête sur nos côtes, & un de leurs chefs voila une belle *Sevarambe* nommée *Seriffa*. De ce crime vinrent deux jumeaux, un garçon nommé *Babo*, & une fille appelée *Chrestona*. Comme ce couple étoit difforme de corps, de sorte que les *Sevarambes* dédaignoient de contracter alliance avec eux, ils se marièrent ensemble, & engendrèrent une nombreuse postérité. Notre sage Législateur se trouva alors dans l'embarras. D'un côté, il répugnoit à l'humanité de les détruire, & de l'autre il ne vouloit point souiller le sang des *Sevarambes* par le mélange du leur. Ces raisons furent cause qu'il les envoya bâtir *Sporunda*, où ils donnèrent naissance à nos ancêtres. Depuis ce temps-là, il ne nous est pas permis de nous marier avec les *Sevarambes*. Mais d'ailleurs ils nous aiment comme leurs frères, & leur humanité leur fait même prendre part à ce qui intéresse le reste des hommes.

Au reste, *Sevarias* connoissant la foiblesse de notre nature, nous accorda plusieurs privilèges, qu'il auroit refusés à ses descendants, & dont à la vérité leur rigide vertu n'avoit pas besoin.

Ce-

Cependant il peut arriver que quelqu'un d'eux vienne à déshonorer par des passions basses la pureté du sang & des loix de l'auteur de sa race. Alors son crime est bientôt découvert par les pustules difformes qui lui défigurent le visage. Ces taches lui servent d'accusateur & de juge. Dans le même instant, banni de ce Paradis terrestre, il est confiné sur les frontières, de l'autre côté du fleuve, & il y pleure jusqu'à la mort le crime par lequel il a dégénéré de l'innocence de ses ancêtres. Mais je me réserve à vous en dire d'avantage, quand nous serons parmi ces peuples excellens, car ils ne traversent jamais ce fleuve, tant ils craignent que le commerce contagieux des Etrangers ne corrompe leurs mœurs.

En ce moment, notre conversation fut interrompue par les hurlemens de je ne sais combien de bêtes farouches, qui furent d'abord auprès de nous. Les premières étoient une foule de *Jaccals*, deux vieux Lions, & quelques Lionceaux, qui se jettèrent sur nous avec une furie extraordinaire, & qui ne tardèrent pas à être suivis d'une infinité d'autres animaux sauvages appelez par les

les cris des *Jaccals*. Comme nous n'avions point prévu le danger, nous étions sans armes, & la fuite seule pouvoit nous sauver. Nous tâchâmes de gagner notre logement. Mais nous démentîmes le proverbe, qui dit que *la peur donne des ailes*, car pour moi, je veux bien avouer qu'elle m'ôta la force de courir.

Un Leopard avoit saisi *Morrice* par la basque de son habit, qu'il déchira en pièces & qu'il dévora, ce qui lui donna le loisir d'échaper. En même temps, un autre me prit par derrière avec tant de force, que je ne comptois déjà plus sur la vie, parce que le reste de nos gens n'étoit plus à portée de me secourir. Néanmoins, abandonné de tout secours, je ne m'abandonnai pas moi même. Mes forces augmentent à proportion du peril. Je saisis une oreille du Leopard, & je lui enfonce un doigt dans l'œil, ce qui lui fait jettér un rugissement terrible & lâcher sa prise. Mais bien-ôt, il retourna sur moi, en ouvrant ses griffes sanglantes, & une gueule effroiable. De quoi la peur ne s'avise t'elle pas! Je lui fourrai la main dans la gorge, & j'en arrachai avec

effort la langue, que je jettai aux animaux féroces qui nous environnoient. D'abord ils coururent à cette proie, & je m'enfuis pendant ce temps là, pourfuivi par un ours seul, que je me flattois d'éviter aisément. Mais par malheur, en regardant derriere moi, je heurtai contre une pierre, qui me fit broncher, de sorte que l'ours me passa par dessus le corps, avant qu'il eût pu s'arrêter. C'est pour lors que je me crus perdu, & que je me recommandai de bon cœur au ciel, en attendant le moment fatal de ma mort. Mais par un effet de la providence divine, nos gens qui avoient entendu les hurlemens terribles de ces animaux, & qui avoient pris leurs armes pour nous défendre, tombèrent sur l'ours, avant qu'il eût pu retourner sur moi. Encouragé par leur présence, je me relevai, je pris l'épée d'un de mes compagnons qui avoit un fusil, & je la plongeai dans le cœur de l'ours. Ce fut comme un présage de notre victoire. Le reste de la compagnie fondit sur les bêtes féroces; & il y en eut une centaine de tuées, entre lesquelles nous remarquâmes une *Susa*, qui avoit six cornes sem-

semblables à celles d'un Taureau, & qui ne cédoit gueres en force à cet animal.

Néanmoins cet avantage nous couta cher, & plusieurs *Sporundiens* furent bleffez en cette rencontre. Mais aucun ne reçut de bleffure mortelle, de sorte que nous nous mimes gaiement à table, après avoir remercié le Ciel, chacun à notre manière. Pour comble de bonheur, nous dormimes bien, & la feuille d'un certain arbre qui croît aux environs nous procura un prompt soulagement & une guérison soudaine, sans quoi nous n'aurions peu entrer dans le Roiaume des *Sevarambes*, où on n'admet jamais de bleffez ni de malades. Ainsi nous nous trouvames prêts le lendemain à passer le fleuve, & sans incommodité, & sans crainte d'être mal reçus.



C H A P I T R E II.

L'Auteur & ses Compagnons traversent le fleuve, & entrent dans le Roiaume des Sevarambes. Description de leur voyage jusqu'à la ville capitale, & accueil qu'on leur y fait.

LE Bateau qui étoit prêt pour nous faire traverser le fleuve, ressembloit assez à ces bacs d'*Angleterre*, que des chevaux tirent, excepte que les derniers sont & moins beaux & moins grands sans comparaison. Le Commandant qui s'appelloit *Kibbas* vint rendre visite à *Sermodas*, & lui parla quelque tems en particulier. Ensuite il se rendit auprès de moi, me baïsa au front, m'embrassa, & me dit que nous étions les bienvenus chez les *Sevarambes*, qui étoient touchés de notre malheur.

Pendant ce tems-là, nos gens s'occupoient à écorcher les bêtes féroces que nous avions tuées la veille, pour
en

en offrir les peaux au Roi des *Sevarambes*, qui préfère ces présens à l'or & aux pierreries, que leur abondance rendroit méprisables à ces peuples, si leur beauté & leur pureté ne leur conservoient une partie de leur prix. Lorsque tout fut prêt, *Kibbas* nous ordonna d'aller nous baigner dans une fontaine, qui étoit derrière notre logement, & que nous n'avions pas encore apperçue. Ses eaux avoient la vertu merveilleuse d'enlever les pustules & autres difformitez de la peau. Nous nous habillames ensuite, & il nous fallut encore subir quelques cérémonies qui manquoient à notre purification, après quoi nous entrames dans le bac, avec lequel nous passames de l'autre côté du fleuve.

Le rivage étoit bordé de je ne sais combien d'hommes & de femmes d'une beauté incroyable. Du moins, quelque peinture que je m'en fusse faite d'avance, sur ce qu'on m'avoit dit d'eux, je dois reconnoître que mon imagination étoit demeurée beaucoup au dessous de ce que je vis en ce moment. On donna d'abord à chacun de nous une robe verte, qui ressembloit à

une veste *Turque*, avec des boutons d'une espece de jaspe, & des boutonnières d'or, d'argent, ou de soie selon la dignité des personnes.

Nous étions à peine avancez à quelques pas du rivage, environnez d'une foule de ces hommes charmans, qui nous souhaitoient toute sorte de prosperitez, que nous vîmes arriver un Seigneur, dont l'air majestueux imposoit le respect. Il étoit accompagné de six fils & de quatre filles, dont la beauté effaçoit tout ce que nous venions d'admirer. Il s'appelloit *Zidi Marabet*, & étoit Gouverneur de la ville. Il nous salua gracieusement, & nous dit en bon *François* que le Roi lui avoit donné ordre de nous traiter en bons amis. Il dit ensuite quelques mots en particulier à *Sermodas*, après quoi il nous conduisit à son palais, qui étoit bâti de marbre noir & blanc, & d'une architecture au prix de laquelle celle de *Sporunda* même n'étoit rien.

La ville est située sur le bord du fleuve, & composée de six grandes rues en symmetrie, qui toutes conduisent au port. La plupart des maisons me parurent bâties de marbre, & couvertes d'une

d'une certaine matiere qui a beaucoup de rapport avec l'or bruni , principalement quand les raions du Soleil brillent dessus. Mais il n'y en a aucune qu'on puisse comparer ni pour la beauté ni pour la grandeur à celle de *Zidi Marabet*. On y arrive par une charmante allée d'arbres, qui répandent une odeur délicieuse. Autour du palais & des jardins regnent des canaux profonds, où on a sçu conduire de l'eau du fleuve, & qui sont pleins de poissons exquis. L'intérieur du Palais répond à la beauté des dehors. Les meubles, les tapisseries, tout n'est qu'or & que soie, & la délicatesse du travail l'emporte de beaucoup sur la matiere.

Ce fut dans ce bel endroit que nous passames les sept jours que la réponse du Roi sur notre sujet tarda à venir. Il n'y eut rien dont on ne s'avilât en attendant pour nous faire trouver ce séjour agréable. La chasse, la pêche, la volerie, la promenade, la musique, la conversation, en un mot toute sorte de plaisirs innocens se succédoient les uns aux autres. Enfin l'ordre arriva, & nous nous remimes en chemin avec notre guide.

Nous voiaions dans un pais délicieux , & où l'art sembloit s'être plû à orner les présens de la nature , & à embellir ses ouvrages. Nous vîmes en passant des Ours , des Leopards , des Lions , des Tigres. Mais ils avoient perdu dans ces lieux leur ferocité naturelle , & on pouvoit en approcher sans crainte. Les prairies n'étoient semées que de fleurs & d'herbes odoriferantes , & les ruisseaux y promenoient sur un sable fin une eau pure & claire , qui sembloit par ses détours infinis chercher à s'y arrêter pour toujours. Nous trouvions par tout des mets exquis , & des vins qui flattoient le gout sans alterer la santé. Les villes où nous passions nous surprenoient par leur magnificence , & nous ne savions qu'admirer d'avantage , ou la beauté des habitans , ou leur humanité. Lorsque je pensois à mon bonheur , je souhaitois que le fleuve que nous avions traversé eut été le fleuve d'oubli , afin de ne plus songer aux choses que j'avois vues dans notre monde. Seulement , j'appréhendois que nos défauts ne nous bannissent en peu de temps d'un lieu , où j'aurois bien voulu achever mes jours. Il n'y avoit que
la

la clemence du Roi des *Sevarambes* qui me rassurât un peu sur cet article.

Cependant nous arrivâmes dans une ville, dont les habitans nous accompagnèrent avec la musique, jusqu'à ce que nous fussions hors de leur territoire. Les acteurs de ce concert étoient encore tous dans la premiere fleur de la jeunesse, & j'avois remarqué la même chose dans chaque ville où nous avions passé, ce qui me caufoit autant de surprise que de plaisir. *Sermotas* qui s'en apperçut, me dit là-dessus, que la Philosophie, les Mathématiques, l'Astronomie & la Musique étoient autant de sciences, auxquelles les *Sevarambes* s'appliquoient dès leur enfance. Que la Medecine étoit seule négligée parmi eux, parce qu'ils n'avoient besoin ni de drogues ni de simples, graces à la pureté de leurs mœurs, qui ne laissoit chez eux aucun lieu aux maladies. Que la mort n'étoit jamais chez eux que l'effet d'une longue vieillesse, & non celui des débauches, ou des remedes. Leur beauté vient aussi en partie de la même cause, continua t'il. Une douce sérénité paroît sur le visage des deux sexes. Les hommes ont l'air mâle, un

regard fier, le corps vigoureux, une taille majestueuse, je ne fais quoi de noble dans leur démarche. Les femmes à leur tour, vous m'avouerez que vous n'aviez jamais imaginé rien de pareil, avant que vous les eussiez vues. Des graces tendres sans avoir rien de mol, un air pudique & qui n'inspire que l'innocence dont elles font profession, un extérieur noble, des manieres touchantes, voilà le portrait de toutes. Tel est l'effet de la tranquillité éternelle dont ils jouissent, des plaisirs vertueux qu'ils goutent, de l'innocence de leur coeur, & de la sublimité de leurs lumieres.

Pendant qu'il parloit de la sorte, nous apperçumes des aigles & des vautours, que nous crumes être des oiseaux de proie, ce qui lui donna lieu de reprendre la parole en ces termes. Les animaux que vous voyez ne fondent que sur les insectes. Car pour vous le dire en passant, il n'y a point ici de bêtes, ni sur la terre, ni sur l'eau, ni dans l'air, qui fasse de mal soit aux autres, soit aux hommes. Aussi, sans ce que nous avons raconté aux *Sevarambes* sur les animaux carnassiers, ils ignoreroient qu'il y en a, & ils

ils répondent souvent à ceux qui leur parlent d'hommes attaquez ou déchirez par des Lions , il falloit que l'être supreme fut bien irrité contre eux , pour les exposer ainsi à la rage de ces terribles créatures.

Cependant nous approchions peu à peu de *Sevarinda* , & à chaque pas il se présentait de nouveaux sujets d'admiration. L'or brille de tous côtez dans les meubles & dans les bâtimens des *Sevarambes*. Les pierreries & les perles n'y sont guères moins communes. Ils en envoient quelques fois dehors pour faire plaisir aux *Sporundiens*, qui leur ont appris que pour voyager avec agrément dans notre monde, il faut avoir de ces sortes de lettres de créance, sans quoi nos fardides grands Seigneurs leur feroient un accueil froid & déso-bligeant, & c'est par cette voie que sont venus en *Europe* & en *Asie* ces perles & ces diamans, sur la beauté desquels on se recrie avec raison, mais qu'on croit mal à propos avoir été tirez des mines de notre monde. Aussi je puis bien assurer que nos marchands nous apporteroient sans comparaison plus de richesses des *Sevarambes*, que les *Espa-*

gnols n'en ont jamais trouvé dans l'*A. merique*, s'il leur étoit permis ou possible d'y aller négocier.

Une autre chose qui me frappoit encore, c'étoit l'humanité des *Sevarambes*, humanité dont il n'y a point d'exemple dans nos histoires, quand même on remonteroit jusqu'aux premiers siècles du monde. Quand quelqu'un d'eux a envie d'un meuble qu'un autre possède, ils troquent ensemble pour quelque meuble que le premier a, & qui est au gré du second. Si même il se trouve qu'un des deux n'ait pas de quoi payer ce qu'il souhaite, il n'a point à craindre de refus: le plaisir que son voisin sent à l'obliger lui sert d'équivalent; on ne demanda pas autre chose. Cette tendresse des *Sevarambes* pour leur prochain est cause qu'on ignore chez eux ce que c'est que la pauvreté, & de là vient aussi leur hospitalité, dont nous fumes nous mêmes un exemple, dès le premier jour de notre voyage. En effet, dix des principaux d'une ville vinrent à notre rencontre, & se disputèrent le plaisir de nous regaler, tellement que *Sermodas* par complaisance pour eux partagea notre monde en dix.

dix parties égales, dont chacune fut traitée par son hôte avec une magnificence & une bonté qu'on ne sauroit assez louer.

Voilà comme se passèrent les seize jours que nous mîmes à aller à *Sevarinda*, capitale des *Sevarambes*, & la résidence des Rois, qui prennent tous le nom de *Severias*, ou *Sevarias*, ou *Sevaraminas*, l'auteur de leur race





CHAPITRE. III.

Description des Provinces des Ambitieux, des Adulteres, des Fornicateurs, des Fourbes & des Insenséz. Gulliver & les siens paroissent devant le Roi des Sevarambes. Reception qu'on leur fait. Loix, religion, coutumes & mœurs de ces peuples.

DES que nous fumes arrivez au Palais qu'on nous avoit destiné, plusieurs des aimables citoyens de *Sevarinda* vinrent nous faire des présens de fleurs & de fruits, & un d'eux nous adressa la parole en ces termes, que *Sermotas* nous expliqua. „ Illustres „ Etrangers, vous soiez les bien venus „ dans notre ville. Bannissez le souvenir de vos infortunes passées. Vous „ ferez dédommager de vos pertes. „ Nous sommes ravis d'avoir une occasion d'imiter le souverain Créateur „ de

„ de l'Univers, en témoignant notre
 „ bonté à des peuples d'une autre race
 „ que nous. „ Il nous fit ensuite une
 révérence profonde, & se retira auprès
 de ses compagnons, avec lesquels il
 commença un concert ravissant de voix
 & d'instrumens. La musique fut sui-
 vie d'un festin, où on nous servit en-
 tre autres d'un vin, qui passoit s'il se
 peut celui que nous avions bû jusqu'a-
 lors. Il a la vertu surprenante de ra-
 nimer les yeux éteints des vieillards, &
 de rajeunir leurs traits. Ainsi on les
 distingue seulement à la blancheur de
 leurs cheveux & de leurs barbes, que
 les loix leur défendent de couper, sans
 quoi on croiroit que les habitans y
 jouissent d'une jeunesse éternelle, fruit
 de la simplicité de leurs mœurs, & de
 la bonté de leur air.

Au reste on ne se borna pas envers
 nous à ces marques de civilité. Dès
 le soir même, le Roi nous fit faire un
 compliment par *Sermodas*, & lui com-
 manda de nous mener le lendemain à
 son audience, dont il lui dit obligeam-
 ment que l'heure tarderoit au gré de ses
 desirs. Cette honnêteté me donna oc-
 casion de prier *Sermodas* de me dé-
 crire

crire ce Prince & les états. Il s'en acquitta de la manière suivante.

Vous savez déjà que notre sage & puissant Roi descend en droite ligne de notre Législateur. Je dois ajouter qu'il a succédé à sept mille cinq cents neuf Rois ses aïeux. Son Roïaume est composé de soixante cinq Provinces environnées par le fleuve que nous avons traversé, & gouvernées par quatre Viceróis, qu'on choisit de trois en trois ans parmi les Magistrats que leur sagesse & leur vertu élèvent au dessus du commun.

Mais il y a encore de l'autre côté du fleuve d'autres principautés qui dépendent des *Sevarambes*. Telle est celle de *Sporunda*, la seule qui se gouverne selon leurs loix, & où on trouve quelques vestiges de leur innocence. Les habitans des autres sont privez à jamais du droit de traverser le fleuve.

Celle qui confine à ma patrie est la province des Adultères & des Fornicateurs. Ils portent sur leurs visages des marques infames de leur iniquité, & ils n'osent lever les yeux sur les honnêtes gens. Semblables aux anciens *Tartares*, ils n'ont point de demeure fixe,

fixe, & ils errent de forêts en forêts. Les hommes & les femmes se mêlent ensemble sans pudeur & au hazard. Ils sont gouvernez par une femme dont les mœurs répondent aux leurs. Elle s'appelle *Brustana*, nom pris de la langue des *Sevarambes*, & qui signifie *desirs impurs*. Le païs leur fournit de tout en abondance, & ce tout est en commun entre eux, ainsi que leurs propres personnes. Néanmoins, il s'éleve souvent des querelles parmi eux, qui ne finissent gueres que par des meurtres.

Près de là est la province des Fourbes, gouvernée par *Marabo*, ou *ruse infernale*. Les habitans n'y vivent jamais en paix ensemble. Artifices, complots, mensonges, tromperies, injustices, ils ne pensent à autre chose. Leur unique occupation est de se ruiner les uns les autres. Ils se réunirent néanmoins une fois, & ce fut pour s'emparer de la Province des Avars, qui y avoient fait beaucoup de changemens avantageux. Leur entreprise réussit, & ils se sont maintenus dans leur conquête, dont les premiers habitans vivent aujourd'hui au milieu d'un païs affreux & stérile.

Aux

Aux *Maraboïens* confinent les Ambitieux, nation turbulente & inquiète, & qui souvent a essayé de troubler le repos des *Sevarambes*. Mais leurs mauvaises intentions ont été inutiles, & maintenant *Sevaraminas* a toujours des troupes sur leurs frontières, pour les tenir dans le respect. Je pourrois vous décrire treize autres principautez, qui ne sont habitées de même que par des bannis, & qui se revoltèrent une fois avec les précédentes contre le Roi. Mais je me contenterai de vous dire, qu'après avoir eu bien de la peine à étouffer leur revolte, on s'avisa enfin de bâtir des forts & des citadelles sur leurs frontières, de sorte qu'ils y sont aujourd'hui renfermez comme dans des prisons impénétrables.

Une Province que je ne dois pas oublier, c'est celle des Fous, ou l'Isle de *Cracos*, comme nous parlons. Elle est située au Sud de *Sevarinda*. Ils y jouissent en abondance & sans inquiétude de tout ce qui est nécessaire à la vie. La fortune prend sur elle le soin des fous, tandis qu'elle laisse les fourbes travailler pour eux mêmes.

Si vous avez la curiosité de visiter ces
Pro-

Provinces, je ne doute point que notre sage Roi ne vous le permette, & qu'il ne vous accorde même une grande suffisante pour vous garantir des insultes. Car malgré la tranquillité dont on jouit dans notre heureux climat, il est pourtant vrai que les Isles adjacentes sont sujettes aux mêmes desordres, où vous vous trouvez exposez dans votre monde septentrional, par la malice des esprits aeriens, qui s'y glissent dans le cœur des hommes. Les *Sevarambes* mêmes n'en sont pas tout à fait exempts. Quoique l'odeur délicieuse d'un certain arbre aromatique qu'ils ont, en chasse la plupart de l'air, ils sont obligez de recourir quelques fois à leurs Sages, qui enchainent ces esprits malfaisans à un des arbres que je vous ai dit, & les fouettent avec des verges faites de son ecorce. Ainsi c'est à vous de voir si vous voulez vous exposer dans des endroits où ces démons ont plus de pouvoir que parmi nous.

Sermotas se tut ici quelque temps, & je lui témoignai que je l'avois écouté avec un plaisir infini, de sorte qu'il reprit son discours en ces termes. Le Roi a un revenu fixe, & sa dépense est réglée

giée. Ainsi il n'a jamais occasion de demander aucune augmentation. Mais en récompense, s'il le faisoit, le moindre de ses sujets contribueroit avec joie de tout son bien à le satisfaire. Le Prince qui regne aujourd'hui a environ quarante ans, & n'en p roit pas la moitié. Il y a vingt deux ans qu'il est sur le thronne, sans nous avoir jamais donné le moindre sujet de plainte. Au contraire, il n'y a personne d'entre nous, qui ne croie prier pour la prospérité de la patrie, en demandant au ciel une longue vie pour ce Souverain. Mais vous en jugerez demain par vous même. Maintenant je crois qu'il est temps d'aller nous reposer.

On nous conduisit ensuite dans nos appartemens. Tout n'y étoit que drap d'or & que broderie, & on nous avoit donné des lits d'un duvet fin & mol, dont le nôtre n'approche nullement. Nous y passâmes une nuit tranquille, jusqu'au lendemain à six heures, que des Musiciens placez dans une chambre voisine nous réveillèrent par une symphonie divine. Pour moi, je croisois dormir encore, & il me sembloit qu'un homme ne pouvoit avoir tant de plaisir qu'en

qu'en songe. Dès que le concert fut fini, *Sermotas* entra dans ma chambre, accompagné d'un homme qui m'apportoit des habits superbes de la part du Roi, & qui me pria en son nom de me hâter, parce que le Prince vouloit me donner audience avant le diner.

J'obéis à ces ordres respectables avec la promptitude que je devois, & nous sortimes environ à huit heures, suivis des principaux de la ville qui voulurent bien nous faire cet honneur. Je ne décrirai point notre marche. Il suffit de dire que les fenêtres & les rues étoient pleines de Spectateurs, que la curiosité y avoit amassés, parce qu'ils voient rarement des étrangers dans leur capitale. Nous étions surpris & enchantés à chaque pas. La magnificence des édifices, la beauté des habitans, la richesse des habits, tout passoit ce que nous avions jamais imaginé. On auroit dit que les arts & les sciences avoient pris leur origine chez les *Sevarambes*, & je rougissois de voir que ce peuple nous surpassoit autant par ces endroits que par son innocence & par sa beauté.

Mais notre étonnement redoubla à l'approche du Palais du Roi. Il est bâ-

ti sur une eminence, & entouré d'une riviere, qu'on traverse sur un pont levé d'argent massif, suspendu par des chaines d'or. On trouve ensuite trois murailles dont la beauté est au dessus de mes expressions. Les materiaux de la derniere sont liez avec du ciment, où on a mêlé des grains d'or & d'argent, de sorte qu'il n'y a point d'yeux qui en puissent soutenir l'éclat éblouissant, quand le Soleil donne dessus. Autant de cours spacieuses separent chaque muraille par des allées d'arbres, & on y a élevé des statues de toute sorte de peuples & d'animaux, qui sont l'ouvrage des meilleurs Sculpteurs. Le Palais est au milieu de la derniere cour. Il est rond, & quatre galeries regnent autour, avec autant de portes qui se répondent les unes aux autres.

Nous y trouvames le Roi assis sur un throne, orné d'une infinité de pierres precieuses, qui formoient un soleil dont l'éclat nous éblouir. On y montoit par six degrez, sur chacun desquels paroissent deux lions de porphyre, dont les yeux étoient de gros saphirs, qui sembloient rouler dans leur tête quand

on

on les regardoit. Lorsque nous fumes à quatre pas de ce superbe siege, douze Seigneurs qui marchaient devant nous, le partagèrent en deux haies, au milieu desquelles nous nous agenouillames selon nos instructions, & nous nous prosternames jusqu'à terre. Le son des instrumens nous donna le signal de nous relever. Alors je fis une inclination profonde, & j'adressai au Roi le discours suivant en *François*, que Sa Majesté entendoit & parloit parfaitement.

„ Puissant & illustre Souve-
 „ rain, vous voyez aux pieds de votre
 „ throne une troupe d'hommes infor-
 „ tunez, qui avons fait naufrage sur
 „ les frontières de votre empire, & qui
 „ venons guidez par vos ordres & par
 „ notre reconnoissance, remercier vo-
 „ tre Majesté des bienfaits nombreux
 „ & signalez, dont ses sujets nous ont
 „ comblez. Elle en est la premiere
 „ source, puisque c'est elle qui leur
 „ inspire cette generosité par son exem-
 „ ple, & qui leur fournit les moiens
 „ de la satisfaire par la sagesse de son
 „ Gouvernement. Puisse donc le Ciel
 „ les recompenser de leur humanité,
 „ en accordant à votre Majesté une
 „ lon-

„ longue vie & un regne tranquille !
 „ Pour nous, nous ne cesserons de van-
 „ ter votre clémence, votre sagesse &
 „ vos autres vertus à nos peuples du
 „ nord, si nous rentrons jamais dans
 „ notre terre natale, bien que nous
 „ nous exposions à passer pour men-
 „ teurs auprès de ceux, qui n'auront
 „ pas vû comme nous les merveilles de
 „ votre règne & de votre empire.

Sevaraminas qui m'avoit écouté avec
 un air gracieux, fit une legere inclina-
 tion de tête, & me repondit en *Fran-*
çois de la maniere suivante. „ J'aime
 „ trop la justice, graces au Ciel, pour
 „ en manquer jamais à votre égard. „ Je
 „ ne vous ai fait venir, que pour être
 „ instruit par vous des mœurs & des
 „ coutumes d'une partie du monde, fa-
 „ meuse par les sciences & par ses dé-
 „ couvertes, & pour vous rendre les
 „ bons offices qui seront en mon pou-
 „ voir. Soiez donc assurez qu'on vous
 „ dédommagera de vos pertes, & que
 „ peut être vous regarderez un jour
 „ comme un bonheur ce qui vous a
 „ paru d'abord le comble de l'infortu-
 „ ne. Je vous permettrai de voyager en
 „ quelque endroit de mes états qu'il
 „ vous

„ vous plaîse, afin que vous puissiez
 „ connoître cette partie du monde,
 „ que le ciel a séparée du reste de la ter-
 „ re. Il ne tiendra pas même à moi que
 „ vous n'aiez la gloire d'avoir établi un
 „ commerce entre les habitans des na-
 „ tions septentrionales & les *Sevaram-*
 „ *bes*. Du moins, je vous promets
 „ qu'avec l'avis de mon Conseil, je
 „ choisirai quelque Isle de ma domina-
 „ tion dans la mer Pacifique, pour y
 „ établir ce commerce, parce que les
 „ loix de mon Roiaume ne permettent
 „ pas aux Etrangers de s'établir parmi
 „ nous.,,

Il s'informa ensuite de l'état de l'*Eu-*
rope, du Gouvernement de l'*Angleter-*
re, de nos loix, de notre religion, &
 de notre politique, à quoi je répondis
 le mieux qu'il me fut possible. Lors-
 que notre conversation fut finie, il me
 donna une cassette de pierreries, & un
 collier d'or & d'ambre gris, qu'il me
 pria de porter tant que je serois dans
 ses Etats, comme une marque de sa pro-
 tection & de ses bonnes grâces. Cha-
 cun de mes Officiers reçut aussi un
 présent semblable. Il ordonna ensuite
 à *Zide Parabas* maître des cérémonies
Tome III. G de

de nous marquer nos appartemens dans le Palais.

En même temps, je pris congé du Roi, & je me retirai dans mon appartement, où *Zidi Marabat* Chancelier du Roiaume & premier Ministre vint conferer avec moi, par ordre de *Sevaraminas*. Je lui rendis compte de notre marine, & des secrets de notre commerce, en observant de lui décrire avec soin nos marchandises, les productions de l'*Europe*, & celles de la *Grande Bretagne* en particulier. Il parut satisfait de ce détail, & me témoigna qu'on recevroit bien les *Européens*, à condition pourtant qu'ils n'envoieroient pour commercer que des gens honnêtes, droits & sinceres, & qu'ils se contenteroient d'avancer jusqu'à *Sporunda*, si ce n'est en cas d'ambassade, ou dans d'autres occasions extraordinaires.

Zidi Marabat fit succéder la promenade à cette conférence. Nous ne vîmes pour cette fois que les curiositez du Palais. Néanmoins je n'ose entreprendre de les décrire. Outre que mon recit paroîtroit incroyable & fabuleux, les termes me manquent pour exprimer la beauté de ce que je vis, & l'imagination

nation même de ceux qui liront mon livre, ne les leur représentera que d'une manière foible & imparfaite.

A notre retour, nous rencontrâmes le Roi, qui revenoit de la chasse. Leur manière de chasser diffère du tout au tout de ce que nous pratiquons en *Europe*. Ils ont pour les lievres, les lapins & les bêtes fauves des renards apprivoisés, d'une vitesse dont nos chiens n'approchent pas. Quant aux grandes bêtes, ce sont des Léopards domestiques aussi, qui font l'office de nos dogues.

Mais ce n'est pas là l'unique différence qu'il y a entre leur manière de chasser & la nôtre. Lorsque le Roi veut prendre ce divertissement, & que le Grand Veneur lui a préparé une meute suffisante de Léopards, on lâche un Ours, ou un Lion, ou telle autre bête qu'il a choisie, dans un parc spacieux qui est à une lieue du Palais. Dès que les Léopards ont aperçu leur proie, c'en est fait, rien ne peut arrêter leur impetuosité, ils partent, l'un va d'un côté, l'autre de l'autre, en un moment ils ont environné la bête. Alors elle cherche son salut dans la fuite. Mais ils la poursuivent, & elle est bientôt la

victime de leur rage. Au reste, ce plaisir n'est que pour le Souverain & pour les Grands, qui s'y trouvent montez sur des mules caparaçonnées d'or & de pierreries.

Le Prince entra dans le Palais, suivie d'une foule de Seigneurs & d'Officiers de sa maison, qui nous complimentèrent en *Latin*, en *François*, en *Espagnol*, ou en *Italien*, selon qu'ils trouvèrent des gens qui entendoient l'une ou l'autre de ces langues. On nous introduisit ensuite dans une salle de trois cent pieds de long, où un superbe dîner nous attendoit. Le Roi, la Reine, les trois Princes leurs fils, & six des Princesses Royales étoient dans le fond de la salle, à une table placée sous un riche dais. Nous allames nous asseoir à une autre, *Zidi Parabas*, *Sermotas*, plusieurs Seigneurs & moi. La conversation tomba d'abord sur les plaisirs de l'*Europe*. Je dis que nous en avions de diverses especes, mais qu'ils n'égalotent point ceux des *Sevarambes*, parce qu'ils n'en avoient ni la simplicité ni l'innocence. Selon une coutume qui leur étoit commune avec les *Grecs*, on passa de cet entretien à des matie-
res

res Physiques, que nous traitames en *Latin*, & sur lesquelles ils parlèrent en des termes qui me convainquirent, qu'ils nous surpassoient autant à cet égard que par leur vertu.

Après le diner, *Zidi Parabas* nous présenta au Roi, qui étoit assis sur un throne avec *Isrinda* son épouse à la main droite, & les Princes leurs enfans à la gauche. La conversation fut toute en *Espagnol*, parce que la Reine parloit cette langue, & qu'elle l'aimoit. Cette Princesse nous renvoia chargez de présens magnifiques.

L'après dinée fut employée à voir les beautez de la ville, ses édifices, ses Temples, ses salles publiques. La cour de justice étoit pavée de pierres transparentes d'une beauté singuliere, & des deux côtez étoient les cellules ou les prisons des Avocats, car on peut bien parler de la sorte, puisqu'on ne permet pas à ces Jurisconsultes d'aller dans la ville, de peur qu'ils n'inspirent leur esprit de chicane aux habitans. Dès que ces Messieurs nous eurent aperçus, ils firent autour de nous un cercle, qui se dissipa d'abord, quand

nous leur eumes appris que la curiosité seule nous amenoit.

Sur ces entrefaites, le Juge monta sur son tribunal, au son des trompettes. Sur le champ, nous vîmes paroître une foule de *Sevarambes*, qui conduisoient un homme & une femme, convaincus d'avoir dégénéré de la vertu de leurs ancêtres, & d'avoir eu ensemble un commerce criminel. Tous deux avoient sur le front & sur le nez de grosses excrescences de chair, qui prouvoient leur crime, dont elles étoient l'effet, comme *Sermodas* nous l'avoit dit. Au même instant, nous vîmes arriver je ne fais combien d'Avocats, de Sergens & de Chicaneurs, qui présentèrent leurs services aux deux coupables. C'étoit le comble de l'impudence, car les marques qui défiguroient ce couple infortuné, étoient des témoins irréprochables de sa faute, outre que la confusion qui étoit peinte sur leurs visages, achevoit de les convaincre, en même temps qu'elle inspiroit la pitié. Néanmoins un de ces indignes Avocats ne laissa pas pour une récompense, que de vouloir attribuer ces difformi-

tez à une autre cause. Mais le Juge avoit trop de lumieres & d'équité pour absoudre ces deux malheureux. Il les condamna à s'en aller en exil dans la Province gouvernée par *Brustana*.

Je veux bien avouer que je vis avec surprise & avec chagrin un Enfer pareil dans un lieu qui m'avoit paru un Paradis de délices. Je voulois en sortir sur le champ. Mais un autre criminel qu'on amena me fit résoudre à y demeurer encore. Les Avocats plaiderent en *Latin*, moiennant un présent que *Sermotas* leur fit, dans l'unique vue de me procurer le plaisir de les entendre. Jamais il ne s'est rien dit de tourné avec plus de finesse & plus d'artifices. Je m'imaginois être dans la salle de *Westminster* quand je les entendis. Le défendeur étoit accusé de larcin, crime qui est bien rare chez les *Sevarambes*, & on n'en voioit aucune preuve sur son visage, si ce n'est que son désordre & son trouble le trahissoient. Mais il ne put échaper à la pénétration du Juge, qui l'envoia en exil dans la Province de *Marabo*.

Je ne pus m'empêcher alors de témoigner à *Sermotas* combien j'étois

surpris que dans un gouvernement excellent comme celui des *Sevarambes*, on laissât vivre des gens aussi dangereux que des Avocats & des Procureurs, puisque malgré notre corruption, à peine pouvions nous les supporter en *Europe*. Comment nous les laissons vivre, répondit-il ! Sachez que ce sont des maux nécessaires, & que la vertu qui vous paroît naturelle aux *Sevarambes* ne les défendrait peut être pas toujours du crime, si la peur & la honte ne se joignoient quelques fois à elle. C'est pourquoi le Public fournit à l'entretien de ces gens là, afin qu'ils poursuivent les coupables, & que les honnêtes gens craignent de tomber entre leurs mains. Au reste, je dois vous dire que s'il se trouvoit par hazard un homme integre parmi eux, on le tireroit de cette société, & il lui seroit défendu de plaider à l'avenir. Il n'en est pas de même du Juge. C'est toujours un homme, que le Roi n'honore de ce rang, qu'à cause de son intégrité reconnue. Delà vient que les Avocats haïssent celui d'aujourd'hui, parce qu'il les observe de près, & qu'il leur a rogné les ongles.

Lors-

Lorsque l'audience fut finie, & les Avocats renfermez dans leurs loges, nous sortimes de ce détestable endroit, pour aller voir le principal Temple, dont l'exterieur superbe avoit excité ma curiosité. Il étoit bâti en forme d'Amphithéâtre, & orné d'une coupole, où l'or & les diamans brilloient de toutes parts. *Zidi Parabas* fit d'abord quelques scrupules de nous y conduire, sur ce qu'il craignoit que nous n'adorassions les images, chose abhorrée chez les *Sevarambes*, qui adorent le seul être suprême, qui ne peut être représenté par le pinceau, ni comparé à aucune chose visible. Mais *Sermotas* leva cette difficulté, par le bon compte qu'il rendit de notre religion, de sorte que *Parabas* nous présenta à un Prêtre, en le priant de nous instruire de ce qui regardoit la leur.

Celui-ci s'en acquitta avec beaucoup de politesse en ces termes. Notre culte n'a pour objet que le Dieu tout puissant, créateur du ciel & de la terre. Deux fois la semaine, nous nous assemblons tous dans les Temples, sans que personne soit dispensé de ce saint devoir, excepté dans les cas de mala-

die, cas qui sont bien rares chez les *Sevarambes*. Nous chantons alors les louanges de l'être suprême. Nous lui rendons des actions de grâces pour les biens dont sa main libérale nous comble. Enfin on termine cet exercice de piété par des prières ardentes pour la prospérité du Roi & de la Patrie.

Ce qui entretient de la vertu parmi nous, c'est le soin que nous avons de faire fleurir les écoles publiques, où les jeunes gens reçoivent les principes de la morale & de la religion, & apprennent moins à connoître leurs devoirs qu'à les aimer. Chaque *Sevarambe* fait un présent proportionné à ses richesses pour l'entretien de ces utiles maisons, & le reste qui est toujours considérable est destiné, ou à des usages pieux, ou aux besoins des Prêtres.

Nous avons des livres composez par notre grand Législateur, qui nous guident dans les moindres actions de la vie, auxquels nous devons en grande partie la vertu dont nous faisons profession.

Telle est l'harmonie qui regne parmi nous, que presque jamais nous n'éprou-

vrou-

prouvons le moindre des maux, que la discordre produit presque chaque jour en *Europe*, & dans les autres parties du monde.

On nous enseigne qu'après la mort nous monterons dans la region glorieuse des Bienheureux, d'où nos ames descendront après un certain nombre d'années, pour revenir habiter leurs premiers corps.

Ces corps au reste ne sont pas sujets à la corruption comme les vôtres. Je puis vous en montrer d'entiers & de frais, dont il y a deux mille ans que les ames sont dans la gloire.

Nous croions aussi que quand nos ames auront été réunies à nos corps, nous irons vivre dans d'autres parties du monde, avec les descendants de *Noë*. Alors ceux que l'exemple contagieux des autres n'aura pas corrompu, jouiront après leur seconde mort d'une beatitude eternelle parmi nous, parce qu'ils auront eu plus de combats à livrer & à soutenir dans leur seconde vie que dans la premiere. Et au contraire, ceux qui seront tombez dans le crime sans se relever, seront précipitez dans la mer.

Quant à ceux de notre race, qui se font écartez des règles de la vertu, & qui vivent dans un triste exil, une resignation respectueuse & un repentir sincere les remettront dans les droits de leur innocence. Seulement, il faudra qu'ils passent par des feux purificateurs, qui sont dans la moienne region de l'air, & dont nous ne sommes pas exempts nous mêmes. Mais au lieu que ces flammes sont pour les hommes innocens comme un bain rafraichissant & delieieux, elles seront pour ceux dont je parle un passage douloureux, & il faudra que leur malice y soit consumée, avant qu'ils puissent monter jusques dans le ciel.

Tandis que le Prêtre *Ziribabdas* nous racontoit ces choses, on lui apporta le corps d'un *Sevarambe*, pour le prier de lui rendre les honneurs de la sepulture. Là-dessus, il nous quitta pour aller ouvrir la maison des morts, qui reposoient dans des coffres composez d'ivoire & d'or. Je fus charmé de l'occasion qui se présentoit de voir l'enterrement d'un *Sevarambe*.

Le convoi étoit suivi d'environ mille personnes, sans compter les amis & les

les parens du Défunt, qui étoient à la porte du Temple. Un des derniers se plaça devant le corps, & adressa ce discours à *Ziribabdas*. Saint Prêtre, nous l'apportons les restes de notre bon parent *Suffurali*, homme qui a toujours marché dans les sentiers de la vertu & de l'honneur, & qui n'a jamais négligé d'assister aux exercices de la religion dans ce Temple venerable & sacré. Nous te prions donc qu'il puisse reposer avec ces illustres Morts, qui ont été ce que nous sommes, & qui sont ce que nous espérons d'être un jour.

Lorsqu'il eut achevé de parler, *Ziribabdas* lui fit plusieurs questions sur les mœurs & sur la conduite du Défunt, & en reçut des réponses satisfaisantes. Là-dessus, on plaça le corps sur une table de porphyre, qui étoit au milieu du Temple, & le Prêtre l'oignit d'une huile de *Botamine*, ou d'incorruption, préparation chymique, connue des Prêtres seuls, qui conserve les cadavres entiers pendant cent ans, au bout desquels on renouvelle cette onction sans y manquer.

Nous entrâmes ensuite avec le corps dans le sepulchre ou caveau, qui étoit

d'une grandeur à perte de vue ; & où brûloient sans cesse dix mille lampes d'or. Delà on nous conduisit dans les tombeaux des Rois, où nous passâmes plusieurs heures, à considérer avec admiration les corps & les épitaphes de ces grands Princes. Comme ils avoient surpassé leurs sujets autant par leur vertu que par leur dignité, la nation n'avoit rien épargné pour rendre en quelque maniere à leurs calavres ce qui étoit dû à leurs grandes qualitez, & on avoit semé les pierreries avec profusion sur les robes Roiales qui les enveloppoient.

Au sortir de ce superbe édifice, on nous fit voir le thrésor des raretez, qui passe, & ce qu'on peut dire, & même ce que je m'en étois imaginé d'avance. J'y admirai entre autres des Talismans, avec lesquels il n'y a point de merveilles, dont on ne soit capable, quand on sait se servir comme il faut de ces pierres miraculeuses. Mille histoires divertissantes que *Ziribabdas* m'en raconta m'firent souhaiter de m'en instruire par ma propre experience.

Ce venerable Prêtre me conduisit chez un Sage, que nous trouvâmes enfoncé :

foncé dans son cabinet, au milieu de divers instrumens de mathématique, & parmi un gros tas de livres. Néanmoins il se leva d'abord avec une politesse que peu de ses pareils connoissent en *Europe*. Il me salua en *Grec* avec un visage riant, me prit par la main, & nous laissa sur un balcon de marbre qui regardoit la campagne, en nous priant de l'attendre. Il revint un instant après tenant un globe de cristal, à ce qu'il me sembla, où il y avoit plusieurs concavitez, qui paroissoient avoir été faites dans quelque vue. J'ai deviné ce que vous souhaitiez de moi, Monsieur, me dit-il. Regardez donc dans un de ces creux, s'il vous plait. Peut être y verrez vous de quoi paier votre curiosité. En effet, je crus y appercevoir une infinité d'oiseaux charmans de diverses especes, mais immobiles & comme morts. Je considérois avec plaisir la beauté & la variété de leur plumage, lorsque par un charme secret, le Philosophe leur donna la vie, & leur ramage harmonieux me frappa les oreilles. Cependant des oiseaux perchez sur les arbres voisins vinrent par son ordre dans le balcon, & il leur

com;

commanda de danser à leur maniere, à quoi ils obéirent d'abord avec une docilité & un art qui surprenoient également.

Il prit ensuite une figure humaine de cire, & prononça ces mots, *Bromalock ki Kosttabab, Abrolakûr Bourabous, Brinskika Brovaro Birkabu*. A l'instant, une foule d'hommes & de femmes paroissent dans la prairie, quittent leurs vêtemens, & se mettent à danser devant nous, sans que rien puisse les arrêter tandis que la statue est en l'air. Je ne savois qu'admirer d'avantage, ou la beauté de leurs corps, ou la legereté de leurs mouvemens, ou la modestie de leurs gestes. Rien d'impur ni de lascif dans leur action. Aussi ils ne sentoient pas eux mêmes qu'ils étoient nuds. Enfin le Philosophe retira la statue, & d'abord ils s'enfuirent, honteux au dernier point d'avoir été vus par des Etrangers, quoiqu'ils n'eussent pas la moindre faute à se reprocher.

Nous primes congé en même temps de ce Sage & du Prêtre, & nous rentrâmes dans le Palais, pleins des prodiges que nous avions vus. Nous doutions presque si nous veillions, ou si nous dor-

dormions, & nos gens ne pouvoient se lasser de parler de ces merveilles. Enfin on nous servit un souper magnifique, & on nous donna des vins délicieux que fournir le Roiaume

Le Prince ne se contenta pas de nous avoir procuré tant de plaisirs. Dès que nous eumes soupé, il nous fit annoncer qu'il y avoit quelque chose à voir dans l'air, qui méritoit bien que nous prissions la peine de l'aller voir. Dès que nous fumes dans la galerie du palais, nous apperçumes un ciel enflammé, des dragons, des serpens, des griffons qui combattoient les uns contre les autres dans les nuées. L'épouvante nous saisit d'abord, & il n'y eut personne qui ne s'imaginât que c'étoit un présage funeste. Mais *Sermotas* nous rassura, en nous disant, que c'étoit l'effet d'un talisman, inventé pour divertir *Sevaraminas*, & dont il avoit voulu partager le plaisir avec nous.

Nous allames nous coucher après ce spectacle. Mais j'eus assez de peine à m'endormir. Les merveilles de la journée revenoient sans cesse se peindre dans mon imagination, & je songeois
aux

aux pernicious effets que l'art talismanique auroit produits chez des peuples corrompus comme les nôtres. Quel bonheur n'est ce pas que le Ciel ne l'ait confié qu'aux vertueux *Sevarambes*, disois je en moi-même! Nous en aurions fait l'instrument de mille crimes, & nous aurions forcé la nature à servir à des desseins qui l'auroient déshonorée. Je m'endormis sur ces pensées.





CHAPITRE. IV.

L'Auteur & les siens accompagnent le Roi des Sevarambes dans un voiage. Description des choses merveilleuses qu'ils virent. Punition d'un Ministre d'Etat corrompu. Retour de Gulliver à Sevarambia.

LE lendemain, de bonne heure, *Sermotas*, vint nous avertir que le Roi vouloit que nous l'accompagnassions dans un voiage. Nous montames d'abord sur les montures qu'on nous avoit apprêtées. Elle ressembloit à des Chameaux, excepté qu'elles ont les oreilles d'une longueur extraordinaire, & qu'on s'en sert au lieu de bride, par le moien d'une agraffe d'or ou d'argent qui les attache ensemble. La vitesse & la hauteur de ces animaux nous firent peur à moi & à mes compagnons. Néanmoins nous nous y accoutumâmes, sans beaucoup de peine, & en

eneffet il n'y a point d'animal au monde, dont le pied soit aussi sûr, bien qu'il fasse jusqu'à cent milles & d'avantage par jour.

La premiere chose que nous fimes fut de nous rendre devant *Sevaraminas*, qui nous demanda comment nous nous portions dans son empire, & si nous n'avions besoin de rien. Nous le remerciames des bienfaits dont il nous combloit, & nous lui répondimes que rien ne pouvoit manquer à des hommes que sa Majesté vouloit bien protéger, quand même ils ne seroient pas chez un peuple humain & vertueux comme les *Sevarambes*. Eh bien, Messieurs, je suis content, nous dit-il. Mais vous sentez vous capables de supporter la fatigue d'un voiage avec moi? Oui, Sire, lui répondis-je. L'honneur d'accompagner votre Majesté suffiroit seul pour nous soutenir. Mais d'ailleurs notre santé n'a jamais été aussi bonne qu'elle l'est maintenant, graces à l'air pur des *Sevarambes*, à leurs nourritures salubres, & aux plaisirs innocens dont nous jouissons sans cesse.

Là-dessus, il nous commanda de remonter sur les Chameaux dont nous étions

étions descendus, & nous arrivâmes en moins d'une heure à *Magnandi*, ville située à deux lieues au Sud de la Capitale. Plusieurs Philosophes nous y attendoient, & chacun avoit inventé de nouvelles merveilles, pour divertir *Sevaraminas*, qui leur avoit envoyé un ordre exprès de s'y préparer. Un d'eux prit une mouche en notre présence, & nous la vîmes s'enfler peu à peu, jusqu'à ce qu'elle devint enfin un Chameau semblable aux nôtres. Le Sage monta sur cette créature de son art, si je puis m'exprimer de la sorte, il lui fit faire des voltes, des passades, des caracols, il lui commanda d'aller au pas, en un mot il en tira par son art autant que le meilleur Cavalier auroit pu faire d'un véritable Chameau.

Ce prodige fut bientôt suivi d'un second. Un autre Philopophe changea une puce en un Chameau semblable à celui du Roi, qui étoit le seul blanc que nous eussions parmi nous. Pour le coup, malgré la haute idée que j'avois de la vertu des *Sevarambes*, je ne pus m'empêcher de regarder ces deux hommes, comme des Magiciens versés dans la noire science de commander aux
Dé.

Démons. *Sermotas* devina d'abord ma pensée à ma contenance. Monsieur, je vois bien que vous connoissez mal nos Sages, me dit-il. La science, la sagesse & la vertu sont ici des qualités inséparables, & qui se produisent l'une l'autre. Sachez donc que ces Philosophes ne sont pas moins distinguez du vulgaire par leur probité que par leur art. C'en est même une preuve que de leur voir faire des prodiges, car les autres Sages leur en ôteroient bientôt le pouvoir, s'ils avoient manqué le moins du monde aux devoirs de l'honnête homme, persuadez que la science dans les méchans est comme une épée dans les mains d'un phrénétique.

Sur ces entrefaites, il parut un troisième Sage, qui leva en l'air une statue de femme qu'il tenoit, & qui prononça quelques mots à voix haute. En même temps, les jeunes femmes de la ville se dépouillèrent nues comme la main, & formèrent devant nous des danses, auxquelles plusieurs de nos gens firent moins d'attention qu'aux danseuses mêmes. Pour moi, bien que j'eusse déjà vu ce spectacle, je n'avois pu y faire encore mon imagination, & je comdam-
nois

nois le Philosophe, qui forçoit ces femmes à quitter la pudeur avec leurs habits. Je pris la liberté de le dire à *Sermotas*. J'étois surpris que vous ne m'eussiez pas témoigné ce scrupule, dès la première fois, me répondit-il. Je sais que ce seroit celui de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens dans votre monde. Mais il n'en est pas des *Sevarambes*, comme des autres hommes. Ils n'ont point honte de s'exposer nus aux regards les uns des autres, parce que ce spectacle n'excite chez eux qu'une admiration délicieuse & des pensées innocentes. Pendant qu'il parloit, le Philosophe couvrit sa statue d'un voile, & d'abord les belles danseuses se couvrirent de même & se retirèrent chez elles, charmées d'avoir contribué à divertir leur Prince, que ces peuples honorent comme quelque chose de divin.

Un quatrième Sage s'avisa d'un tour assez plaisant. Il prit un Chat dans une maison voisine, & lui attacha au derrière deux sonnettes avec un talisman, qui le fit grossir en moins de rien d'une manière prodigieuse. On auroit dit une Cavalle de *Flandres*. Il lui pressa ensuite doucement les côtes, & le

le vent en sortit, non comme il y étoit entré, mais avec un bruit harmonieux, & en répandant une odeur qui parfuma l'air d'alentour.

Les plaisirs qu'on nous procura dans les autres villes furent à peu près du même genre. Jamais on n'a vu de peuples aussi joyeux que l'étoient les *Sevarambes* en voiant leur Souverain. Nous n'entrions dans aucune place, dont les habitans ne fussent accourus en foule bien loin au devant de lui, chargez de présens magnifiques pour la suite. Les moindres de mes gens reçurent en lingots d'or pour la valeur de mille livres sterling. Mes Officiers furent traitez à proportion. Moi-même, bien que les richesses de ce monde ne me tentent guères, il fallut que j'acceptasse des pierreries sans nombre & sans prix qu'on me présenta, pour ne point choquer les *Sevarambes* par mes refus.

A l'entrée d'une ville, je remarquai deux statues d'or, parées de guirlandes de fleurs, que le peuple me sembloit adorer, ce qui me surprit beaucoup dans une nation qui abhorre l'idolatrie comme celle là. Dès que nous fumes arrivez au palais, qu'on avoit préparé
pour

pour le Roi & pour sa Cour, je demandai à *Sermotas* ce que je devois penser de ce spectacle. Il me répondit que ces figures représentoient deux amans malheureux, nommez *Ziricus* & *Malimna*, qui avoient été habitans de cette ville. Leurs parens s'étoient toujours opposés à leur union, & les peines décernées contre les amours criminelles étoient cause qu'ils n'osoient contracter un mariage secret. Ces obstacles ne rebutèrent point leur constance. Ils se jurèrent une fidélité éternelle, & vécurent ensemble de cette manière, jusqu'à l'âge de trente ans, esperant de lasser par leur persévérance la cruauté de leurs destins & l'opiniâtreté de leurs parens.

Cependant leur passion se fortifioit en vieillissant, & chaque jour leur faisoit découvrir des charmes nouveaux dans la personne l'un de l'autre. A la fin, ils résolurent de quitter leur patrie, & d'aller se marier dans d'autres climats, au cas qu'ils pussent échapper à la vigilance de ceux qui gardent les frontières. Ils étoient occupez à en chercher les moiens, & ils flottoient entre l'esperance & la crainte, lorsqu'un de ces Démonz aériens qui cher-

chent sans cesse à tromper les hommes, vint sous la figure d'un *Sevarambe*, offrir à *Ziricus* de le transporter lui & *Malimna* dans une Ile, où il ne tiendrait qu'à eux de vivre inconnus & tranquilles.

Ziricus & *Malimna* le remercièrent, & il fut convenu qu'ils iroient se rencontrer à l'embouchure de la riviere *Rocara*, où un vaisseau devoit les attendre. Par malheur, il ne s'y trouva point de bateau, pour les mener à bord, ce qui les allarma au point qu'on peut s'imaginer, outre qu'ils n'appercevoient nulle part ce navire dont on leur avoit parlé. Le Démon leur dit que l'eau n'étoit pas assez profonde en cet endroit pour un vaisseau, & qu'il les y porteroit bien lui même l'un après l'autre, s'ils osoient se fier à lui. Ils avoient trop d'amour pour faire quelques difficultez. Le Démon saisit *Malimna* la premiere, & parut en un moment au milieu de la riviere, où il plongea sa proie, en lui tenant le pied sur la gorge jusqu'à ce qu'elle fut expirée. Il n'y a point de paroles pour décrire le désespoir de *Ziricus*, lorsqu'il entendit les cris de son amante, & qu'il vit é-

clater

clater la joie barbare du Démon, qui s'étoit joué ainsi de leur crédulité. Quoiqu'il ne sçut pas nager, il se jeta dans l'eau, pour sauver sa chere *Malimna*, s'il étoit possible. Mais elle étoit déjà morte, & il l'apporta sans vie jusques sur le rivage. Leurs amis communs qui avoient soupçonné leur dessein, & qui arrivèrent en ce moment, essayèrent en vain de le consoler tant soit peu. Après qu'il leur eut raconté l'histoire de ses déplorables amours, il se plongea un poignard dans le sein, & tomba mort sur le corps de sa maîtresse.

Pour conserver le souvenir de ces tendres & infortunez amans, les Citoyens de *Burino* leur ont élevé les deux statues que vous avez vues, & les couronnent de fleurs, le jour anniversaire de leur mort. C'est ce qu'ils faisoient à notre arrivée, & que vous avez pris pour des marques d'un culte idolâtre. Mais il est temps d'aller diner, continua t'il. Le Roi est déjà à table.

Nous entrâmes là dessus dans la salle, où nous vîmes un gros Rat blanc, qui étoit allé se camper sur la table vis à vis de *Sevaraminas*, & le regardoit en

face avec une effronterie sans pareille. Chacun fut d'autant plus étonné que Sa Majesté témoigna elle même quelque surprise de la hardiesse de cet animal, & commanda qu'on le chassât. Mais le Rat qui parloit par la force d'un *Talisman*, répondit qu'il ne bougeroit point de cette place, qu'il n'eût satisfait son appetit aux dépens de qui il appartien droit. Nous reconnûmes alors sans peine que c'étoit l'ouvrage de l'art de quelque Philosophe. Le Roi fit diverses questions à ce merveilleux animal, qui y fit des reponses judicieuses & courtes, que je compris aisément, parce qu'elles étoient composées de termes ordinaires, & que je savois déjà un peu de *Sevarambe*. Le Rat familier se mit ensuite à gouter tantôt d'un plat, tantôt d'un autre, après quoi il se fixa à celui de *Sevaraminas*. Le Prince eut beau lui dire, honnête Rat, je te prie, va t'en. Le Rat lui répondit, votre Compagnie me fait trop de plaisir, pour que je me hâte de vous obéir. D'ailleurs il y a assez dans le Roiaume pour nous nourrir tous deux. La conversation tomba ensuite sur d'autres sujets, où le Rat se divertit aux dépens de quel-

quelques uns des Spectateurs, dont il releva les fautes avec plus de bon sens que d'esprit. Mais d'ailleurs, ces dialogues ne me firent pas grand plaisir, parce que je n'y remarquai point de ces tours fins, détournez, & enveloppez avec art, qu'on fait en *Europe* donner à une raillerie, & qui lui donnent ce gout piquant par lequel elle plaît. Aussi *Zidi Parabas* me raconta que les *Sevarambes* n'avoient pas deux termes dans leur langue pour signifier une même chose, & que les mots à double entente étoient inconnus parmi eux, de sorte que la vérité sortoit toujours de leur bouche, avec la même simplicité qu'elle avoit été conçue dans leur esprit. Il ajouta que par cette raison, il n'y avoit rien dont on ne parlât chez eux sans détour, jusqu'à là qu'une femme d'une vertu rigide prononçoit hardiment des mots, dont une *Européenne* rougiroit d'entendre le son. Et au bout du compte, pourquoi nous ferions nous de pareils scrupules, continua t'il? Est-ce commettre le crime que de le nommer, ou de nommer des membres, qui peuvent par hazard en devenir l'instrument?

J'aurois pu aisément lui répondre, que cette liberté convenoit à des peuples innocens comme les *Sevarambes*, & non pas à la corruption de nos mœurs. Mais il fut obligé de nous quitter, pour donner ses ordres aux équipages de Sa Majesté, & nous partîmes nous mêmes un moment après. Nous arrivâmes de bonne heure à *Tiftani*, qui est la seconde ville du Roiaume, par ses richesses, & par la beauté de sa situation & de ses édifices. Le Prince *Moriski* qui en étoit Gouverneur, vint au devant du Roi, avec une suite nombreuse, & magnifique, & présenta les clefs à Sa Majesté, qui les lui rendit gracieusement.

Le jour suivant, nous nous embarquâmes sur des chaloupes ornées richement, qui nous conduisirent à deux lieues de *Tiftani*, dans l'Isle de *Kristake*, ou des *Renards*. Le Roi y a un Palais superbe. Nous y passâmes quinze jours, qui ne nous en parurent pas la moitié, par l'adresse avec laquelle le Roi savoit diversifier nos plaisirs, & en faire naître à tous momens de nouveaux.

De ce délicieux séjour, *Sevaraminas* alla à *Timpanius*, où il mérita l'honneur de

de me dire qu'il avoit des affaires secrètes, dont son Conseil même ne savoit rien. Nous ne fumes en chemin qu'un jour entier, pendant lequel nous eumes le privilege *Morrice* & moi de marcher toujours aux côtez de Sa Majesté, qui nous fit plusieurs questions sur la nature du notre Commerce, & sur la constitution de notre Gouvernement. Je me rappelle encore avec plaisir celui qu'il témoigna que la sagesse de nos loix lui faisoit. Il nous dit plusieurs fois qu'il avoit ignoré qu'il y en eut d'aussi parfaites dans l'*Europe*. Sire, il est vrai, lui répondis je. Il n'y a point de Gouvernement au monde, qui fut préférable au nôtre, si nous savions ne nous écarter en rien de ses maximes fondamentales. Mais un Ministre corrompu, des parties acharnez l'un contre l'autre, c'est est assez pour renverser tout, & souvent ils ont l'adresse pernicieuse de faire servir les loix mêmes à leurs crimes. Des partis, qu'entendez vous par ce terme, interrompit le Roi? Je lui fis comprendre de mon mieux ce que c'étoit, sur quoi il me demanda encore, s'il n'y avoit donc aucun moien de les étein-

die. Je n'en connois point, Sire, lui répondis-je. Il y aura toujours des personnes à la tête des affaires, & des gens qui seront jaloux de leur élévation, soit qu'ils la méritent ou non, & voilà ce qui entretient parmi nous des factions éternelles. De cet article, nous tombâmes sur celui de la Religion, & je dis à *Sevaraminas*, que notre Clergé possédoit la sixième partie des biens du Roiaume. Vos Ecclésiastiques se donnent donc bien de la peine pour votre instruction, repliqua *Sevaraminas*. Sur ce que je lui racontai ensuite touchant la manière dont nos mariages se faisoient, il me dit qu'à ce compte, nous devions être bien difformes & bien dégoutans, par les pustules ou autres marques, dont nos visages étoient sans doute défigurez. Cependant, je suis ravi qu'il y ait encore des gens droits parmi vous, continua-t'il. C'est un honneur pour la vertu d'avoir su se faire des amis chez une nation aussi méchante.

Nous nous entretenîmes de la sorte, jusqu'à notre arrivée à *Tympanius*, sans que je jugeasse à propos de détromper le Roi des fausses idées, dont il étoit rem-

rempli sur notre sujet. Le Gouverneur vint nous recevoir, avec une grande suite. Il s'appelloit *Suriamnas*, & décendoit d'une branche de la famille Roiale, ce qui étoit cause de partie qu'on lui avoit donné le meilleur gouvernement du Roiaume. Mais il avoit dégénéré des vertus & de la probité de ses ancêtres, ce qui étoit regardé chez les *Sevarambes*, comme un phenomene extraordinaire le seroit en *Europe*. Le Roi lui fit un accueil froid & chagrin.

Dès que nous fumes entrez dans cette superbe ville, les rues retentirent des cris de *Marabi, Marabi*, qui signifient en *Sevarambe*, *Justice, Justice!* Les habitans indignez de l'oppression injuste, sous laquelle leur Gouverneur les faisoit gemir, en avoient averti le Roi en secret, & c'étoit la principale cause de son voiage, auquel l'envie de nous faire voir son empire ne servoit que de prétexte. Ces cris imprévus allarmèrent & firent pâlir *Suriamnas*. Cependant il se remit d'un mieux qu'il lui fut possible, & osa s'adresser au Roi, qui lui demanda d'un ton ferme ce que signifioient ces exclamations.

mations du peuple. Mais avant que *Suriarnas* eut pu dissiper son trouble & répondre, un habitant distingué de la ville, dont il avoit porté les plaintes au Roi, parut suivi d'une foule de citoyens, & se jeta aux pieds de *Sevaraminas* pour lui demander audience. Sa Majesté lui ordonna de se relever, & d'exposer la commission sans crainte, ce que le *Sevarambe* fit en ces termes, qui sont toujours demeurez dans ma mémoire.

„ Illustre & glorieux Monarque,
 „ nous vos fideles sujets, avons essuié
 „ des maux longs & cruels, par la
 „ cruauté, l'avarice, les débauches du
 „ Prince *Suriarnas*, qui a fait mourir
 „ indignement plusieurs de nos parens
 „ & alliez, confisqué vos biens sans
 „ aucune forme de justice, ravi nos é-
 „ pouses, violé nos filles, & commis
 „ d'autres crimes odieux que nous ne
 „ saurions presque nommer sans crime.
 „ Plusieurs de vos fideles sujets lui ont
 „ fait des remontrances, qui ne leur ont
 „ attiré que des traitemens honteux
 „ & barbares, au lieu de la juste satis-
 „ faction qu'ils croioient pouvoir se
 „ promettre. C'est pourquoi, si Vo-
 „ tre

„tre Majesté n'étoit venue dans no-
 „tre ville, & que nous n'eussions
 „pas compté sur votre équité, il nous
 „auroit fallu aller chercher sous un au-
 „tre climat une patrie moins odieuse
 „que la nôtre.

Avant que ce discours fut fini, le
 Gouverneur s'étoit trouvé mal, & é-
 toit tombé à terre évanoui & comme
 mort. Le Roi commanda que ses do-
 mestiques le relevassent, & que le ju-
 gement fut remis au lendemain, Mais
 en attendant, pour ne point loger dans
 un palais que les crimes du Gouverneur
 avoient souillé, il alla coucher dans une
 maison Roiale de plaisance, située à
 deux lieues de la ville, dont les habi-
 tans le suivirent en foule en lui souhai-
 tant toute sorte de prosperitez.

Le soir, dès que nous fumes arrivez,
 le Roi me demanda en particulier quel-
 les peines nos loix decernoient en *Europe*
 contre ceux qui étoient coupables des
 mêmes crimes que *Suriamnas*. Je lui
 rendis compte de nos procédures. Il
 en parut satisfait. J'ajouta alors que si
 chez nous la Justice étoit aveugle, en
 récompense elle avoit le tact d'une vi-
 vacité extrême, & que souvent elle é-

toit indisposée, auquel cas elle n'avoit point trouvé de meilleur remede qu'un cordial d'or, dont la vertu maligne la faisoit quelques fois parler contre sa pensée. *Sevaraminas* ne comprit point cette allégorie, parce que c'est une figure inconnue chez les *Sevarambes*, graces à l'innocente simplicité de leurs mœurs. Je m'expliquai donc en termes simples, & je lui dis ensuite que nous avions pourtant quelques Ministres de la Justice, qui abhorroient ces indignes manieres de s'enrichir, ce qui fit plaisir à ce Prince.

Le jour suivant, il retourna de bonne heure à *Tympanius*, & monta sur un Tribunal, qu'on avoit élevé pour lui au milieu de la place publique. D'abord il fut environné d'une infinité de Citoyens qui venoient accuser le Gouverneur, & qui prouvèrent contre lui des crimes, dont l'atrocité auroit revolté les Juges, même en *Europe*. On l'amena là dessus devant le Prince. Il étoit pâle, abbatu, défait, & on voioit dans ses yeux les remords de la conscience, & la crainte du supplice. Il ne put rien alléguer pour sa défense. Ainsi je m'attendois à entendre pro-
non-

noncer contre lui une sentence digne de la justice des *Sevarambes*, lorsque *Sermodas* me dit que les preuves n'étoient pas suffisantes.

Sans doute, ceux qui liront ces voyages demanderoit quelles sortes de gens sont donc les *Sevarambes*, chez qui des accusations démontrées par le silence même de l'accusé ne suffisent pas pour sa condamnation. J'avoue que je fis moi-même cette question à *Sermodas*. Mais je vis bientôt à quoi il tenoit qu'on ne l'envoîât au supplice. Un Avocat s'avance pour plaider en faveur de l'accusé. Il remontre que les accusateurs ont perdu la raison, & que sans doute un Démon de l'air les fait parler. Il fait remarquer que le Gouverneur n'a aucune des marques visibles nécessaires à la conviction des Criminels. Il s'étend en termes pompeux sur la naissance & les services de *Suriarnas*. Ce discours étoit plein d'art & d'éloquence, & ceux qui ignoroient la conduite de ce Prince commençoient à croire qu'il pourroit bien être innocent. Mais en même temps un Philosophe s'approche de l'oreille du Roi, qui commande d'abord que *Suriarnas* soit dépouillé, &

qu'on cherche sur son corps les indices de son crime. Il n'en parut aucun, & on fut obligé de recourir à une seconde épreuve, qui fut de le plonger dans un vase plein d'eau. Que ne vit on pas en ce moment ! Il n'y avoit pas une petite place sur ses membres, qui ne fut couverte de taches, de tumeurs, ou d'ulceres, qu'un Philosophe avoit sçu rendre invisibles par le moien d'un talisman d'une vertu extraordinaire.

Il n'y eut plus alors moien de douter que *Suriarnas* ne fut convaincu. Cependant les Sages qui entouroient le Roi, indignez qu'il y eut parmi eux un homme, qui prostituât & qui avilît leur art, en le faisant servir à dérober les crimes à la justice, s'assemblerent d'un commun accord pour chercher le coupable, & le contraignent par la force de leurs charmes de se rendre devant eux. Le Roi leur permit de le juger eux mêmes, & de le condamner à telles peines qu'il leur plairoit. Le crime ne tarda pas à être puni. Dès qu'ils eurent interrogé le Criminel, nous le vîmes enlever en l'air avec une vitesse prodigieuse, & en jettant des hurlemens affreux, & retomber avec
la

la même rapidité à terre, où il fut brisé en morceaux. Le Roi parut désapprouver la barbarie des Philosophes. Mais ils lui dirent qu'il ne falloit pas moins que cet exemple pour prévenir un semblable crime.

L'Avocat qui avoit défendu le Gouverneur fut puni avec plus de modération. Le Roi le bannit dans l'Isle des Fourbes, comme étant indigne de vivre parmi un peuple aussi vertueux que les *Sevarambes*, après avoir offert son ministère à la défense du crime.

Il n'y avoit plus que *Suriammas* dont on attendoit la condamnation avec impatience. Le Roi l'abandonna d'abord à la vengeance du peuple offensé, qui le déchira à coups de fouets dans les rues de la ville, & le trempa dans une cuve pleine de miel. On l'attacha ensuite dans les champs à une haute colonne, où les insectes le dévorèrent, en deux jours de temps. La fureur des Citoyens s'étendit même sur ses os, qui furent réduits en cendres, & jettés dans la mer, afin qu'il ne restât rien dans la ville du corps de ce méchant homme. C'est ainsi qui finit cette affaire.

Les

Les jours suivans, *Sevaraminas* donna ses soins à reformer les abus introduits par le Gouverneur, & nomma *Surcolis* son fils pour lui succéder. Ce jeune homme ne put retenir ses larmes, lorsqu'il se vit sur un tribunal, où son Pere avoit été assis il n'y avoit que peu de jours. Ce n'est pas qu'il eût part aux crimes de ce malheureux, ou qu'il les détestât moins que les autres. Au contraire, il avoit été le seul qui eût osé le reprendre, & jamais fils n'avoit moins ressemblé à son père. Mais la nature l'emporta dans ce triste moment sur le reste. Le Roi lui parla en ces termes.

„ *Surcolis*, tu as vû de tes propres
 „ yeux de quelle maniere un Prince
 „ justement irrité fait punir un su-
 „ jet qui le sert mal, & sans doute cet
 „ exemple terrible ne sortira jamais de
 „ ta memoire. Le crime de ton pere
 „ auroit justifié l'extinction de sa fa-
 „ mille. Mais je ne permettrai jamais
 „ que l'innocent souffre pour le cou-
 „ pable. Je compte sur les principes
 „ de vertu enracinez dans ton ame, que
 „ tu feras aussi prompt à faire le bien,
 „ que ton Pere l'étoit à commettre le
 „ mal.

„ mal. Jouis donc des dignitez qui étoient dans ta famille, & souviens
 „ toi qu'il y a des récompenses pour
 „ les bons comme des supplices pour les
 „ méchans. „

Nous partimes le lendemain de *Tympanius*, & nous retournames à *Sevarambia* par un autre chemin, où les habitans des villes s'empresèrent à témoigner leur zele au Roi, & leur magnificence aux Etrangers de ma compagnie.





CHAPITRE V.

*Amours de Morrice & de Sermos-
das, & histoire d'une Dame
Hollandoise.*

LORSQUE nous fumes de retour à *Sevarambia*, Monsieur *Morrice* fit connoissance avec une jeune veuve de la ville, dont il fut d'abord ami, & ensuite amant aimé. Comme les premiers jours d'une passion sont délicieux, ils ne songèrent qu'au plaisir de se voir, de s'aimer, de se le dire, & d'oublier ensemble le reste du monde. Mais enfin la réflexion revint à tous deux, & ramena le chagrin avec elle, lorsqu'ils firent attention que les severes loix des *Sevarambes* mettroient un obstacle invincible à leur mariage. *Morrice* me fit part de ses peines, & me demanda mes conseils, en m'avouant qu'il craignoit d'autant plus pour sa propre vertu, que l'amour avoit ébranlé celle de sa maîtresse, qui étoit déjà sur le pied de ne pouvoir lui refuser rien.

Je

Je le priaï de se soutenir contre une foiblesse, qui ne pouvoit que tourner à son préjudice, & nous attirer la haine des vertueux *Sevarambes*. Et qui sait jusqu'où s'étendrait leur ressentiment, continuai je ! Le mieux que vous pourriez attendre, seroit qu'on vous envoieât en exil dans l'Isle des Adultères, sans espérance d'en sortir jamais. *Morrice* me répondit qu'il combattroit constamment une passion aussi dangereuse, heureux s'il pouvoit l'éteindre. Mais ni je ne l'espère, ni ne le veux, ajouta t'il. Si je ne puis m'attacher à cette Dame par les loix du mariage, je finirai mes malheurs par ma mort.

En achevant ces mots, la tristesse le saisit, les larmes lui tombèrent des yeux, & moi-même j'étois dans une émotion extraordinaire. Je lui dis qu'il pouvoit faire fond sur mon amitié, que je ne négligerois rien pour lui rendre service, que pour commencer j'allois en parler aux amis que nous avions à la cour, & que sans doute le Roi enterineroit ma requête, s'il pouvoit le faire sans violer les loix des *Sevarambes*. J'ajoutai pour l'encourager que Sa Majesté lui permettroit au moins d'emmen-

cette

cette Dame en *Angleterre*. Que *Sevaraminas* ne me refuseroit pas cette grâce. Plût à Dieu, me dit-il ! Je fais que ma Maitresse accepteroit le parti avec joie. Elle m'a déjà juré plus d'une fois qu'elle me suivroit volontiers jusqu'au bout du monde, & qu'elle aimeroit mieux être malheureuse avec moi qu'heureuse séparée de ma personne. Mais je n'ose me flatter que le Ciel me favorise jusqu'à ce point.

Je ne puis nier que cette affaire ne m'intriguât au dernier point, car je prévoiois qu'un jour ou l'autre elle nous feroit bannir du Roiaume, c'est à dire du seul climat où j'aurois voulu finir mes jours. Ainsi je résolus de faire les derniers efforts pour satisfaire *Merrice*, de peur qu'il ne se satisfît lui même par un crime, qui auroit révolté les *Sevarambes*, & contre lui, & contre nous mêmes. J'allai donc trouver *Sermotas*, pour lui exposer cette affaire, & pour le prier de nous assister de ses lumieres & de son crédit. Il ne me dit rien de trop consolant, si ce n'est qu'il s'offrit d'en parler avec moi à *Zidi Marabat*, & d'appuyer mes raisons autant qu'il lui seroit possible. Nous allâmes chez
ce

ce Ministre, qui nous promet de proposer la chose au Roi devant le Conseil, sans attendre que jusqu'au soir.

Je retournai là-dessus au logis, plein d'une inquiétude, qu'il falloit encore que je cachasse à *Morrice*, qui vif comme il étoit, auroit crû les choses désespérées, & se seroit peut être tué lui même. Sur ces entrefaites, *Sermodas* vient me trouver, & me demande si je ne veux point faire un tour de promenade, que le temps est charmant, & que je lui paroïs d'une agitation qui a besoin d'être dissipée. Je me laissai entraîner par cet honnête *Sporundien*, qui me conduisit aux bords du fleuve voisin du Palais, où nous nous arrêtâmes quelque temps sans dire un seul mot. A la fin *Sermodas* rompit le silence. Général, me dit-il, ainsi que les *Sevarambes* avoient coutume de m'appeller. Je vois que vous appréhendez un refus de notre Souverain, & c'est sans doute ce qui vous inquiete. J'ignore ce qui en fera, car nous n'avons aucun exemple de rien de semblable, & comme vous savez, on n'obtient qu'avec peine ce qui n'a jamais été demandé par d'autres. Mais au cas que le Roi soit inexorable,

xorable, il y a un moien de rendre votre ami heureux, & ce moien est infaillible, puisque *Sevaraminas* même y donnera les mains. Il ne s'agit que de conduire la belle *Sevarambe* à *Sporunda*, où j'aurai soin de sa fortune & de son époux, pourvu que vous & lui me fassiez une grace, dont dépend mon repos. Me la refuseriez vous? Non, mon cher *Sermodas*, lui répondis je avec empressement. Ce qui dépend de nous est un bien dont vous pouvez disposer à votre gré. Commandez seulement, & vous nous obligerez.

A ces mots, il me regarda d'un air embarrassé, & une rougeur subite se répandit sur son visage. Enfin il me dit d'un ton mal assuré, je ne fais qu'elle idée vous allez concevoir de moi, lorsque vous saurez ce que j'ai sur ce cœur. Mais ma destinée me contraint à vous révéler ce que je celerai à tout autre. Sachez donc, Monsieur, que je suis amoureux d'une étrangère qui est venue avec vous, & que je ne puis vivre content, si je n'en suis aimé comme je l'aime. En vain j'ai cherché dans la Philosophie de quoi repousser les traits de l'amour. L'amour a triomphé de la raison.

Une

Une déclaration semblable ne pouvoit que me surprendre, vû qu'il n'y avoit parmi nous aucune femme, dont la beauté égalât celle des *Sevarambes* ou des *Sporundiennes*. Mais que peut on alléguer contre l'amour, & quelle laideur ne fait-il pas embellir, quand il veut bien s'en mêler ! Je demandai donc à *Sermodas* quelle étoit l'heureuse mortelle qui l'avoit charmé. C'est la Maitresse de *Morrice*, me dit-il. Autrement je n'aurois osé vous faire part de mes sentimens. Mais puisqu'il aime une autre personne, que lui importe que je lui succède, & que je prenne celle à laquelle il renonce ? Sans doute, il ne s'opposera pas à ce qui feroit mon bonheur, sans troubler le sien. Du reste, je vous proteste que je n'ai jamais ouvert mon cœur à cette dame, & que j'aurois mieux aimé mourir que de parler ; si le changement de *Morrice* n'autorisait ma conduite. Parlez lui donc en ma faveur. Je n'ai que des vues honorables pour sa compagne, & j'ensevelirai dans un oubli éternel ce qui s'est passé entre elle & lui.

La personne que *Sermodas* avoit en vue étoit une jeune *Hollandoise*, que sa
beau-

beauté m'avoit fait choisir pour moi-même quand nous partageames les femmes entre nous, & que j'avois cédée ensuite à *Morrice*. Mais depuis ce moment ils avoient vécu ensemble dans une douce union, & je n'avois plus songé à elle, en aucune manière. Elle me revint alors dans l'esprit, & je craignis pour *Sermodas*, ou qu'elle ne put l'aimer, ou qu'elle ne voulut pas demeurer à *Sporunda*, ou même qu'avec une femme *Sevarambe Morrice* ne voulut garder une Mairresse *Européenne*. Je plaignois *Sermodas* en moi-même, & d'aimer, & d'être aimé une *Européenne*, lui dont mille *Sporandiennes* auroient mieux mérité la tendresse, qu'elles auroient même brigüée. Ce qui m'intéressoit encore pour lui, outre ses belles qualités, & les obligations infinies que nous lui avions tous, c'étoit l'innocence & la pureté de sa passion. Il n'y a rien que je n'eusse fait avec joie, ou pour le guérir, ou pour le satisfaire. Enfin je lui promis de sonder *Morrice* à la première occasion, & je le quittai en même temps pour aller voir notre Amiral, que je trouvai dans sa chambre seul & plongé dans une morne rêverie.

Eh

Eh bien, mon ami, toujours triste & pensif, lui dis-je? Qu'est devenue cette gaieté, qui vous étoit naturelle, & qu'un naufrage même n'avoit pû vous ôter? Allons, courage, remettez vous, espérez mieux de la fortune, & sachez vous mettre au dessus d'elle, si elle ne vous est pas favorable. Non, il faut que je me marie, ou que je meure, répondit-il. Bon, bon, vous changerez de sentimens, lui repliquai-je. J'ai connu des hommes qui n'avoient pas moins d'amour que vous, & qui ont survécu aux rigueurs de leur destinée, bien qu'ils eussent tenu des discours semblables aux vôtres. Et vous même, de bonne foi, seriez vous mort de douleur, si la belle *Hollandoise* votre maitresse avoit rebuté vos vœux? Qu'en dites vous? Que vous êtes dans l'erreur, interrompit *Morrice*. Jamais de la vie il ne s'est rien passé entre nous que d'innocent, & dont vous auriez pu être témoin. Ce n'est pas qu'elle ne soit belle & jeune, qu'elle n'ait paru telle à mes yeux, que je ne l'aime en un mot, & que je n'en eusse fait avec joie une maitresse. Sa vertu seule qui ne cede pas à celle des Dames Se-

varambes auroit suffi pour gagner mon cœur. D'ailleurs, je veux bien avouer que je suis & d'un temperament & d'un âge à ne pas regarder tant de charmes impunément, & que je fus charmé du présent généreux que vous m'en fîtes. Cependant il n'en est pas moins vrai qu'il n'y a entre nous que de l'amitié. Ses prieres & la pitié que ses malheurs m'ont inspirée ont obtenu de moi cet effort.

Si j'avois connu moins bien Monsieur *Morrice*, & que je n'eusse pas sçu jusqu'où alloit sa droiture, j'aurois regardé son recit comme fabuleux & romanesque. Mais outre que son témoignage ne pouvoit m'être suspect, il m'offrit de m'amener lui même cette Dame dans le moment, & d'obtenir d'elle qu'elle me raconteroit son histoire. Je vois bien que ma physionomie parle contre moi, continua t'il. On ne diroit pas à me voir que je pusse autant gagner sur moi que j'ai fait. C'est pourquoi il ne sera pas mal qu'un témoin dépose en ma faveur.

Un instant après, il m'amena sa prétendue maitresse, que je reçus avec la politesse qui étoit due à son sexe, & à sa

sa beauté. Après les premiers complimens, elle se plaça sur un fauteuil que je lui avois présenté, & y demeura quelque temps à retenir ou à essuier des larmes qu'elle laissoit voir malgré elle. Enfin rompant ce triste silence, elle me dit, Mon General, Monsieur *Morrice* a tant fait pour moi, que je ne puis lui refuser rien de ce qu'une honnête femme peut accorder. C'est par cette raison que je me suis rendue à la priere qu'il m'a faite de vous raconter ma déplorable histoire. Autrement, je n'aurois eu garde de vous importuner d'un recit, où je fais que vous ne trouverez rien de curieux.

Je suis née à *Amsterdam* de parens riches & distinguez. Le Gouverneur de *Batavia* aiant été rappellé, à cause de ses malversations, mon pere fut nommé pour lui succéder. Vous n'ignorez pas que s'il y a un poste avantageux & brillant, où un particulier *Hollandois* puisse parvenir, c'est celui que je dis. L'éclat, la magnificence, le pouvoir, les richesses, tout s'y rencontre. En un mot, un Gouverneur y vit moins en chef d'une compagnie de *Negocians*, qu'en Prince Souverain.

Mon pere se hâta de partir pour *Batavia*, & me prit avec lui, parce que ma mere étoit morte en me mettant au monde. Il me donna l'éducation que je pouvois recevoir dans un endroit pareil, & je puis dire sans vanité que je surpassai les esperances de mes maitres, & les vœux de mon pere.

J'avois environ onze ans, lorsque mon pere se maria en secondes noces avec la veuve du Gouverneur d'*Amboïne*, dont les richesses immenses faisoient plus de bruit que les bonnes qualitez, & qui étoit venue s'établir à *Batavia* pour étaler son luxe dans un endroit digne d'elle. Les premiers jours de ce mariage se passèrent d'une manière qui nous satisfit tous également. Je traitois ma belle mere comme si elle avoit été ma propre mere. Elle à son tour me traitoit comme si j'eusse été sa propre fille. Voilà ce que j'avois gagné à force de soumission & de complaisance. Mais cette tranquillité ne dura pas long temps.

Ma belle mere avoit un fils, qu'elle chérissoit autant qu'il le meritoit peu, & qu'elle avoit envoyé étudier à *Leyden* en *Hollande*. Ce jeune homme revint à

à *Batavia*, en voiageur qui à ses défauts a sçu joindre ceux des divers païs qu'il a vus, & qui ne fait pas même être vicieux de bonne grace & d'un air naturel. C'étoient des affectations ridicules, des airs gauches, un amour propre insupportable, & une débauche outrée qui faisoit horreur. Imaginez vous donc ce que je sentis, lorsque cet indigne parent jetta les yeux sur moi, & qu'il me déclara une passion qui ne convenoit point à notre affinité. Je lui répondis comme je le devois. Mais son amour propre lui fit croire que je ne pouvois regarder sa tendresse que comme une faveur insigne, & qu'un jour ou l'autre je serois moins froide, quand j'aurois renoncé enfin à ces petites façons dont la pudeur des filles s'arme toujours. Il fallut en un mot pour le détromper, que je rejettasse ses galanteries d'un air méprisant, & que je l'accablasse de dureté.

Je me délivrai par ce moien de ses impertinences, & je m'imaginai qu'il s'étoit délivré de même de sa folie. Mais un jour que j'étois seule dans ma chambre, & que mon Père étoit allé au Conseil, il vint me trouver, ac-

compagné de sa mère; dont l'air embarrassé témoignoit qu'elle avoit des affaires importantes à me déclarer. Mon cœur me dit d'abord de quoi il s'agissoit. Après s'être entretenue quelque temps de choses indifférentes, elle m'avoua qu'elle étoit venue pour faire plaisir à son fils: que sa tendresse pour moi augmentoit à chaque instant, qu'il ne pouvoit plus vivre, si je ne l'aimois; que j'eusse pitié & d'un jeune homme amoureux à la fureur, & d'une mère défolée de l'état où elle voioit son fils. Je voulus répondre que l'affinité de ce fils & de moi mettoit un obstacle éternel à ce qu'elle souhaitoit. Non, non, ce n'est pas ce que vous vous figurez, repliqua t'elle d'abord. On fait dans toutes les parties du monde des mariages semblables à celui que je vous propose. Votre fierté est la seule chose qui s'oppose à ses desirs. Ma belle mère étoit une femme d'un esprit violent & emporté, & je sentis que la crainte de m'aigrir par des menaces ou par des injures l'avoit seule empêchée de m'en faire. Ainsi, bien que résolue à n'épouser jamais son fils, pour qui dès la première vue j'avois conçu une aversion invinci-

vincible, je dis que je serois toujours prête à obéir à ce que mon pere voudroit m'ordonner. Je suis ravie de votre réponse, répondit ma belle mère. Je n'en ai point encore parlé à votre pere. Mais je me charge d'obtenir son consentement. En attendant je vous laisse avec mon fils. C'est un garçon aimable & riche, & qui vous rendra heureuse.

Elle m'embrasse en finissant ces mots, & me laissa en proie aux ridicules galanteries de ce fils bien aimé, qui m'entretint avec tant d'affectation, que je sentis qu'il s'aimoit pour le moins autant qu'il m'aimoit. Néanmoins je lui répondis avec plus d'honnêteté que je n'avois fait jusqu'alors & qu'il ne meritoit. Seulement je le priai de vouloir bien attendre à me déclarer son amour que mon pere m'eut commandé de l'approuver.

Dès que je fus débarassée de sa présence, je m'enfermai dans ma chambre, & je m'abandonnai à mille rêveries. Tantôt je m'imaginois que mon pere ne voudroit pas donner les mains à un mariage aussi contraire à la nature. Tantôt j'appréhendois que ma belle mere

ne le gagnât, & qu'il ne voulût me sacrifier à sa tendresse pour cette femme. Je me rappellois ensuite ce que j'avois oui dire plusieurs fois sur les mariages forcez, & j'en sentoís encore mille tois d'avantage qu'on ne m'en avoit raconté. Mon unique consolation étoit de ne plus voir celui qui troubloit mon repos.

Plusieurs jours s'étoient passez de la sorte. Enfin, je m'avisai d'aller me promener à la campagne, pour rêver à mon aise au malheur de ma condition, & je ne pris avec moi qu'un petit nombre de femmes esclaves, comme vous savez que c'est la coutume. J'étois tellement enfoncée dans ces tristes pensées, que je n'apperçus pas un crocodile qui sortit de l'eau, & qui m'auroit dévorée, sans les cris des *Negresses* de ma suite qui m'y firent prendre garde. Je voulus d'abord m'enfuir. Mais la peur m'en ôta la force, je tombai évanouie, & lorsque je fus revenue à moi, je me trouvai dans une cabane de Pêcheur, couchée sur un lit, & environnée de mes esclaves, parmi lesquelles je vis un homme que je ne connoissois pas. Je demandai d'abord comment

ment j'avois pu échaper aux griffes de cet animal vorace. Une des *Negresses* me répondit que le jeune homme qui étoit auprès de moi étoit celui qui m'avoit sauvée. Que m'ayant vu tomber, il étoit sorti d'un buisson, où il cherchoit une piece de gibier qu'il avoit tuée. Qu'il m'avoit prise entre ses bras, & qu'il m'avoit emportée, en observant de courir toujours en zigzag. Je n'ai que faire de vous dire pourquoi il affecta cette maniere de marcher. Vous n'êtes pas à apprendre que le Crocodile n'a point de jointures dans le dos, & que par cette raison il se tourne lentement & avec peine, de sorte qu'il seroit facile de l'éviter, si la peur laissoit aux gens la présence d'esprit nécessaire pour marcher comme j'ai dit. Je remerciai mon libérateur avec la reconnoissance que meritoit le service qu'il venoit de me rendre. Mais que n'eus-je la force de m'en tenir là, sans lui donner encore mon cœur, en récompense de la vie qu'il m'avoit sauvée! Il me dit qu'il étoit fils du Fiscal de *Batavia*, & qu'il m'aimoit depuis long-temps, quoiqu'il n'eut jamais eu la hardiesse de me l'avouer. La sincérité de cette déclara-

tion paroïſſoit dans ſes regards, & l'amour donnoit une force à ſes diſcours, à laquelle je cédois volontiers. Je veux bien l'avouer, je ne me contentai pas de l'aimer, & de ſouffrir qu'il m'aimât, je lui déclarai même que ſa tendreſſe m'étoit agréable, & j'allai encore juſqu'à lui donner un rendez vous pour le lendemain, chez une Dame qui étoit mon amie & la ſienne.

Lorſque je fus de retour chez mon pere, mon premier amant vint me féliciter ſur le bonheur que j'avois eu, & ſe mit à maudire la fortune, qui lui avoit envié l'occaſion de me temoigner ſa paſſion en s'expoſant pour moi à la rage du Crocodile. C'étoient des vanteries de ſa part qui faiſoient pitié. Jamais de la vie il ne m'a paru auſſi mépriſable qu'en cette occaſion. La haine que je me ſentois pour lui augmentoit ma tendreſſe pour ſon rival, & cette tendreſſe à ſon tour augmentoit ma haine pour cet indigne beau frère.

Le lendemain, je me trouvai au rendez vous, ſans être découverte, & je promis un amour éternel à mon amant. Je ne fus pas moins heureuſe pendant quelques mois. Je voiois tous les jours
ce.

celui que j'aimois, l'objet de ma haine ne se présenteoit plus à mes yeux, je me flattois que mon insensibilité auroit lassé sa constance, je m'imaginois que peut-être mon pere auroit résisté aux sollicitations pressantes de son épouse, je tâchois enfin de me persuader que mon amant n'auroit qu'à me demander pour m'obtenir, puisque son pere étoit aussi riche que le mien.

C'est ainsi que je me consolais des mauvais momens que mon beau frère m'avoit fait passer, lorsque mon amant vint me trouver chez notre amie commune, avec un air de tristesse dans les yeux qui m'alarma plus que je ne puis dire. Il fut quelque temps sans pouvoir prononcer une parole. Enfin il me déclara les larmes aux yeux & en s'interrompant cent fois par ses soupirs, que son père l'avoit promis à la fille d'un Bourguemaître, qu'il venoit de lui annoncer cette nouvelle, & qu'il lui avoit commandé en même temps de se préparer à partir dans un mois pour aller épouser cette demoiselle en *Hollande*. Ce discours fut pour moi comme un coup de tonnerre, & je ne pus ni cacher mon trouble, ni songer même

à le cacher. Mon amant en triompha de joie & profita de l'occasion. C'est maintenant que je ne puis douter de votre tendresse, me dit-il. Vos promesses m'en persuadoient moins que votre douleur ne vient de faire. Eh bien donc, consentez-y, & nous saurons bien empêcher que le destin qui nous persécute ait désormais prise sur nous. Il ne s'agit que de nous lier par un mariage secret, & de nous abandonner ensuite à la Providence. Il ne peut nous arriver rien d'aussi dur que d'être séparés pour toujours l'un de l'autre. Mais d'ailleurs nous n'avons point à craindre la pauvreté. Graces au ciel, sans le bien de mon pere, j'ai assez pour subsister, sinon dans la splendeur, du moins sans bassesse & à mon aise. Encore une fois, unissez votre sort au mien, & je serai assez heureux.

Je lui répondis que la perte des biens étoit le moindre malheur, qui put arriver à des gens qui aimoient bien, mais que l'indignation de ma famille étoit quelque chose de terrible pour moi. Est-ce là l'unique mal que vous appréhendez, me dit-il? Eh qui sait si ces parens mêmes ne consentiront pas à notre
bon.

bonheur, quand nous les aurons mis dans la nécessité de le faire, ou de se déshonorer? Osez seulement, & la fortune sera pour nous. Mon cœur prenoit le parti de mon amant avec trop de vivacité pour que je ne me rendisse pas. Nous nous mariâmes en secret dès le lendemain, avec deux témoins; un ami de sa part, & une fille de chambre en qui je me fiois, de la mienne.

Notre commerce fut tranquille & caché pendant trois semaines. Il me sembloit qu'il n'y avoit point de femme au monde aussi heureuse que moi, & mon amant apprit pour comble de bonheur que l'épouse qu'on lui destinoit en *Europe* étoit morte. Sur ces entrefaites, les fruits de notre amour commencèrent à paroître, & je fus réduite à prier mon amant de déclarer notre mariage, sans quoi il faudroit que je le fisse moi-même. Il promit de me satisfaire dans quelques jours. Dans le même temps, mon père me déclara qu'il avoit résolu de me donner à son beau fils, & qu'il avoit toujours différé de m'en parler, dans la pensée que sa passion se refroidiroit à la fin. Mais que le temps n'avoit fait que lui donner de nouvelles forces.

Que je n'avois donc qu'à me préparer à me marier à *Pâques* prochain. Jugez Monsieur de ce que je devins à ce discours imprévu. Je suppliai mon pere de ne pas m'imposer la dure nécessité de lui obéir dans une occasion où il y alloit de mon malheur de le faire. Mais mon pere avoit trop bien pris son parti pour souffrir que je le contredisse. Il sortit de ma chambre sans écouter rien, & en m'avertissant qu'il comptoit sur une obéissance prompte & aveugle de ma part.

Ce n'étoit là qu'un des moindres chagrins que la Providence me reservoit. Le lendemain, lorsque j'allai trouver mon époux, & que je l'eus informé des intentions de mon pere, il m'apprit qu'il venoit de fonder le sien sur notre mariage, contre lequel il s'étoit emporté en des termes qui ne lui étoient pas ordinaires, en protestant qu'il ne consentiroit jamais à me laisser entrer dans une famille avec laquelle il avoit toujours été brouillé. Nous passâmes l'heure du rendez vous à nous plaindre l'un l'autre sans prendre de résolution. La nuit fut encore plus triste, & j'éprouvai toutes les peines d'un dé-

désespoir, qui présageoit les malheurs dont j'allois être accablée.

Le jour suivant, dès que je pus me dérober du logis, je courus à notre rendez vous, où je ne trouvai qu'une lettre au lieu de mon mari. Je l'ouvris en tremblant. Mon époux m'y marquoit que son père indigné de la proposition de notre mariage, l'avoit contraint de s'embarquer sur un vaisseau qui partoît pour la *Hollande*, sans lui laisser le loisir de dire adieu à personne. Qu'il avoit néanmoins gagné un Officier qui s'étoit chargé de cette lettre pour me la rendre. Que si je l'aimois assez pour vouloir bien partager sa fortune, la même personne me conduiroit au vaisseau, & me donneroit des habits d'homme qui me déguiseroient suffisamment. Qu'il me prioit en ce cas d'être prête pour le lendemain au soir, & de venir seule.

La douleur dont je fus saisie en lisant cette lettre est inexprimable. Cependant j'avois trop de tendresse pour ne pas me préparer d'abord à la fuite. Mon unique crainte étoit d'être prévenue. Je retournai donc chez mon père. J'empaquetai une grande quantité de

de pierreries , qui avoient appartenu à ma mere , & dont j'avois hérité par son mort , & je les donnai en garde à une fille de chambre en qui je me fiois. Le lendemain nous allâmes ensemble à notre rendez vous ordinaire. Je lui découvris alors mes intentions. Mais elle me protesta que si je ne lui permettois de m'accompagner , elle m'empêcheroit bien moi-même de me fuir , en avertissant mon pere de ma fuite. Je l'aurois prise volontiers avec moi , parce que nous nous aimions dès notre enfance , si j'avois eu des habits pour déguiser son sexe. Mais je n'en avois point , & l'Officier chargé de m'emmener assûroit qu'il n'osoit se charger d'elle. Néanmoins elle sut le gagner à force de prieres , nous nous habillâmes , nous partîmes les larmes aux yeux , & nous arrivâmes vers la fin de la nuit à bord du vaisseau , où l'Officier nous conduisit sur le champ dans la cabine.

Il y avoit déjà quelque temps que nous y étions , & je commençois à m'étonner de ne point voir mon mari , lorsque mon conducteur m'apporta une seconde lettre , que j'ai lue & relue trop

trop de fois pour que je puisse l'oublier jamais. La voici mot pour mot.

Madame, je crois qu'il est temps à l'heure qu'il est de vous détromper enfin de l'erreur, où une passion imprudente vous a jetée. Sachez donc que celui qui nous a mariés étoit un de mes amis, simple particulier comme moi, & qui loin d'être Ministre, n'a peut être jamais mis trois fois le pied dans une Eglise. J'avoue qu'il y a quelque chose dans cette action qui n'est pas trop net. Cependant j'ai encore de pires nouvelles à vous apprendre. J'ai à vous dire en un mot que vous allez dans un lieu d'où vous ne reviendrez jamais. Mais bien que vous aiez perdu une fortune considérable, vous avez de quoi vous consoler de ma barbarie, puisque vous emportez avec vous des charmes, qui ne sauroient que vous rendre heureuse dans un pays où vos pareilles sont d'une extrême rareté. Allez donc bon courage. Mon ami aura soin de vous, & vous ne manquerez ni de nourrice ni d'accoucheuse, au cas que vous accouchiez dans le vaisseau, puisqu'il est rempli de femmes qui ne demanderont pas mieux que de vous servir. Quant à votre enfant, si c'est un garçon, je lui souhaite
plus

plus de probité qu'à son pere, & si c'est une fille, plus de sagesse que sa mère n'en a montrée. Pour ce qui est de moi, je mets aujourd'hui à la voile, ainsi que je vous l'ai marqué, & je vais par l'ordre de mon pere me marier en Hollande. Je m'imagine bien que la personne qui m'est destinée n'est pas la moitié aussi belle que vous. Aussi je me prépare d'avance à vivre avec elle une fois moins bien & la moitié moins de temps que nous n'avons fait ensemble. Seulement comme il y a là plus de beautéz qu'à Batavia, je me dédommagerai avec elles des quarts d'heures que j'aurai été obligé de lui donner. Au reste, Madame, vous n'ignorez point qu'en vous sauvant la vie, je me suis acquis un droit incontestable sur votre personne. Ainsi je compte que vous me ferez obligée de n'avoir pas différé d'avantage à y renoncer. Encore une fois remettez vous donc un peu de votre trouble. J'ai connu deux ou trois femmes dans la même situation que vous, qui ont survécu, & à leur affliction, & à plus d'un mari. La douleur ressemble à l'amour. Plus elle est violente moins elle dure. Mais ma lettre vous ennuie peut être, Madame. Je me borne donc à vous conseiller de m'oublier, comme je tâcherai de faire,

re,

re, tant que je serai Frederic van Noort.

Avant que j'eusse lû la moitié de cette lettre, je tombai à terre évanouie, & ma fidelle compagne m'a raconté depuis, que je demeurai quelques heures sans donner le moindre signe de vie. À la fin je revins à moi, si on peut appeller revenir à soi l'état de désespoir, où je me trouvai alors. L'ingratitude exécrationnelle dont ma tendresse étoit payée occupoit seule mon esprit. La mort me paroissoit l'unique remede à mes malheurs. J'aurois souhaité que celui qui nous avoit conduites à bord m'eût oté la vie. Cet homme cependant n'oublioit rien pour me remettre tant soit peu. Il me disoit que le temps adouciroit mon chagrin, qu'il avoit aidé à mon malheur sans me connoître, ni savoir de quoi il s'agissoit, qu'il déplorait mon triste sort, que peut être le ciel feroit un jour favorable à mon innocence, que celui dont je pleurois la perte n'étoit pas digne de mes larmes. La pitié & l'amour le faisoient parler de la sorte, sans qu'il s'en apperçut lui même, ou que ma douleur me permit
d'y

d'y prendre garde. La perfidie de *van Noort* me rendoit son sexe insupportable. Je détestois la crédulité avec laquelle je m'étois rendue à ses trompeuses protestations. Je regrettois de n'avoir pas été dévorée par le Crocodile des griffes duquel il m'avoit arrachée.

Enfin mes chagrins accablèrent ma constance, & je tombai malade dans l'Isle de *Java*, où les vents contraires nous retinrent durant sept mois entiers. Jamais personne ne s'est réjoui autant de sa guérison, que je me réjouis alors d'une maladie, que je regardois comme une grace du ciel, qui vouloit bien enfin me délivrer de la vie. Néanmoins, malgré ma douleur, j'accouchai d'un enfant mort, secourue par ma fille de chambre seule, & je recouvrai ensuite mes forces sans pouvoir recouvrer ma tranquillité. Nous jettâmes cet enfant dans la mer après l'avoir arrosé de nos larmes.

Mon malheur n'étoit pas la seule chose qui m'affligoit. Je n'étois guères moins touchée du sort de ma fidelle compagne, que sa tendresse pour moi avoit poussée dans le précipice, & qui auroit été heureuse à *Batavia* si elle
m'a-

m'avoit moins aimée. Il est vrai qu'elle même soutenoit son infortune avec une constance héroïque. Elle ne paroissoit sensible qu'à ce qui me regardoit. Souvent même elle se félicitoit de ce que la providence l'avoit conduite auprès de moi pour m'aider à supporter mes disgraces. Mais moins elle se plaignoit, plus je la plaignois moi même & je déplorais la triste récompense qu'elle recevoit de sa fidélité & de son attachement.

Un autre chose qui me chagrinoit encore, c'étoit la poursuite opiniâtre de l'Officier qui m'avoit enlevée, que le retour de ce qu'il appelloit ma beauté avoit ramené auprès de moi, où il se tenoit sans cesse. Il étoit d'une condition & d'une figure à mériter quelques égards. Mais il n'y avoit plus d'homme qui put me plaire, & il m'en coutoit même des efforts pénibles, pour ne le pas traiter rudement. Par bonheur pour moi, le vent s'étant tourné au beau, il fallut qu'il allât à terre pour acheter quelques provisions des *Javans*, & il reçut une blessure mortelle dans une querelle qu'il eut avec eux. Je veux bien vous dire que je ne pleurai point

fa

sa mort, parce qu'il me paroissoit homme à faire par la violence ce que l'indigne *van Noort* avoit fait à force d'artifices.

Nous nous embarquames le lendemain, & il n'y avoit pas trois semaines que nous étions en mer, lorsque notre navire fit une voie d'eau. Chacun se crut perdu alors sans ressource, & moi seule j'étois ravie de voir approcher la fin de ma vie. Je ne souffrois que pour ma chere compagne, qui a été recompensée de sa fidelité pour moi par son mariage avec de *Hayes*, un de vos principaux Officiers, qu'ils ont solennisé à *Sporunda*. Vous arrivâtes dans cet intervalle, & vous nous arrachâtes des portes de la mort. Je n'ai que faire de vous dire ce qui nous est arrivé depuis ce temps là. J'ajouterai seulement à mon recit un aveu que je dois à la vertu & à l'honnêteté de Monsieur *Morrice*. C'est que maitre de ma personne, il a eu la force de sacrifier sa tendresse pour moi à mes prieres, & qu'il m'a même promis de me laisser chez les *Sevarambes*, ou chez les *Sporundiens*, les seuls peuples parmi lesquels je puisse me résoudre à vivre.

L'his-

L'histoire de cette Dame me tira les larmes des yeux, & je hésitai quelque temps s'il conviendrait de lui proposer un époux, dans les circonstances déplorables où elle étoit. Cependant mon amitié pour *Sermodas* me fit parler à la fin, & je déclarai les sentimens qu'il avoit pour elle. Malgré la surprise que ce discours lui causa, elle y répondit avec plus de douceur, que je ne l'avois attendu de sa haine pour les hommes. J'en pris occasion de la presser davantage. Je lui remontrai qu'elle n'avoit que ce seul moien de demeurer chez les *Sevarambes*. Quant à la personne de *Sermodas*, qu'y trouvez vous à redire, lui dis je? C'est un homme distingué, riche, bienfait, jeune, vertueux, sage. Faut-il vous l'avouer sans détour? Il se croiroit heureux de vous avoir, & je vous croirois heureuse d'être avec lui.

Je sentis que mes raisons l'avoient ébranlée, & j'en fis avertir sur le champ *Sermodas*, qui se hâta de venir trouver la belle *Hollandoise*, pour lui jurer une tendresse éternelle. J'eus la satisfaction de voir qu'elle le reçut avec un peu plus que de la politesse. Je racontai ensuite

fuïte au *Sporundien* les aventures de son amante, qui achevèrent de l'attendrir pour cette aimable Dame, dont le prétendu commerce avec *Morrice* lui avoit fait quelque peine. Il me remercia les larmes aux yeux du service que je lui avois rendu. Jamais je n'ai vû un homme aussi charmé d'un bienfait reçu, & jamais je n'ai goûté moi-même une joie aussi pure & aussi douce.

Le lendemain, le Roi assembla son conseil, où la requête de Monsieur *Morrice* fut présentée. Le résultat fut que Sa Majesté consentiroit au mariage, si la Dame *Sevarambe* vouloit bien s'en aller avec l'époux, qu'elle avoit choisi. L'un & l'autre ne souhaitoient rien d'avantage. C'est pourquoi on prépara d'abord tout pour leur union & pour celle de *Sermodas* avec la belle *Hollandoise*, que *Sevaraminas* fit célébrer dans le principal temple, & qu'il voulut bien honorer de sa présence. La cérémonie fut d'une magnificence extraordinaire.

Sermodas parut le premier avec son épouse, couvert d'une robe de drap d'or, & une couronne de fleurs sur la tête. *Morrice* vint ensuite avec la belle *Sevarambe*. Il avoit un habit dont le
Roi

Roi lui avoit fait présent, & qu'un Roi seul pouvoit porter. Ce n'étoit qu'or, perles, & pierreries sur quelque endroit qu'on jettât les yeux. Les deux Fiancées n'étoient guères moins magnifiques. Elles étoient habillées de drap d'argent brodé de perles, & couronnées de fleurs, selon la coutume observée de tout temps chez les *Sevarambes*. Mais elles étoient encore parées davantage par leur beauté & par leur innocence. Je fus surpris de trouver tant de charmes à la Dame *Hollandoise*. La joie & l'amour avoient ranimé ses regards, & redonné de la vivacité à son teint. Je ne la trouvois inférieure en beauté à aucune des Dames *Sevarambes*, & chacun la combloit de louanges & de bénédictions, à mesure qu'elle traversoit le Temple.

Après la cérémonie, qui fut semblable à ce que nous avions vû chez les *Sporundiens*, nous retournâmes au Palais, où *Sevaraminas* avoit commandée qu'on nous servit un repas superbe. Au sortir de table, le Roi me fit l'honneur d'entrer en conversation avec moi, & je lui racontai l'histoire de la Dame *Hollandoise*, que la Reine ne put entendre.

tendre sans verser des larmes. Les Mariez cependant s'étoient retirez dans les appartemens du Palais, que le Roi leur avoit fait marquer, & qui étoient meublez comme ceux du Souverain même. Lorsqu'ils furent rentrez dans la Salle, il parut tout à coup, comme par enchantement, un théâtre dont les décorations pompeuses & ingénieuses surpassent infiniment ce que j'ai vû de cette espèce en *Italie*. On y représenta une Comédie par laquelle les plaisirs de cette journée finirent.

Le lendemain, la fête recommença, & elle dura vingt jours de suite, ce qui ne s'étoit pratiqué jusqu'alors à *Sevarambia* que pour les noces des Rois seuls. Promenades, Festins, Concerts, Tragédies, Comédies, Operas se succédoient sans cesse. Je me souviens entre autres qu'on représenta une fois les amours de *Mars* & de *Venus*, car les *Sevarambes* savent la mythologie des Grecs aussi bien que nous mêmes. Les voix étoient charmantes, les paroles accommodées à la Musique, & le langage approchant de l'*Italien* pour la douceur. Voici quelques vers que j'ai retenus, que *Mars* chan-

chante à *Venus* dans un bosquet de cypres, où il la rencontre. On jugera par eux de l'agrément de la langue *Sevarambe*.

*Crema Spleffo pil Carmina
Nil formoso pelte trano
Spum fel trotsso Croni tano
Meluc causo tunc te fina.*

C'est-à dire, quoiqu'ils doivent perdre beaucoup de leur élégance dans une traduction *Françoise* en prose, qu'il sort des yeux de *Venus* des raions, qui enflamment le cœur de *Mirs*, & qu'elle ne peut éteindre que par des baisers.





CHAPITRE VI.

L'Auteur & les siens s'embarquent pour Monatamia. Leur arrivée en cette isle. Ils partent pour Batavia. Ils reprennent la route d'Angleterre. Conspiration de l'Equipage. Gulliver est forcé par les siens d'entrer dans la Chaloupe avec quelques Officiers. Deux Matelots tuent Morrice pour jouir de sa femme. Cette Dame noyée avec un Marinier. Gulliver reçu à bord d'un Navire François. Son arrivée en France d'où il passe en Angleterre.

DEs que les réjouissances furent finies, *Sevaraminas* donna ordre qu'on nous fournit un vaisseau, pour nous conduire à l'Isle de *Monatamia*, où nous devions établir notre commerce,

ce, à condition de ne venir que de deux en deux ans, & avec un seul vaisseau du port de six cent tonneaux. Tout fut prêt en moins d'un mois. J'aurois bien souhaité que les *Sevarambes* eussent travaillé avec moins de diligence au bâtiment qui alloit m'éloigner peut-être pour toujours de leurs côtes. Mais je me rendis en cette occasion à l'avantage de ma patrie, qui ne pourroit que retirer un profit extraordinaire de son commerce avec ces excellens peuples, soit par rapport aux richesses, ou même par rapport aux mœurs.

Le jour marqué pour notre départ, nous dîmes adieu à tous nos Amis, & j'eus le plaisir de voir par le regret avec lequel ils nous quittoient, que la conduite de mes compagnons leur avoit été agréable. Nous allâmes ensuite remercier *Sevaraminas*. Ce grand Prince ne se contenta pas de nous donner *Sermotas* pour nous servir de guide jusqu'à *Monatamia*. Il me fit encore des présens dignes de ses richesses & de sa générosité, & mes Officiers & mes gens en reçurent de magnifiques à proportion.

Nous nous embarquâmes le deuxième d'*Aout*, & nous descendîmes le fleuve de *Rocara*, où nous mouillâmes le soir devant *Trumbello*, ville considérable par son commerce avec l'Isle de *Monatamia*. Nous y parlâmes à plusieurs Négocians, & j'y pris un Pilote pour nous guider à l'embouchure de la rivière, dont le passage est dangereux par les rocs sans nombre qu'on y trouve à un pied sous l'eau. Nous les traversâmes néanmoins sans aucun accident. Le lendemain, nous voguâmes par un vent de *Sud sud est*, jusqu'à l'entrée de la nuit, qu'il fit un calme plat. Mais environ à minuit, il s'éleva un vent frais qui nous étoit favorable, & dès le matin nous aperçûmes *Monatamia* à notre droite. Cependant le vent s'étant relâché tout à coup, nous ne pûmes y arriver comme nous nous l'étions promis, & il fallut jeter l'ancre le soir à la vûe du port, dont on nous avoit assuré que l'entrée étoit périlleuse & difficile.

Le jour suivant, je fis tirer un coup de canon, au bruit duquel, un Pilote vint se présenter pour nous conduire. Lorsqu'il fut à bord, il témoigna sa
surprise

surprise de voir tant d'*Européens*, & il parut qu'il ne vouloit pas servir de guide à des gens comme nous, qui pouvoient avoir des intentions funestes & criminelles. Néanmoins il revint de son trouble, & se mit au Gouvernail, dès que *Sermotas* se fut montré pour lui dire qui nous étions.

Le port de *Monatamia* est un des meilleurs qu'il y ait au monde. Il ressemble à peu près à celui de *Portsmouth* en *Angleterre*. Mais outre que ce dernier est moins grand, les vaisseaux n'y sont pas à couvert des tempêtes, comme dans celui dont je parle. La ville a le même nom que l'Isle, & dépend du Roi des *Severambes*, qui y envoie un Gouverneur de trois en trois ans. Elle a sous sa juridiction plusieurs petites isles, dont les unes ont deux lieues de tour, & les autres trois, & il y en a une entre autres auprès de *Monatamia*, qui est à peu près de la grandeur de l'Isle de *Wight*. Les Gouverneurs de ces petits endroits sont traités de Rois, mais j'en ignore la raison, à moins que ce ne soit pour les tourner en ridicules.

Sermotas, Morrice & moi eûmes plu-

seurs conférences avec le Gouverneur de *Monatamia*, qui nous permit de faire des établissemens dans ses terres, si nous le jugions à propos. Ce parti fut accepté par soixante sept de ceux d'entre nous qui étoient mariez, & il ne nous en resta que trois, qui voulurent bien revenir avec nous en *Europe*. Après un séjour de trois semaines, nous mimes à la voile pour *Batavia*, où quelques uns des nôtres vouloient s'arrêter, & où nous étions sûs de trouver assez de gens pour les remplacer. Je donnai ma Cabine à *Morrice*, qui ne pouvoit guères s'en passer, ayant une femme, & nous abordâmes à *Batavia*, sans qu'il nous fut arrivé rien de considerable sur notre route.

Le Gouverneur nous y reçut avec beaucoup d'honnêteté & de candeur. Sur les prieres pressantes qu'il m'en fit, je lui donnai un journal complet de mon voyage, excepté que j'observai d'effacer avec soin les latitudes des places, parce que les *Hollandois* ne croient point faire injure aux autres Négocians en s'emparant de leur commerce, & en se servant du pouvoir excessif qu'ils ont dans les *Indes Orientales*
pour

pour les chasser de leurs établissemens. D'ailleurs j'eus tout lieu d'être content de l'accueil qu'on nous y fit. Mais comme je m'appergus que plusieurs de mes gens enrichis par les *Sevarambes*, oublioient les vertus qu'ils avoient apprises chez cette innocente nation, il me fallut hâter mon départ, & prendre plusieurs matelots étrangers à leur place, parce qu'une bonne partie des miens s'étoit cachée, pour éviter les recherches que le Gouverneur m'avoit permis de faire de leurs personnes. Par bonheur, il se trouva un bon nombre de *Hollandois*, qui ne demandèrent pas mieux que de me suivre.

Néanmoins cet inconvénient retarda mon voiage de quelques-jours, pendant lesquels je m'informai sous main de l'histoire de la belle *Hollandoise*, qu'on a lue dans le chapitre précédent. On m'apprit que le fils du Fiscal étoit parti pour aller se marier en *Hollande*; que la fille du Gouverneur étoit disparue depuis deux ans sans qu'on sçut ce qu'elle étoit devenue: que son Pere étoit inconsolable, & qu'il se reprochoit sans cesse de l'avoir obligée à s'enfuir par la rigueur qu'il lui avoit témoignée, &

que le Fiscal étoit mort un mois avant notre arrivée. Je vis même le beau frère de la femme de *Sermodas*, & je lui reconnus ces airs ridicules, qu'elle m'avoit dépeints il n'y avoit que peu de temps. J'en pris occasion d'écrire au Gouverneur sous un nom supposé, que j'avois vû sa fille, qu'elle avoit essujé des chagrins incroyables, que le ciel l'avoit enfin récompensée de sa vertu par un heureux mariage, & que peut-être il auroit encore un jour le plaisir de revoir cette fille bien aimée. J'ajoutois cette dernière circonstance, sur la parole de *Sermodas*, qui m'avoit assuré que s'il pouvoit en obtenir la permission du Roi, il comptoit dans un an ou deux faire un voiage à *Baravia*, avec son épouse, pour rendre ses respects à son beaupere.

J'ignore quel effet cette lettre produisit sur l'esprit du Gouverneur, parce que l'équipage de mon navire se trouva complet alors, & que le vent qui étoit favorable m'invita à mettre à la voilâ. Nous voila donc parties, & il y avoit déjà quelques jours que nous étions sur mer, sans qu'il nous fut arrivé rien de remarquable, lorsque j'in-

vitai

vitai *Morrice* & son épouse à venir jouer une partie d'ombre avec moi. Il se rendit d'abord dans ma chambre, & me dit qu'il ne savoit que penser de la conduite de nos anciens matelots, dont les entretiens secrets avec ceux que nous avions pris à *Batavia* avoient l'air d'une conspiration qui se tramoit contre les principaux Officiers. Voilà un début, qui n'a guères de rapport à la conversation que vous comptiez avoir aujourd'hui avec moi, continua t-il. Mais je vous avoue que je ne saurois plus penser à autre chose. *De Nuit* même me paroît être le chef de cette revolte, & je lui trouve des airs d'insolence, qui ne peuvent venir que de la confiance dont son dessein le remplit.

On peut bien s'imaginer que je n'appris point cette nouvelle sans être alarmé. Je me hâtai de consulter avec *Morrice* sur les moyens de découvrir les Conjurez & d'étouffer la révolte avant qu'elle put eclore. Mais nous n'avions encore pris aucune résolution, que *De Nuit* accompagné d'environ vingt hommes, entra dans ma chambre, le pistolet à la main, en jurant que nous étions morts, si nous faisions la mo-
 K 6

dre

dre résistance. Je lui demandai avec autant de fermeté qu'il me fut possible par quelle raison il en agissoit de la sorte. Tais-toi, me répondit-il avec la dernière insolence. J'ai autant de droit de commander le vaisseau que toi, & dès ce moment, tu renonceras à ton titre de General & de Capitaine, dont tu t'es revêtu toi même impudemment. Je lui dis que je le ferois quand nous serions arrivés au *Cap de Bonne Esperance*. Cela peut être, me répliqua-t'il avec un souris moqueur. Mais je n'ai pas dessein d'y conduire le vaisseau. C'est pourquoi, si tu te sens assez de résolution pour entreprendre ce voyage, voilà la chaloupe qui t'y conduira avec ceux qui voudront bien te suivre.

En même temps, ils nous arrachent de la chambre, & nous poussent dans la chaloupe qui étoit prête, *Morrice*, son épouse, & moi. *De Nuit* crie ensuite que si quelcun veut accompagner le Général, il n'a qu'à parler, qu'il sera le bien venu, & que je lui donnerai ma protection. Une partie de l'équipage répandoient des larmes pendant ce discours, & les autres insultoient à
notre

notre malheur. Sur ces entrefaites, il se présenta deux *Anglois* nommez *Sturmy* & *Withers*, qui s'écrièrent qu'ils aimoient mieux mourir de faim avec leur Capitaine, que de vivre dans l'abondance avec un malheureux comme *De Nuit*, & là dessus ils prirent leurs hardes, & sautèrent dans notre Chaloupe, dont *De Nuit* fit couper le cable sur le champ.

De Nuit nous avoit laissé nos lits, nos habits, nos armes, des provisions pour deux mois & une boussole. Mais à quoi pouvoient nous servir ces foibles secours! Selon notre estime, nous étions à cent lieues de terre, il pouvoit arriver une tempête à laquelle nous n'aurions pas été en état de résister, en un mot nous nous croïions perdus, & nous ne songions pas même à notre argent, que notre indigne équipage avoit retenu, tellement que je n'avois conservé que mes pierreries, qui étoient cousues par hazard dans la doublure de mon justaucorps. Nous passâmes le reste du jour dans un triste silence. La nuit ne servit qu'à augmenter notre désespoir & notre frappeur. Le lendemain cependant, un rayon

d'esperance vint briller dans nos ames, l'épouse de *Morrice* reprit courage & releva le nôtre, nous primes quelques nourritures pour la premiere fois, & nous résolûmes de faire de notre mieux pour nous sauver s'il étoit possible.

Withers me dit que selon son calcul, nous n'étions qu'à quelques lieues du *Madagascar*, & qu'il comptoit avec le secours de la Providence y arriver en trois jours, si nous voulions tourner au *Nord'ouest*. Quoique je craignisse la barbarie des habitans de cette Isle, je ne laissai pas d'être ravi d'apprendre que j'étois aussi près d'eux, & j'aimai mieux m'exposer à leur cruauté qu'à celle des flots. *Withers* comprit ma pensée, & nous dit que ces insulaires n'étoient pas ce que je m'imaginois, & qu'il avoit eu affaire à plusieurs qui avoient traité les *Anglois* avec beaucoup d'humanité. Sur cette promesse, nous courûmes au *Nord'ouest* pendant trois jours, sans voir terre, & nous voguâmes encore quatre jours entiers, avec aussi peu de succès. Cette situation nous causoit la douleur qu'on peut s'imaginer. Ce n'est pas que nous n'eussions encore des provisions pour sept

sept semaines. Mais s'il s'étoit élevé une tempête, nous n'aurions pu que perir, avec une chaloupe comme la nôtre. Nous tâchions de nous encourager les uns les autres avec un air d'abattement qui achevoit de nous décourager.

Le quatrième jour sur le soir, les nuages commencèrent à s'épaissir, & nous apperçumes des prognostiques evidens de la tempête, qui nous prit sur le minuit. Nous nous résignames en ce triste moment à la Providence, & nous attendions une mort qui nous paroissoit inevitable. Nous fumes secouez pendant plusieurs heures. Mais la tempête s'abbattit peu à peu, excepté que la mer continua d'être haute, & que les flots remplissoient le navire à tous momens. Néanmoins nous résolumes de n'oublier rien pour nous sauver, & nous vuidames l'eau le mieux qu'il nous fut possible. Heureusement, avant qu'il fut jour, le temps devint calme, & la mer parut moins agitée. Pour comble de bonheur, au lever du soleil, nous découvrimes la terre devant nous, & nous nous trouvames dans un courant rapide qui nous portoit vers la côte,
où

où nous abordâmes en moins d'une demie heure.

La première chose que nous fîmes fut de remercier le ciel qui nous avoit conservés. L'endroit où nous étions étoit entre deux rochers où il y avoit des creux d'espaces en espaces. Comme nous ignorions en quelle terre nous étions, nous y cachâmes ce que nous avions de meilleur, & je conseillai à *Morrice* par la même raison d'habiller sa femme en homme, pour que sa beauté ne l'exposât à la brutalité des Sauvages, qui peut-être ne le feroient scrupule de rien pour satisfaire leur infame passion. Nous grimpâmes ensuite de rochers en rochers. Mais nous remarquâmes avec douleur que nous étions dans une île stérile & inhabitée qui n'avoit que deux lieues de tour. Cependant nous nous y trouvâmes mieux que sur la mer, & nous achevâmes de nous consoler par la rencontre que nous fîmes d'une source d'eau douce, qui commençoit à nous manquer.

En avançant dans l'île, nous vîmes çà & là diverses pièces d'un navire, qui paroissoient les tristes restes d'un naufrage, & qui nous firent faire
des

des réflexions fâcheuses sur notre condition. A quelque distance de là, nous montames sur une élévation, d'où on découvroit le reste de l'Isle, dans l'espérance que nous pourrions de cet endroit appercevoir quelque autre terre. Mais au lieu de ce que nous cherchions, nous ne rencontrames qu'un squelette d'homme, dont il y avoit apparence que les oiseaux avoient dévoré la chair & les intestins. Auprès de lui étoit une bouteille fermée d'un bouchon de liège, & un papier où on avoit écrit quelque chose en *François* avec un pinceau. Voici les propres termes que j'y lus.

Si quelcun est assez malheureux pour venir ici, & qu'il puisse entendre cet écrit, qu'il sache que le cadavre qui y est exposé aux injures de l'air, est celui de Frederic van Noort, qui allant en Hollande sur le vaisseau le Prince d'Orange, fut jetté dans cette isle par la tempête. Des restes du naufrage, on construisit un petit bâtiment, avec lequel mes compagnons se remirent en mer tandis que je dormois, ce que je crois avoir été un effet de leur oubli. A mon réveil, j'aperçus leur navire, mais ils n'étoient déjà plus à la
per-

portée de voix, & je n'vois rien que je pusse employer en guise de signal. Je reconnus alors la main de Dieu qui s'appesantissoit sur moi. J'avoue que cette punition étoit due à mes crimes, & en particulier à l'injure que j'ai faite à la fille du Gouverneur de Batavia. Encore une fois donc, si quelque Européen à le malheur de tomber sur ce papier, il pourra informer le Fiscal de Batavia que son fils est mort, & que la faim a terminé sa malheureuse vie.

Cette funeste aventure nous tira les larmes des yeux, & je réfléchis avec terreur sur la justice vengeresse & épouvantable de Dieu, qui punit tôt ou tard les coupables qu'elle sembloit avoir oubliés. Mais nos propres malheurs ne nous laissoient pas le loisir de songer à ceux d'autrui. Nous retournâmes à la hâte dans notre chaloupe, qui se trouva encore en bon état, & nous délibérâmes ensemble si nous nous embarquerions de nouveau, ou si nous attendrions dans l'isle qu'il vint à passer quelque navire qui nous emmenât. L'avis de tous fut que nous tenterions fortune de nouveau, tandis qu'il nous restoit des provisions, que l'isle ne pou-

pouvoit nous fournir. Ainsi nous partimes de cette isle, & nous tournâmes au *Nord'ouest*, espérant de toucher à la côte d'*Afrique*, supposé que nous eussions passé *Madagascar*. Aucunde nous ne pouvoit comprendre quelle isle étoit celle d'où nous venions, d'autant que j'avois dans mon cofre une excellente mappemonde, où il n'y avoit rien qui la regardât. C'est ce qui fit que nous lui donnâmes le nom de *l'isle infortunée*. Du reste nous étions persuadés qu'elle ne pouvoit être bien éloignée du passage ordinaire des vaisseaux. Cependant nous convinmes de diminuer un peu nos rations à tout hazard, & d'ajouter encore cette incommodité à celle que nous souffrions depuis notre malheur, d'être réduits à manger nos viandes crues.

Le jour suivant, nous découvrîmes à notre grande satisfaction un pays qui s'étendoit un espace considérable vers le *sud*. Nous nous crûmes pour le coup hors de danger. En effet nous étions avant qu'il fut nuit à deux lieues de la côte, & nous y ferions aborder, sans une brise violente qui nous en éloignoit. Nous nous contentâmes
donc

donc de jeter l'ancre, & nous primes un peu de repos pour la premiere fois depuis qu'on nous avoit chassés de notre navire, excepté que nos deux hommes faisoient sentinelle tour à tour. Par malheur ce repos ne dura gueres.

Environ à minuit, réveillé par les cris de l'épouse de *Morrice*, je veux me lever, & je sens que je suis attaché au mât de la chaloupe par les pieds & par les mains. Les efforts que je fais pour me dégager ne servent qu'à serrer mes liens d'avantage, & en ce moment, j'entendis *Morrice* soupirer plusieurs fois, & sa femme implorer mon assistance en langue *Sevarambe*. Je lui dis en quelle situation je me trouvois, & j'appellai *Morrice* qui ne me répondit pas.

Je ne doutai plus alors qu'il ne fut arrivé quelque désastre, & j'en fus bientôt convaincu par les plaintes de la Dame *Sevarambe*, qui reprochoit aux deux Mariniers l'assassinat de son époux & le crime qu'ils méditoient contre elle. Je remarquai ensuite qu'ils vouloient mettre leur infame dessein en exécution. Mais un instant après, il s'éleva une querelle entre eux à qui auroit le pas devant, & de paroles en parole ils
en

en vinrent aux coups, pendant quoi la dame profita de l'occasion pour se jeter dans la mer, où elle fut noyée à l'instant.

Cependant ces deux malheureux continuoient de se battre sans prendre garde à ce qui étoit arrivé. A la fin, en se poussant l'un l'autre, ils bronchent tous deux, tombent dans la mer, & *Sturmy* qui ne savoit pas nager est noyé.

Withers rattrapa enfin la chaloupe, où il demeura quelque temps assis sans parler. Comme je ne l'entendois ni souffler ni remuer, je crus qu'il étoit mort, & je fus obligé de l'appeller pour m'en assurer. Il me répondit d'une voix foible. Ah mon cher Général, je suis un infame, me dit-il. Il n'y a plus de repos pour un malheureux comme moi. Mon Général, je vous ai trahi, & j'ai trahi ma conscience. Il s'approcha ensuite pour me délier, & il eut beaucoup de peine à y réussir, parce qu'on ne pouvoit discerner quoi que ce soit, tant la nuit étoit obscure & noire.

Alors il me raconta que *Sturmy* & lui ne nous avoient accompagnés que pour ne se pas séparer de la femme de *Morrice*. Qu'ils n'avoient rien su du dessein

dessein l'un de l'autre jusqu'à leur arrivée dans l'*Isle infortuné* où ils en avoient parlé ensemble. Que la vûe de la mort toujours prochaine avoit étouffé quelque temps leur passion. Mais que l'approche de la terre avoit rallumé leurs desirs. Il ajouta qu'ils avoient résolu ensemble la mort de *Morrice*, & qu'ils avoient délibéré de me traiter de même. Mais qu'il avoit obtenu qu'on me laisseroit la vie, & que par cette raison ils m'avoient attaché au mat, de peur que je ne m'opposasse à leurs criminelles intentions, Je vois que vous allez me reprocher ce crime horrible; continua t'il. Mais, je vous en prie, épargnez moi. Les reproches de ma conscience sont autant de coups de poignard qui me déchirent. Je donnerois le monde entier pour racheter les quatre heures qui viennent de s'écouler. Cependant si un repentir douloureux & sincere peut effacer ce forfait, je suis sûr de mon pardon. Je donnerai le reste de mes jours à la pénitence.

A la pointe du jour, j'aperçus le corps de *Morrice* percé de plusieurs coups, & couché à terre à un bout de la chaloupe. Cette vue réveilla ma

dou-

douleur. Nous lui ôtames ses habits, & nous le jettames dans la mer, après l'avoir baigné de nos larmes.

Il s'éleva en même temps un vent frais qui nous pouffoit vers la côte. Mais rien ne pouvoit m'inspirer de la joie dans la situation où je me trouvois. J'aurois souhaité être à la place de *Morrice*. Une vie comme la mienne, échappée à tant de perils, ne me paroissoit pas digne d'être regrettée. Il me sembloit qu'il auroit mieux valu vivre avec des bêtes féroces qu'avec des hommes, puisque du moins elles ne s'entretuoient que quand la faim les animoit les unes contre les autres. Combien ne regrettois-je pas mon départ de *Sevarambia*, où j'étois sûr que le Roi m'auroit permis de finir mes jours !

Ces tristes réflexions nous avoient conduits jusqu'à la côte, que nous trouvâmes bordée de rochers, & qu'il nous fallut côtoier jusqu'au soir, sans remarquer aucun habitant. Nous aperçûmes alors un vaisseau à deux lieues de nous. *Withers* me pria de ne le point accuser, & je lui en donnai ma parole, à condition qu'il vivroit désormais en honnête homme. Je vous l'ai déjà pro-

promis lorsque je n'avois rien à craindre, me répondit-il. Si j'oublie ma promesse, & que je cesse de détester mon crime, je consens que vous me livriez entre les mains de la justice.

Cependant nous approchions du vaisseau, que nous reconnûmes être *François*, & qui baissa ses voiles pour nous laisser aborder, dès qu'il eut apperçu notre signal de détresse. Le Capitaine nous reçut avec beaucoup d'humanité, & je lui racontai la perfidie de *De Nuit*, en observant de faire comprendre que *Withers* seul m'avoit accompagné dans mon malheur.

Le bâtiment étoit *Malouin* & venoit de *Siam*. Il s'appelloit *la Maligne* & le Capitaine, *Saint André*. Sur la description que je lui fis de mon vaisseau, ce brave homme me dit que mes gens étoient devenus Corsaires, qu'ils l'avoient attaqué il y avoit trois jours, qu'ils avoient pris la fuite après avoir eu un mat emporté d'un coup de canon, & qu'il avoit perdu son Lieutenant dans le combat. En même temps, il m'offrit sa Lieutenance, que je refusai sous prétexte qu'après avoir été tant de fois trahi par mes gens, je ne pou-
vois

vois ne pas craindre la vengeance de quelque Officier, qui croiroit cet emploi dû à ses services ou à son rang. Il me parut approuver cette conduite, & m'obligea d'accepter une place dans sa cabine. Il m'a fait tant d'honnêteté que je dois ce court éloge à ma reconnaissance envers lui.

Pendant notre voyage au Cap, *Withers* tomba malade, & sa maladie l'affoiblit d'abord à un tel point qu'on désespéra de sa vie. Je crus qu'il étoit de mon devoir de lui rendre visite aussi souvent qu'il me seroit possible. Il me dit qu'il ne comptoit plus sur la vie, & qu'il ne la desiroit point. Qu'il se flattoit d'avoir fléchi la colere divine par son repentir. Qu'il étoit joyeux de quitter le monde où il avoit eu le malheur d'offenser son Dieu par tant de crimes. Là dessus il me nomma son héritier, comme n'ayant point de parens, & je trouvai dans son coffre & dans celui de *Sturmy* pour plus de deux mille pieces en lingots d'or. Le pauvre *Withers* mourut trois jours après.

Nous arrivâmes au Cap de *Bonne Esperance*, après un voyage assez heureux, & nous nous y reposâmes deux

Tom. III. L mois

mois durant. Je ne m'amuserai pas à décrire un endroit que tant d'autres ont décrit. Nous en partimes avec une flotte de vingt vaisseau de différentes nations, parmi lesquels il y en avoit d'*Anglois*, avec lesquels je ne me souciai pas de faire connoissance.

A notre arrivée à *Saint Malo*, je voulus paier mon passage au Capitaine, mais je ne pus lui faire prendre mon argent, & au contraire il s'obstinoit à me paier ma chaloupe. J'eus mille peines à lui faire accepter un diamant que je trouvai parmi les effets de *Withers*. Encore me donna t'il la valeur par les honnêtetez qu'il me fit chez lui, où il m'obligea de loger, & où il me régala magnifiquement.

De *Saint Malo* j'allai à *Paris*, où je vendis mes bijoux & mes lingots, dont je fis treize mille livres sterling, que je mis au *Mississipi*. Dans les premiers jours, je me vis riche de soixante mille pieces, & je comptois encore sur quelque chose de meilleur. Mais bien-tôt mes treize mille pieces qui en avoient produit tant d'autres se trouvèrent réduites elles mêmes à deux mille cinq cent, avec lesquelles je
me

me crus heureux de passer en *Angleterre*.

Lorsque j'arrivai chez moi, je trouvais ma femme morte depuis quelque temps, & mes filles assez étonnées de me voir, jusques là qu'elles faisoient difficulté de me reconnoître pour leur père. Mais les richesses que je rapportois avec moi les convinquirent bientôt.

Maintenant je vis en repos dans ma maison, où j'attends la mort sans inquiétude & sans impatience. Comme la mort est un tribut que nous devons tous à la nature, je crois que le mieux est de le paier de bonne heure. En effet qu'y a t'il au monde qui rende la vie desirable? Tout n'est que misere ou que crime, & heureux celui qui y a la moindre part.







OBSERVATIONS
SUR LES VOYAGES DE
LEMUEL GULLIVER
ADRESSÉES

A

MONSIEUR SWIFT.
CLEF DU VOYAGE DE
LILLIPUT.

végétaux, les minéraux qui y croissent, le gouvernement, le commerce, les arts, les divertissemens, & les habits des Naturels. Mais en récompense, ceux qui vous ressemblerent, c'est-à-dire, qui sont moins curieux de savoir au juste ce que c'est qu'un peuple sauvage qu'ils ne verront jamais, que de connoître à fonds des hommes avec lesquels ils auront toujours à vivre, trouveront sans doute que *Gulliver* est fort au dessus des Voïageurs ordinaires.

C'est ce qui fait que je prens la liberté de vous en donner une idée, en attendant que vous aiez reçu le livre, & que vous puissiez en juger par vous même. Je suis sûr qu'alors vous ne désapprouverez pas le mélange ingénieux que l'Auteur a fait des raisonnemens les plus graves avec les fictions les moins vraisemblables. Vous savez trop bien que la vérité ne peut plaire à certaines gens, & s'insinuer dans leur esprit, qu'en se présentant avec un certain enjouement qui tempère son austerité, & que la fable seule peut lui prêter. Vous en avez fait l'expérience assez de fois, & votre inimitable *Conte du Tonneau* entre autres n'auroit pas eu la moitié autant de

vogue, s'il avoit paru aussi véritable qu'il l'est en effet.

Je vous annonce donc hardiment que vous serez charmé de l'adresse avec laquelle *Gulliver* combat les vices & les foiblesses sans les effaroucher. Ses réflexions philosophiques, ses préceptes moraux, ses maximes politiques, ses idées sublimes sur l'honneur, sur la probité, sur les devoirs de la vie civile, l'horreur qu'il inspire pour le vice, les éloges qu'il fait de la vertu, & les satyres mordantes qu'il sème par tout contre quantité de défauts en particulier, toutes ces choses sont amenées par des préambules divertissans, & soutenues par des imaginations amusantes.

Mais il y a encore une chose qui ne sauroit manquer de vous intéresser, vous & ceux qui, comme vous, peuvent dire après *Horace*,

. . . . *Namque sagacius unus odoror*
Quid lateat

C'est l'adresse avec laquelle il a fait entrer dans son récit des choses qui ont un rapport particulier à la Grande

Bretagne. En voici le premier exemple qui se présente sous ma plume. Il est tiré de la seizeime page du premier volume †, où il s'exprime en ces termes. A
 „ l'endroit où la voiture s'artêta, il y
 „ avoit un ancien Temple, tenu pour le
 „ plus grand du Roiaume, qui aiant été
 „ souillé par un meurtre *qui révolte la na-*
 „ *ture**, il y avoit déjà quelques années,
 „ qu'il avoit été dépouillé de tous ses orne-
 „ mens, & ne servoit plus qu'à des usages
 profanes. Vous voyes bien, Monsieur,
 qu'on ne peut mieux dépeindre la *Salle*
des Banquets à *Whitehall*, devant laquel-
 le *Charles I.* eut la tête tranchée, &
 on ne peut douter que ce ne soit à cet
 endroit qu'il ait fait allusion.

Vous n'aurez pas plus de peine à deviner à quoi il faut appliquer cette description qu'il fait de la campagne de *Lilliput* à la page dixhuitième. „ Tou-
 „ te la Contrée ne paroïssoit qu'un seul
 „ jardin, & chaque champ avoit l'air
 „ d'un lit de fleurs. J'apperçus à ma
 „ gau-

† On cite toujours ici l'Édition de *Gulliver* faite à la Haye pour P. Goffe & J. Neaulme.

* C'est une expression de l'Anglois que le Traducteur a omise.

„ gauche la ville Capitale, qui, de
 „ l'endroit, d'où je la voiois, ne res-
 „ sembloit pas mal à ces villes de-
 „ peintes sur les décorations de Thé-
 „ atre. On sent d'abord qu'il s'agit ici
 du Parc de *Saint James* vû de *White-*
hall, & de la ville de *Londres* apperçue
 du même endroit.

J'en dis autant de l'Empereur de *Lil-*
liput, & de la bonté avec laquelle il alla
 rendre visite au pauvre *Gulliver*. Il n'y a
 par d'*Irlandois* qui en lisant ce passage,
 ne se rappelle le memoire immortelle
 & chérie du *Prince au nez aquilin*, *
 mémoire que bien des *Anglois* mêmes
 respectent encore.

Quant à l'inventaire qu'on fait des
 effets de *Gulliver*, il ne faut pas avoir
 des yeux de *Lynx*, pour voir qu'il a
 été imaginé d'après celui de la rebellion
 de *Preston*.

Le troisieme chapitre est d'une na-
 ture qui mérite que je commence par
 ces termes de l'Historien, avec la per-
 mission du Lecteur, il faut que je m'eten-
 de un peu davantage sur cet article. On
 y décrit ainsi les Danseurs de corde de
 Lilli-

* Je crois qu'il s'agit ici de *Jacques II.*

252 CLEF DES VOYAGES

Lilliput. „ Ils faisoient des sauts périlleux sur un fil blanc fort mince, qui „ avoit deux pieds en long, & qui „ étoit tendu à la hauteur de douze pouces de terre. Ce divertissement n'est „ en usage que parmi ceux qui aspirent „ à la faveur du Prince, ou à de „ grands emplois. Il s'exercent dans „ cet art dès leur jeunesse, & ne „ sont pas toujours remarquables „ par une naissance distinguée, ou par „ une belle education. Quand un „ poste considerable est vacant par la „ mort ou par la disgrâce de celui qui „ en avoit été revêtu, ce qui arrive „ assez souvent, cinq ou six de ces „ Candidats demandent permission à „ l'Empereur de danser sur la corde devant lui, & devant toute la Cour, & „ celui qui saute le plus haut sans tomber, obtient la charge en question. „ Souvent les premiers Ministres eux „ mêmes sont obligez de montrer leur „ adresse, & de donner en présence „ de l'Empereur des preuves qu'ils conservent encore leur première agilité. „ Tout le monde convient que *Flimnap* „ le Thésorier, en faisant la cabriolet sur une corde tendue, s'elevé en l'air „ tout

„ tout au moins d'un pouce plus haut
 „ qu'aucun autre Seigneur de tout
 „ l'Empire. Mon ami *Reldresal*, pre-
 „ mier Secrétaire des affaires secrètes,
 „ est à mon avis, quoique peut-être
 „ je soie trop prévenu en sa faveur, le
 „ second après le Trésorier. Le reste
 „ des Seigneurs n'en approche pas.

Vous voudrez bien me permettre,
 Monsieur le Doien, de faire ici une
 remarque, que vous-même avez faite
 souvent parmi vos amis. C'est qu'un
Anglois dépaîsé admire souvent un ouvrier
 qui n'est qu'un ignorant au prix de ceux
 de la *Grande-Bretagne*. En effet, je vou-
 drois bien savoir s'il y a quelqu'un au
 monde, qui danse mieux sur la corde
 lâche que Mademoiselle *Marie*, Aussi,
 malgré les exclamations de Monsieur
Gulliver, sans les deux que je viens de
 vous nommer, je puis en citer encore
 deux autres de la même profession, qui
 surpassent & les *Flimnaps* & les *Reldre-*
sals, bien que ni l'un ni l'autre ne soient
 d'une naissance illustre, & n'aient eu
 une éducation distinguée. Mais com-
 me dit le Proverbe *Anglois*, c'est leur
 malheur, & non pas leur faute. Ces
 deux excellens personnages se sont unis
 par

par un mariage, & l'un des deux a épousé Mademoiselle *Marie*, qui est la soeur de l'autre. Cependant on dit à leur union intime qu'ils sont de véritables jumeaux, & non pas deux beaux-frères. Un d'eux qui a couru les foires dans les pays étrangers parle plusieurs langues, & le frère de Mademoiselle *Marie* entend parfaitement l'arithmétique commune, excepté la règle de trois que ses parens n'ont pas eu le moyen de lui faire apprendre. Ils ont entre eux un grand nombre d'enfans. On attend d'eux des prodiges, & ils ont obtenu déjà des emplois considérables dans les meilleurs jeux d'*Angleterre*, & principalement sur les côtes, par leurs sollicitations ou par les soins des amis de leur pere. Mais je ne songe point que je me suis écarté de mon sujet. Je vous prie d'excuser cette digression, & je retourne avec plaisir à *Lemuel Gulliver*, natif de la bonne Province de *Nottingham*, fameuse par la prison du Maréchal de *Tallard* enfermé dans sa vénérable citadelle.

Voici donc comme il continue sa description. „ Ces divertissemens cau-
„ sent souvent de grands malheurs, dont

„ plu-

„ plusieurs se trouvent dans l'histoire.
 „ J'ai vû de mes propres yeux deux ou
 „ trois Candidats se disloper quelques
 „ membres. Mais le danger est bien
 „ plus grand, quand les Ministres eux
 „ mêmes sont obligez de faire paroître
 „ leur adresse, car pour surpasser leurs
 „ Rivaux.... ils font de si prodigieux
 „ efforts, qu'il n'y a presque aucun d'eux
 „ qui n'ait fait quelque chute, &
 „ quelques uns jusqu'à deux ou trois fois.
 „ On m'a assuré qu'environ deux ans
 „ avant mon arrivée, *Flimnap* se seroit
 „ sûrement cassé la tête, si un des cou-
 „ sins de l'Empereur, qui par hazard se
 „ trouvoit à terre, n'eût diminué la
 „ force du coup.

Avec combien de joie un *T. . . d* &
 un *W. . p. . . e* ne liront-ils pas cette
 description des tours de *Flimnap* & de
Reldresal? Elle me rappelle le *Combat*
des Pygmées & des Grues de Monsieur
Addison, dont le Révérend Monsieur
Newcomb a fait une traduction admi-
 rable à mon gout, & dont je vous ci-
 terois volontiers quelques vers, qui
 conviennent à merveille à l'Empereur
 de *Lilliput*, si je ne songeais que j'ai aban-
 donné

256 CLEF DES VOYAGES

donné *Gulliver*, dont vous attendez que je vous parle.

Il continue en ces termes. „ Il y a
 „ encore une autre recreation, mais
 „ qui ne se prend que dans de certaines
 „ occasions, & seulement en présence
 „ de l'Empereur, de l'Impératrice &
 „ du Premier Ministre. L'Empereur
 „ met sur une table trois fils de soie,
 „ dont chacun est de la longueur de six
 „ pouces. L'un est de couleur de pour-
 „ pre, l'autre jaune; & le dernier
 „ blanc. Ces fils sont proposez com-
 „ me des prix à ceux que l'Empereur
 „ veut distinguer par une marque eclat-
 „ tante & particuliere de faveur. La
 „ cérémonie s'en fait dans une des plus
 „ grandes salles de sa Majesté. C'est
 „ là que les Candidats sont obligez de
 „ subir une epreuve d'adresse, bien dif-
 „ férente de la précédente, & telle
 „ que je n'ai jamais rien vu dans aucun
 „ endroit du vieux ou du nouveau
 „ Monde, qui y eut le moindre rap-
 „ port. L'Empereur tient entre ses
 „ mains un bâton, dont les deux bouts
 „ sont parallèles à l'horifion, & c'est aux
 „ Candidats à s'avancer un à un, & à
 „ sauter tantôt par dessus le bâton, &
 „ tan-

„ tantôt à se glisser par dessous, sui-
 „ vant qu'il est plus élevé ou plus bas.
 „ Quelques fois, l'Empereur tient un
 „ bout du bâton, & le Premier Mini-
 „ stre l'autre. D'autres fois le Pre-
 „ mier Ministre le tient tout seul. Ce-
 „ lui qui montre le plus de souplesse
 „ & d'agilité, & qui se fatigue le
 „ moins à sauter & à ramper, obtient
 „ pour récompense le fil couleur de
 „ pourpre. Le jaune est donné à ce-
 „ lui qui suit, & le blanc au troisième.
 „ Tous s'en parent, en se le mettant
 „ autour du corps, & il y a peu de
 „ Seigneurs distinguez à cette Cour,
 „ qui ne soient ornez de quelcune de
 „ ces Ceintures.

Si on n'étoit pleinement convaincu
 de la scrupuleuse véracité de Monsieur
Gulliver, véracité à laquelle Monsieur
Richard Simpson † rend un témoignage
 solennel dans sa Préface, on jureroit
 qu'il a eu intention en cet endroit de
 tourner en ridicule les ordres de la
Fartiere, du *Chardon*, & de *Bath* ou
 des *Bains*. Mais les bassesses auxquel-
 les

† Ce Capitaine proche parent de *Gulliver* a pu-
 blié un nouveau Voiage aux Indes Orientales.

les l'autorité despotique de l'Empereur réduit les *Lilliputiens*, sont inconnues aux Habitans de la *Grande Bretagne*, graces à la sagesse de leurs loix fondamentales. Ainsi le but de l'Ecrivain aura été de faire sentir vivement combien sont frivoles les honneurs, que les hommes recherchent avec ardeur, & à combien d'indignitez il faut qu'ils s'abaissent pour s'élever au dessus de leurs pareils, semblables aux enfans qui, pour sauter en haut, plient les genoux & se baissent jusqu'à terre.

Il décrit ensuite diverses choses que je passe sous silence, comme la docilité des Chevaux de l'Empereur, & l'adresse des Cavaliers *Lilliputiens*. Mais je ne m'y arrête pas, vû que l'article précédent m'a déjà pris trop de papier, & que vous devinerez aisément par vous même le sens enigmatique de ces recits. Je remarquerai seulement que les oppositions de *Skyresh Bolgolam Galbet* ou Amiral à la délivrance du *Grand Homme Montagne* ne représentent pas mal celles que certains *Lords* eurent à essuier avant de sortir de la Tour.

Le premier avantage que *Gulliver* tira de la liberté, fut qu'il alla voir *Mildendo*,

do, Capitale de *Lilliput*. Un Critique Allemand m'a écrit un gros paquet de lettres, pour me prouver que cette ville est *Londino* ou *Londres*, & en effe la description qu'il fait & de la Ville, & du Palais de l'Empereur, répond au Palais de Saint *James* on ne peut pas mieux. Quoiqu'il en soit, la visite que *Reldresal* rendit à *Gulliver*, est un morceau qui mérite d'être bien lû. Ce Seigneur s'entretient de la manière suivante avec notre Voïageur. " Quelque
 " puissant que notre État puisse paroître à des Etrangers, il est affoibli par
 " deux maux affreux, une violente
 " faction au dedans, & un ennemi redoutable au dehors. Depuis plus de
 " septante sept Lunes, l'État est déchiré par deux Partis sous les noms
 " de *Tramecksan* & de *Slamecksan*, noms qui sont dérivez de la différente hauteur des talons de leurs souliers. A
 " la verité, on ne sauroit nier que la coutume de porter de hauts talons ne
 " soit la plus ancienne. Mais sa Majesté a résolu de n'emploier dans l'administration du Gouvernement.....
 " qu'à ceux qui porteront des talons
 " bas.... Les *Tramecksan*, ou ceux qui
 " por-

„ portent de hauts talons, sont en plus
 „ grand nombre que nous. Mais le
 „ pouvoir & l'autorité sont de notre
 „ côté. Nous craignons que l'Heritier
 „ de la Couronne n'ait quelque pen-
 „ chant pour les hauts talons. Ce qu'il
 „ y a de certain, c'est qu'un de ses ta-
 „ lons est tant soit peu plus haut que
 „ l'autre, ce qui fait qu'il boite un peu
 „ en marchant.

Pour cette fois ci, Monsieur, au lieu
 d'expliquer moi même ce passage, je
 vous rapporterai l'explication, que le
 Docteur *Jean Woodward* du College de
Gresham en donna hier au soir, avec
 une gravité particuliere à sa profession.
 Vous saurez donc que, selon lui, les
Tramecksan & les *Slamecksan* sont les
Torys & les *Whigs*, & les Talons hauts
 ou bas la Haute Eglise ou l'Eglise Basse.
 Quant à ce que *Gulliver* ajoute ensuite
 sur l'Empire de *Blefuscu*, Empire mis
 dans sa carte à la même distance de
Lilliput que l'*Ecosse* est de l'*Angleterre*,
 le Docteur prétend que c'est l'*Ecosse*,
 & que les *Anglicans* & les *Papistes* sont
 désignez par ceux qui vouloient casser
 l'œuf au bout étroit, & par ceux qui
 vouloient le casser au bout large. Il
 assu-

assure qu'on n'en sauroit douter, pour peu qu'on fasse d'attention au passage, que je vais vous copier. " Tout le monde demeure d'accord qu'anciennement, quand on vouloit manger des œufs, c'étoit au bout le plus large qu'on les cassoit. Or il arriva un jour que le Grand Père de l'Empereur regnant étant encore enfant, & voulant casser un œuf selon l'ancienne coutume, se coupa un doigt. Sur quoi l'Empereur son Pere fit publier un Edit, par lequel il ordonna à tous ses Sujets, sous de grandes peines, de casser leurs œufs au bout le plus étroit. Cet edit irrita tellement le Peuple, que nos Histoires font mention de six Rebellions, dont il fut la cause, & qui coutèrent la vie à un Empereur, & la couronne à l'autre. Ces dissensions domestiques ont toujours été fomentées par les Empereurs de *Blefuscu*, qui ont toujours fourni un azile aux Rebelles qui quittoient l'Empire de *Lilliput*..... Le parti a été par une loi formelle déclaré incapable de remplir aucune charge. Mais avec la permission de ce Savant, je crois qu'il ne s'agit ici ni de *Cat-*

holiques, ni d'*Anglicans*, ni des deux *Charles I. & II.* ni de *Jacques II.* ni de leurs successeurs, ni des rebellions d'*Ecosse & d'Irlande*, ni de rien de semblable. *Gulliver* aura voulu dépeindre en général la futilité des matières qui font naître des schismes, l'animosité de ceux qui pensent différemment en fait de religion, les cruantez & les perfidies auxquelles chaque parti a recours pour abattre l'autre, & les révoltes odieuses que le prétexte d'hérésie a souvent excitées.

Le sixieme chapitre est employé à décrire les sciences, les loix, les coutumes, & l'éducation des *Lilliputiens*. „
 „ Il y a dans cet Empire quelques Loix
 „ dont *Gulliver* dit qu'il seroit tenté de
 „ faire l'apologie, si elles n'étoient
 „ directement contraires à celles de sa
 „ chere Patrie. Par exemple, ils en-
 „ terrent leurs morts avec les pieds en-
 „ haut & la tête en bas, parce que
 „ c'est une opinion reçue que dans on-
 „ ze mille Lunes, la terre... tournera
 „ sans dessus dessous, & que par ce
 „ moien au moment de la Resurrecti-
 „ on, ils se trouveront tous debout.
 „ Leurs Savans avouent bien que cette
 „ Doctri-

” Doctrine est absurde, mais la coutume ne la sse pas de continuer *par complaisance pour le vulgaire.* †

Je voudrois que des disputes aussi frivoles ne partageassent pas aujourd’hui l’*Angleterre*. Car je conviens avec vous d’une remarque faite par un grand homme, Monsieur *Hales d’Eton*, savoir que les disputeurs d’à présent ressemblent aux Esprits qu’on dit être dans les Mines. Leurs travaux n’avancent quoi que ce soit.

Ce qui suit touchant la punition des Délateurs qui ont calomnié un accusé mériterait qu’on l’observât dans la *Grande Bretagne*. Il en est de même de la coutume observée à *Lilliput* de récompenser la vertu avec autant de soin que les autres peuples en ont de punir le crime. Je passe une infinité d’endroits qui sont d’une egale force, & je ne m’arrête pas non plus à l’infidélité du Grand Thrésorier *Flimnap*, qui représentoit à l’Empereur que des *Bilets d’E-pargne* ne pourroient circuler qu’à neuf pour cent de perte. Mais voici un article qui mérite votre curiosité. C’est Monsieur *Gulliver* qui parle.

” Com-

† Ces mots ont été oubliés dans le *François*.

" Comme j'ai été la cause innocente
 " que la Réputation d'une Dame du
 " premier rang a été attaquée, je dois
 " tâcher de la justifier. Le Thrésorier
 " s'étoit mis en tête d'être jaloux de
 " sa femme, parce que de méchantes
 " langues lui avoient dit qu'elle étoit
 " folle de moi, & qu'il couroit un
 " bruit à la Cour qu'elle étoit venue
 " une fois secrètement chez moi. Je
 " proteste solennellement que ce sont
 " d'infames calomnies..... J'ose défier
 " le Thrésorier & ses deux Delateurs
 " *Clustril* & *Drumlo* de prouver que
 " quelcun soit jamais venu chez moi
 " incognito, excepté le Secrétaire *Rel-*
 " *dresal*, qui ne s'y rendit que par l'or-
 " dre exprès de l'Empereur. Il finit
 " ce chapitre par remarquer que l'Em-
 " pereur se laissoit trop gouverner par
 " ce favori.

Il ne faut que se rappeler les quatre
 dernieres années d'une de nos Reines
 pour comprendre la remiere partie de
 ce paragraphe, car a derniere s'ex-
 plique d'elle même.

L'Auteur raconte dans le septieme
 Chapitre, que ses ennemis aiant dessein
 de l'accuser de haute trahison, il alla
 cher-

chercher un azyle à *Blefuscu*. Je suis persuadé, Monsieur, que tendre & humain comme vous êtes, vous ne pourrez lire les articles dressés contre lui, sans vous rappeler un souvenir douloureux, & sans songer au pauvre Compte d'O d. Les noms mêmes vous frapperont.

Skyresh Bolgolam Grand Amiral,

Flimnap Grand Trésorier.

Limtoc General.

Lalcon Grand Chambellan.

Balmuff Grand Justicier.

Les postes qu'il attribue à ces Seigneurs sont une clef suffisante de ce passage. Il n'y a pas jusqu'aux articles d'accusation qui ne rendent la chose intelligible. Quant au General *Limtoc*, j'ai appris son histoire à *Marlborough* dans la Comté de *Wilt*, en allant aux bains de *Bath*, & je vous en rendrai compte dans une autre occasion. Néanmoins je n'oserois assurer que telle ait été l'intention de *Gulliver*. Il se pourroit bien qu'il a seulement voulu représenter l'injustice d'une Cabale, l'ingratitude de quelques Souve-

ains, l'oppression de l'innocence, & l'amitié foible & timide des gens de Cour.

Le Chapitre huitième & dernier roule sur le départ de l'Auteur & sur les difficultez qu'il eut à surmonter. Il écrit que l'Empereur de *Lilliput* aiant envoyé un Ministre pour le redemander à sa Majesté *Bléfusculienne*, ce Prince ne voulut pas y entendre. Je crois que notre Souverain ne seroit pas mieux écouté, s'il prioit le Roi de *France* de lui rendre *Knigt* & son *Livre verd*.

Quoi qu'il en soit, Monsieur *Gulliver* aiant préparé tout pour son voiage, il mit à la voile le vingt quatre *Septembre* †, & parle ainsi de son arrivée. „ Le seul malheur que j'eus fut „ que les Rats m'emportèrent une de „ mes brebis, dont je trouvai les os „ proprement rongez dans un coin. „ J'apportai le reste de mon troupeau „ sain & sauf à terre, & je le mis à „ terre dans un Boulingrin à *Greenwich*, où la bonté des herbes l'en- „ graissa

† L'auteur de cette Clef remarque que *Gulliver* a daté son départ de l'année 1701. au lieu de 1721, par des raisons mysterieuses que lui faiseur de clef dit qu'on devinera sans peine.

„ graiffa parfaitement , quoique j'eusse
 „ toujours craint le contraire. Je n'au-
 „ rois jamais pu les tenir en vie durant
 „ un voyage aussi long , si le Capitaine
 „ ne m'avoit donné quelques uns de
 „ ses meilleurs biscuits , qui réduits
 „ en poudre & mêlez dans l'eau , é-
 „ toient la meilleure nourriture du
 „ monde pour mon petit troupeau.
 „ En le montrant à plusieurs Person-
 „ nes de qualité & autres , je fis un
 „ profit considérable durant le peu de
 „ temps que je restai en *Angleterre* , &
 „ avant que d'entreprendre mon second
 „ voyage , je le vendis pour six cent
 „ pièces. Depuis mon dernier retour ,
 „ j'ai trouvé que la race en est beau-
 „ coup augmentée , & les Brebis sur
 „ tout se sont fort multipliées. J'el-
 „ père qu'elles serviront beaucoup à
 „ l'avancement des manufactures de
 „ Laine , par la finesse de leur Toi-
 „ son.

Cet endroit est ironique , ou je n'y
 entends rien. Cependant je n'ose pas
 trop vous dire ce que j'en pense.
 Les *Anglois* ne prendroient pas plai-
 sir à voir qu'un Etranger les croie
 comparables à des moutons , animaux

268 CLEF DES VOYAGES

craintifs & lâches, & dont un homme & un chien gouvernent des milliers sans peine Ainsi je finis vîte ma lettre, en vous assurant que je suis avec un sincère respect,

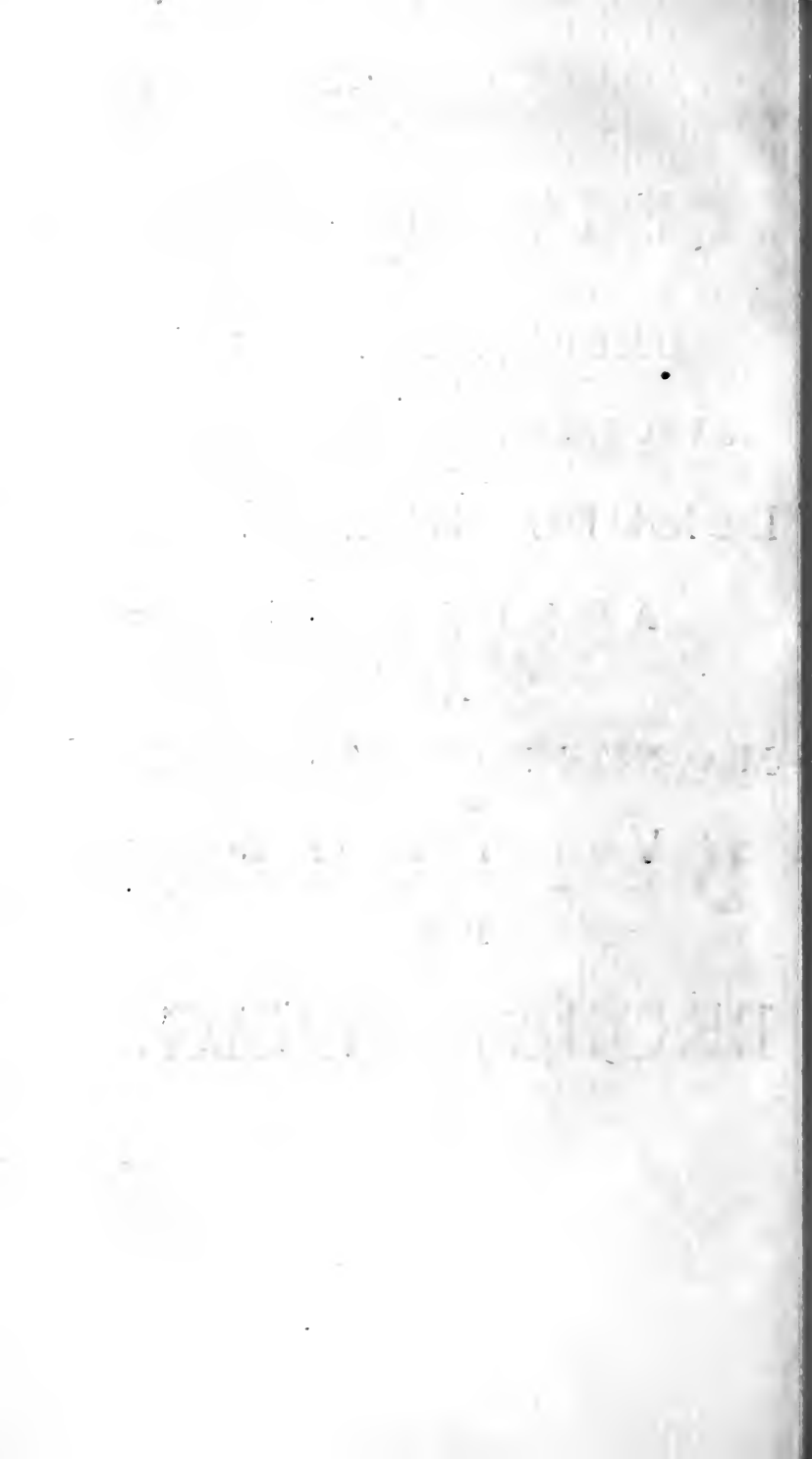
MONSIEUR

Votre....

COROLINI DI MARCO.



OBSERVATIONS
SUR LES VOYAGES DE
LEMUEL GULLIVER
/
A D R E S S É E S
A
M O N S I E U R S W I F T.
V O Y A G E
D E
BROBDINGNAG.





OBSERVATIONS
 SUR LES VOYAGES
 DE
 LEMUEL GULLIVER
 A DRESSÉES
 A
 MONSIEUR SWIFT.

MONSIEUR,

Bien qu'on ne m'ait pas peu raillé sur ce
 que j'ai adressé la clef de *Gulliver*
 à celui même qui passe pour auteur de
 l'ouvrage, je ne laisse pas de vous en
 envoyer la suite, pour obéir aux ordres
 dont vous avez bien voulu m'honorer.
 Vous saurez donc que notre homme
 condamné par son inclination & par la
 fortune à un genre de vie actif & in-
 M 4 quiet,

quiet, quitta bientôt sa patrie, & s'embarqua sur un vaisseau destiné pour *Surate*. Mais par bonheur pour le Public, après une navigation d'un an, le Capitaine du navire fut réduit à envoyer la chaloupe à terre dans une region inconnue, pour voir s'il y auroit moyen d'y faire de l'eau, & le curieux *Lemuel* voulut être de la partie. Sur ces entrefaites, arrive un Géant, les *Anglois* qui l'apperçoivent prennent la fuite, le vaisseau met à la voile, *Gulliver* seul ne peut se sauver & est pris. Il s'apperçoit alors qu'il est parmi un peuple aussi grand par rapport à lui qu'il l'étoit lui même par rapport aux *Lilliputiens*, & il appréhende à chaque instant que quelcun de ces monstres ne le dévore. En effet, c'étoient des Créatures de cent cinquante pieds de haut, & tout, jusqu'aux herbes & aux insectes, paroissoit dans une exacte proportion à cette grandeur. Mais cette énorme race de Geants étoit pleine d'humanité & de sagesse. On le montre d'abord dans les principales villes du Roiaume de *Brobdingnag* comme une curiosité inouïe. La Reine l'achete ensuite, & il en devient le favori. Il s'en

s'en fait bien que les Philosophes lui fassent autant d'accueil. Ces graves & dédaigneux Savans commencent par le dégrader de la qualité d'homme, & lui refusent même celle de nain, parce que sa petitesse étoit au dessous de toute comparaison, après quoi ils décident que ne pouvant être rangé sous aucune classe d'animaux, il est ce qu'on appelle *Lusus Naturæ*, „ définition „ conforme à notre Philosophie Mo- „ derne, dont les Professeurs déda- „ gnant les *causes occultes*, par lequel- „ les les disciples d'*Aristote* cherchent „ vainement à déguiser leur ignoran- „ ce, „ ont inventé cette merveilleuse „ solution de toutes les difficultez, „ au grand avancement des connoissances „ humaines. Néanmoins il trouve le moyen de convaincre le Roi qu'il est un véritable homme, il réussit même à lui plaire, & il auroit été heureux dans cette Cour, si la petitesse prodigieuse au prix de tout ce qu'il voioit à *Brod-dingnag* ne lui avoit attiré souvent des aventures tristes & ridicules. Il les décrit d'une manière enjouée & vive, & amène enfin le Lecteur à des choses plus sérieuses & non moins divertissan-

274 CLEF DES VOYAGES

tes * sur l'Etat de l'*Angleterre*, sur les défauts de son gouvernement, sur les vertus, les sciences, & les loix des *Brobdingnagiens*, sur la politique corrompue & odieuse des *Européens*, sur l'horrible & meurtrier secret de la poudre à canon. Enfin la fortune le tire de ce país d'une maniere aussi extraordinaire qu'aucune des choses qui ont précédé.

Après un voiage chez un peuple nain comme celui de *Lilliput*, rien ne pouvoit mieux convenir que la description d'un Empire de Colosses tels que les *Brobdingnagiens*, dont la disproportion extrême avec les corps des *Lilliputiens* devoit frapper & réjouir l'imagination. Aussi je croirois que *Gulliver* n'a eu d'autre vue que celle là en amenant sur le théâtre une race d'une grandeur aussi demesurée. Néanmoins il y a des gens qui veulent à toute force qu'il ait eu plus d'esprit que je ne lui en suppose dans cette rencontre.

Un Philosophe entre autres me soutint ces jours passez que le voiage de *Brobdingnag* n'est qu'un Commentaire ingénieux sur ce mot de *Pline* le Naturaliste.

* Depuis les pages 176. jusqu'à 194.

turaliste *, *Quasi verò mensuram ullius rei possit agere, qui sui nescit*, & sur ce passage de Montagne †, *Vraiment Protagoras nous en comptoit de belles, faisant l'homme la mesure de toutes choses, qui ne sçut jamais seulement la sienne. Si ce n'est lui, sa dignité ne permettra pas qu'autre créature aye cet avantage. Or luy étant en soy si contraire, & un jugement subvertissant l'autre sans cesse, cette favorable proposition n'étoit qu'une risée, qui nous menoit à conclure par nécessité la néantise du Compas & du Compasseur.* Je lui répondis que Gulliver ne paroïsoit pas avoir eu d'intention pareille, & qu'il seroit peut-être bien surpris qu'on l'en soupçonnât. Mais qu'il n'y avoit rien, qu'un Commentateur ne sçut trouver dans quelque livre que ce soit, quand il vouloit s'en donner la peine. Là dessus, mon homme repliqua qu'il ne prêtoit point son esprit à Gulliver, que Gulliver s'étoit exprimé lui même en termes formels, que je n'avois qu'à lire ce pas-

M. 6.

sage

* Lib. II.

† Liv. 2.,

sage * „ Certainement les Philosophes
 „ ont raison de dire que rien n'est
 „ grand ou petit que par comparaison.
 „ Il auroit pû se faire que les *Lillipu-*
 „ *tiens* eussent trouvé une nation, dont
 „ le peuple fut aussi petit par rapport à
 „ eux, qu'eux mêmes l'étoient à l'é-
 „ gard de moi. Et qui fait si cette
 „ enorme race de Géans que je vois
 „ devant mes yeux, n'est pas une pe-
 „ pinière de nains en comparaison de
 „ quelque autre peuple.

Comme il paroissoit avoir orné sa
 memoire plus que n'ont coutume de
 faire les Philosophes vulgaires, qui soit
 paresse, ou orgueil, veulent tout de-
 voir à eux mêmes, & n'apportent dans
 les conversations & dans les livres qu'u-
 ne raison austere, bourrue, négligée,
 destituée des graces de l'esprit, je ne
 voulus le contredire qu'autant qu'il le
 falloit pour le mettre en train de pouf-
 ser sa pointe. Voici comme il le fit.
 Soiez donc persuadé, Monsieur, que
 le but de *Gulliver* a été de prouver que
 nous ignorons la grandeur absolue des
 corps.

corps. Il n'y en a point qui fut petit, s'il étoit seul, puisqu'il est composé d'un nombre infini de parties, de chacune desquelles Dieu peut former une Terre, qui ne seroit qu'un point, comparée aux autres jointes ensemble. De ce que nous avons une certaine idée de grandeur à la vûe d'un pied, il ne s'enfuit pas que le pied ait justement la grandeur représentée par cette idée. Car en premier lieu, les hommes n'ont pas tous la même idée de ce pied, puisque tous n'ont pas les yeux disposez de la même façon. Que dis-je? Un même homme voit autrement ce pied d'un œil que de l'autre. De plus, ce pied fait naître en nous diverses idées de grandeur, selon que nous le voions de près, ou de loin. Enfin dans les différens âges de la vie, nous formons des jugemens différens de la grandeur d'un pied, & dans un âge avancé nous le jugeons moins grand qu'il ne nous paroïsoit dans l'enfance. C'est donc un préjugé fondé sur rien qui nous fait croire qu'on voit les corps selon leur véritable grandeur. Nous ne jugeons des grandeurs que par comparaison à nos propres corps, &

nos yeux sont comme des Lunettes naturelles, qui grossissent & qui diminuent les objets, à proportion que nous sommes petits ou grands. Je m'explique. Si nous étions aussi petits que des fourmis, ce qui est petit pour nous aujourd'hui nous paroîtroit grand alors, ce qui est grand nous le trouverions monstrueux, & ce qui échape à notre vûe par sa petitesse seroit d'une grandeur raisonnable. Si au contraire, Dieu nous avoit donné une taille gigantesque, nous trouverions petites des choses, qui nous paroissent grandes, les montagnes ne seroient à nos yeux que des collines, & une infinité de choses seroient invisibles pour nous, que nous appercevons à présent sans aucune peine. C'est à ce raisonnement que se réduit le voiage de *Brobdingnag*.

Mais puisque nous en sommes sur les grandeurs, il faut que je fasse encore une remarque, continua-t'il. *Gulliver* raconte dans un endroit qu'il trouva & parcourut un livre, qui traitoit de la foiblesse du Genre Humain, & n'étoit estimé que du vulgaire. „ Cet „ Ecrivain parcourut les mêmes lieux „ com,

„ communs que nos Docteurs en Mo-
 „ rale connoissent si bien, montrant
 „ combien l'homme est un animal pe-
 „ tit, méprisable, & incapable de s'ai-
 „ der lui-même, & de se défendre
 „ contre les injures de l'air & contre la
 „ fureur des Bêtes feroces: Combien il
 „ étoit inferieur à une Créature en
 „ force, à une autre en vîtesse, à une
 „ troisième en prudence, & à une
 „ quatrième en industrie. Il ajoutoit
 „ que dans ces derniers temps la Na-
 „ ture avoit dégénéré de sa premiere
 „ vigueur, & qu'elle ne produisoit
 „ plus que de petits avortons en com-
 „ paraïson d'autrefois. Il dit qu'il é-
 „ toit fort apparent, non seulement
 „ que l'espece des hommes étoit primi-
 „ tivement plus grande, mais qu'aussi
 „ dans les premiers temps il doit y a-
 „ voir eu des Geants, comme l'Histoi-
 „ re & la Tradition l'attestent d'un
 „ côté, & comme des os prodigieux
 „ qu'on a trouvez le démontrent de
 „ l'autre. Il prétendoit que les Loix
 „ de la Nature demandoient que nous
 „ eussions été faits au commencement
 „ d'une constitution beaucoup plus
 „ robuste, & bien moins sujets à être
 „ dé-

„ détruits par de petits accidens.... Je
 „ ne pus m'empêcher d'admirer com-
 „ bien étoit général le talent de tour-
 „ ner les Lectures en moralitez, & le
 „ penchant des hommes à se plaindre
 „ de la Nature. Et je crois qu'après
 „ une exacte recherche, ces sortes de
 „ plaintes se trouveroient aussi peu
 „ fondées parmi nous, qu'elles l'étoient
 „ chez les Habitans de *Brobdnag*.

Maintenant, ce que je voulois dire,
 c'est qu'en effet il n'y a point de na-
 tion, ni de siècle, où on n'ait déclamé
 sur l'étrange diminution du corps des
 hommes, ou sur leur *rabougrissement*,
 comme *Montagne* s'exprimeroit en pa-
 reille occasion. Les Héros des anciens
 Poetes Grecs & Romains lançoient des
 pierres, que douze hommes des siècles
 suivans auroient à peine pu soulever,
 & qu'ils auroient honorées du nom de
 Rochers. Si on y prend bien garde,
 on verra qu'excepte Tydée, ces Hé-
 ros & les Heroïnes mêmes passaient
 au moins de la tête les autres hommes
 de leurs temps. L'impétueux Juvenal
 dit quelque part que la terre épuisée ne
 produit plus des corps tels que jadis,
 & que les mortels ne sont plus que de
 petits

petits avortons, méprifez & haïs de Jupiter. Les mêmes plaintes sortent encore chaque jour de la bouche de nos Modernes. A les en croire, dans les premiers âges du monde, la nature jeune & vigoureuse produisoit sans peine des hommes grands, & les formoit d'un meilleur limon, au lieu qu'à présent elle est tombée dans une décadence aussi visible qu'elle est triste. Mais sur quoi sont fondez ces raisonnemens? Les arbres d'alors surpassoient-ils la hauteur des nôtres? Les mouches d'alors étoient-elles des géantes au prix de celles qui nous incommodent à présent? Les premiers hommes avoient-ils la même supériorité sur nous par l'esprit que par le corps? C'est ce qu'on ne dit pas, & qu'il faut pourtant dire, si on veut prouver que la Nature ne puisse plus faire la même dépense à construire nos corps, qu'elle faisoit dans les heureux siècles dont on nous vante les avantages avec tant d'emphase. D'un autre côté, quel profit les hommes retiroient-ils de cette taille haute & gigantesque, qu'on se plaît à leur attribuer? Au contraire, n'auroient-ils pas été embarrassés de leur propre grandeur, les plus
gros

gros des animaux auroient-ils suffi pour leur nourriture, & la Terre n'auroit-elle pas été trop petite pour fournir assez d'herbes aux animaux, s'ils avoient été d'une grandeur proportionnée à la stature & aux besoins des hommes? Enfin dans quelle histoire croiable, ou par quels monumens a-t-on appris que nos Ancêtres nous aient surpassé autant qu'on veut nous le faire accroire? Il est parlé dans la Genèse & dans les Nombres des *Nephilim* ou des Géans. Mais que peut on conclure de là! Par les Geants de la Genèse quelques uns entendent des Athées & des monstres de cruauté, qui se distinguoient autant par l'énormité de leurs crimes que par la grandeur de leurs corps, interpretation que le mot *Hebreu* souffre naturellement. Quant à ceux des Nombres, qui étoient en effet d'une taille gigantesque, il est vraisemblable que la terreur & le mécontentement des Espions avoient grossi les objets à leurs yeux. D'ailleurs, il est manifeste qu'en ces deux endroits de l'Ecriture, il est parlé de Géans, comme de choses rares & merveilleuses de cet âge du monde. Encore une fois
 donc

donc que peut on conclure de ces Histoires? Qu'il y a eu de temps en temps & dans certains païs quelques Géans? Je n'ai pas envie de le nier. Au contraire je pourrois en apporter encore des exemples. Selon le savant & curieux *Gumberland*, *Goliath* avoit un peu plus de onze pieds d'*Angleterre*. L'Empereur *Maximin* étoit haut de neuf pieds. Le Docteur *Hakevill* rapporte après *Nannez* que les Portiers & les Archers de l'Empereur de la *Chine* étoient hauts de quinze pieds & au delà. Notre savant Monsieur *Derham* écrit dans la *Théologie Physique* qu'il a mesuré un jeune homme *Irlandois*, qu'on disoit n'avoir pas encore dix neuf ans. Il étoit haut de sept pieds & huit pouces, & il mesura une femme, qui n'avoit que cinq pouces de moins. Mais pour la hauteur ordinaire des hommes, selon toute apparence, elle a été toujours la même, ou à peu près. C'est ce qui paroît par les Monumens, par les Mumies, & par d'autres restes de l'Antiquité, qu'on voit encore de nos jours. Voiez par exemple le tombeau de *Chéops*, Roi d'*Egypte*, tombeau qui sans doute étoit assez grand pour contenir celui qu'on y renferma. Par la mesure

exac-

284 CLEF DES VOYAGES

exacte, qu'en a faite le curieux Docteur *Greaves*, on trouve que sa grandeur excède à peine celle de nos cercueils ordinaires. A ces monumens joignez ce que le Docteur *Hakewell* a écrit sur d'autres moins anciens. Les tombes de *Pise* anciennes de plusieurs milliers d'années sont de la même longueur que les nôtres. Il en est de même de celle d'*Athelstan* dans l'Eglise de *Malmsbury*, de celle de *Seba* dans l'Eglise de Saint *Paul*, de celle d'*Ethelred*, & de plusieurs autres. On tire encore des preuves convainquantes des armes des Anciens, de leurs boucliers, des vases & autres utensiles qu'on a déterrez de notre temps. Le Casque de cuivre déterré à *Metaurum*, qui sans doute a été laissé en ce lieu, à la défaite d'*Asdrubal*, est de la grandeur qu'il le faut pour un soldat d'à présent. Ce n'est pas là ma seule preuve. *Auguste* avoit cinq pieds six pouces de haut. Cette mesure convient exactement à celle de notre fameuse Reine *Elisabeth*, qui excédoit cette mesure de deux pouces, si on a égard à la différence du pied *Romain* d'avec le pied d'*Angleterre*. C'est donc une vérité incontestable, que ce déchet de la Nature dont

on

on se plaignoit dès le temps d'*Homere* est faux & chimérique. Et en effet, si la nature déchoit, elle doit décheoir par tout, & décheoir chaque siecle, & décheoir dans chaque personne, & décheoir dans une certaine proportion. Pourquoi donc y a t'il encore des peuples entiers comme les *Patagons* d'une hauteur démesurée? Pourquoi des peres qui n'ont que cinq pieds de haut ont-ils des fils hauts de six ou six pieds & demi? Pourquoi en général les hommes du dixhuitième siecle sont-ils aussi grands que ceux du dix septième? Ce n'est pas tout encore. Pourquoi les esprits ne s'affoiblissent-ils pas autant que les corps? Pourquoi les plantes & les arbres sont-ils encore de la même hauteur qu'ils étoient du temps de nos Aïeux? Ainsi *Gulliver* a raison de conclure, comme il fait, que nos plaintes contre la Nature, examinées de près, se trouveroient aussi injustes que celles des *Brobdingnagiens*.

Telle fut la conversation que ce *Philosophe* eut avec moi au *Caffé Grec*. †. Le lendemain, je le revis au même endroit, & je lui fis part à mon tour de mes conjectures sur le voiage de *Lilliput*.

† *Caffé où les Savans s'assemblent à Londres.*

put, dont il me parut satisfait. Mais il ne put digérer l'explication que je vous ai donnée des petits moutons de *Gulliver*. Il m'assura que ces jolis animaux n'étoient rien moins que semblables à celui dont la Toison dorée est fameuse dans les Poëtes. Qu'ils étoient une image des Actions de nos Compagnies de Commerce, actions auxquelles un Acte du Parlement donna quelque vigueur, & tint lieu du biscuit réduit en poudre, dont *Gulliver* nourrit son petit troupeau. Et enfin que ce qui suit sur l'avantage qui peut revenir de la finesse de leur laine à nos manufactures, est une ironie malicieuse & sanglante, par laquelle on dépeint la décadence où sont tombées ces mêmes Manufactures, tandis qu'on s'est occupé à faire réussir des projets vains & chimériques.

Il me parloit là-dessus de l'air & du ton d'un *Jean Ker de Kersland*. Cependant je veux bien vous avouer qu'il ne me persuada pas. Au contraire je perdis un peu de la bonne opinion que j'avois conçue de sa prudence & de son jugement. En effet, Monsieur le Docteur, le peut-il que *Gulliver* ait eu des intentions

intentions pareilles, lui qui en véritable *Anglois* est toujours occupé de ce qui peut faire honneur à sa chere Patrie, & se croit obligé en conscience de croire qu'il n'y a pas au monde de peuples aussi sages & aussi heureux que les *Anglois*? Je regarde donc cette explication comme fausse & maligne, & je retracte par la même raison celle que j'ai donnée à ce passage.

Je suis avec un vrai respect,

Monfieur,

Votre très humble Serviteur

COROLINI DI MARCO.



OESER-

0322-0

OBSERVATIONS
SUR LES VOYAGES DE
LEMUEL GULLIVER
ADRESSEES

A

MONSIEUR SWIFT.
CLEF DES VOYAGES

DE

LAPUTA;

DE BALNIBARBI, DE GLUBB-
DUBDRIB, & DE

LUGGNAGG.

THE ... OF ...
...

...

...



CLEF DES VOYAGES

DE

LAPUTA,

DE

BALNIBARBI,

DE

GLUBBDUBDRIBB,

ET DE

LUGGNAGG.

MONSIEUR,

Cette foi ci , vous trouverez bon
que je commence sans cérémonie
& sans préambule, & que je débute par
la fin du premier Chapitre du troisiè-
me Voyage. Voici comme Monsieur

N 2

Gul-

Gulliver y parle „ Le Ciel étoit fort se-
 „ rein & le Soleil si chaud, que je fus
 „ obligé d'en détourner les yeux, quand
 „ tout d'un coup cet Astre fut obscur-
 „ ci, à ce qu'il me paroissoit, d'une
 „ manière tout à fait différente, que lors
 „ qu'un nuage vient à le couvrir. Je
 „ tournai la tête, & apperçus entre
 „ moi & le Soleil un grand corps opa-
 „ que, qui approchoit de l'Isle où j'é-
 „ tois. Ce corps me paroissoit être à
 „ la hauteur de deux milles, & il m'ôta
 „ la vuë du Soleil pendant six ou sept
 „ minutes. Je ne remarquai pas que
 „ l'air fut beaucoup plus froid pendant
 „ cet intervalle, ou le Ciel beaucoup
 „ plus obscurci, que si je m'étois tenu
 „ à l'ombre d'une haute Montagne.
 „ Ce corps continuant toujours à s'ap-
 „ procher, je vis que c'étoit une sub-
 „ stance ferme, & dont le dessous étoit
 „ fort uni. J'étois alors sur une hau-
 „ teur à la distance de deux cent ver-
 „ ges du rivage, & environ d'une
 „ mille Angloise du corps dont je par-
 „ le. Je pris alors ma lunette d'appro-
 „ che, & pus appercevoir distincte-
 „ ment plusieurs hommes se mouvants
 „ sur les côtes de cette nouvelle Pla-
 „ nète,

„ nèle , mais il me fut impossible de ,
 „ distinguer ce qu'ils faisoient.
 „ Cet amour pour la vie , qui nous
 „ quitte si rarement , excita en moi quel-
 „ ques sentimens de joye , & je conçus
 „ quelque espoir de sortir d'une maniè-
 „ re ou d'autre de l'afreuse situation où
 „ j'étois. Mais il seroit difficile d'ex-
 „ primer quel étoit en même tems mon
 „ étonnement , de voir en l'air une Isle
 „ habitée par des Hommes , qui (à ce
 „ qu'il me paroissoit) pouvoient la
 „ hausser , la baisser , en un mot lui
 „ donner le mouvement qu'ils voulo-
 „ ient ; mais n'étant pas alors d'hu-
 „ meur de philosopher sur ce Pheno-
 „ mene , je tournai toute mon attention
 „ à considérer quel cours l'Isle pren-
 „ droit , parce qu'elle me paroissoit être
 „ arrêtée. Un instant après néanmo-
 „ ins , elle continua à s'approcher , &
 „ j'en pus voir les côtes , environnez
 „ de différentes suites de Galeries , &
 „ de montées mises à de certaines di-
 „ stances , pour descendre de l'une dans
 „ l'autre. Dans la galerie la plus basse
 „ je vis quelques personnes qui pécho-
 „ ient avec de longues lignes , & d'au-
 „ tres qui ne faisoient que regarder. Je
 N 3 „ leur

„ leur fis signe en tournant mon bon-
 „ net , (car il y avoit déjà quelque
 „ temps que mon chapeau étoit usé)
 „ & mon mouchoir dessus ma tête.
 „ Quand ils furent à portée d'entendre
 „ ma voix , je criai de toute ma for-
 „ ce ; & remarquai par les regards
 „ qu'ils jettoient de mon coté , &
 „ par leurs signes , qu'ils m'avoient
 „ apperçu , quoiqu'ils ne repon-
 „ dissent pas à mon cri. Mais je vis
 „ distinctement quatre ou cinq d'en-
 „ tr'eux qui montoient en grande hâte
 „ les degrez qui conduisoient au haut
 „ de l'Isle , & qui disparurent bien tôt.
 „ Je devinai qu'ils étoient envoyez pour
 „ aller recevoir des ordres touchant ma
 „ personne. & j'appris depuis que je ne
 „ m'étois pas trompé.

„ Le nombre des spectateurs deve-
 „ noit plus grand d'instant à autre. &
 „ en moins d'une demie heure l'Isle se
 „ trouva placée de manière que la Ga-
 „ lerie la plus basse me parut parallèle
 „ à la hauteur où j'étois , quoiqu'é-
 „ loignée d'environ cent verges. Je
 „ me mis alors dans l'attitude d'un sup-
 „ pliant , & leur adressai la parole du
 „ ton

„ ton du monde le plus humble, mais
 „ je ne reçus point de réponse. Ceux
 „ qui étoient le plus près vis à vis de
 „ moi, paroïssôient des personnes de
 „ distinction à en juger par leur habit.
 „ Ils me regardoient souvent, & sem-
 „ bloient causer ensemble avec applica-
 „ tion. A la fin un d'eux m'adressa
 „ quelques mots dans une langue qui
 „ avoit quelque rapport avec l'*Italien*.
 „ J'exprimai ma réponse en cette der-
 „ niere langue, dans l'espérance que du
 „ moins le son en plairoit davantage à
 „ leurs oreilles. Quoique nous ne nous
 „ entendissions point, l'état où j'étois
 „ fit que tout le monde comprit aisément
 „ ce que je voulois dire.

„ Ils me firent signe de descendre du
 „ Rocher, & de me rendre au Rivage,
 „ ce que je fis, après quoi l'Isle volante
 „ fut dirigée dans son mouvement de
 „ manière, qu'une chaine ayant été des-
 „ cendue de la galerie la plus basse, avec
 „ un siège attaché au bout, je m'y atta-
 „ chai & fus tiré en haut par des poulies.

Cette Isle volante ou flottante, com-
 me vous voudrez l'appeller, Monsieur,
 ne ressemble t'elle pas bien au *Monde*
dans la Lune de l'évêque *Wilkins*, ou

aux Châteaux en l'air d'une Dame fameuse d'*Angleterre*? Quant au premier, vous savez que ce savant Evêque raisonnoit de la maniere suivante, pour prouver que la Lune est une terre habitée, & qu'on y peut aller. La Nature n'a rien fait qui ne fût propre à la fin à laquelle elle l'a destiné. Or la Lune ne nous servant presque point, soit par sa foible lumiere, soit par son mouvement qui nous la rend presque invisible pendant la moitié de chaque mois, & pendant ses conjonctions avec le Soleil, qui arrivent tous les mois, il ne paroît pas vraisemblable que la Nature ait formé la Lune pour une fonction, dont elle s'acquitte si mal. Mais en considerant la Lune comme une terre habitée, il n'y a plus d'irregularité ni dans la variété de son cours, ni dans ses differens aspects. S'il y a des hommes dans la Lune, ils observent la terre tout de même que nous faisons la Lune, & la regardent comme une Planete qui leur renvoie une lumiere à proportion d'autant plus grande, que son globe est beaucoup plus gros que celui de la Lune. Peut être aussi que la terre étant environnée de mers, qui en occupent presque les deux tiers, selon

selon Scaliger , les peuples de la Lune ne s'appërçoivent pas de la grosseur du globe de la terre , parce que les eaux ne peuvent pas renvoyer les rayons du Soleil. La même chose nous arrive pour la Lune : elle a des taches , & l'on a remarqué que trois jours avant sa conjonction , lorsqu'elle se montre le matin à l'Orient , elle est plus lumineuse , que quand elle paroît d ns la même distance du Soleil du côté de l'Occident. Cela vient apparemment de ce que ce côté-ci ét nt plus couvert de lacs ou de mers , la rend trouble , & moins sensible à nos yeux. Quelques-uns pourtant contestent que les taches de la Lune soient des lacs & des mers , parce qu'il ne s'en élève ni vapeurs , ni brouillards , ni nuages qui la dérobent à notre vuë , & dans un tems serein , & lorsque la terre n'interrompt point le cours des rayons réfléchis de la Lune , nous la voions toujours avec le même lustre , & la même clarté : ce qui ne pourroit pas arriver , si elle étoit environnée d'un athmosphère aussi épais & aussi grossier que celui qui nous enveloppe. Monfr. Wilkins n'est pas de cet avis. Il croit que la Lune comme la terre est enfer-

mée dans un atmosphere que forment les vapeurs qui s'en exhalent, & que s'approchant du Soleil de tout le demi diametre du cercle qu'elle decrit tous les mois autour de la terre, il est apparent qu'il en sort assez de vapeurs pour épaissir l'air qui se trouve autour d'elle.

Le plus sûr moyen de s'en éclaircir feroit de s'y transporter. Mais l'audace de l'Art humain n'a encore osé le tenter. Monfr. Wilkins ne desespere point que cela ne puisse arriver un jour, & il y trouve de la possibilité. En comparant les progrès de l'Astronomie, inconnue dans le premier âge du monde, & pendant la grossiereté & l'ignorance de ces temps-là, avec les connoissances & les observations des fameux Astronomes de notre temps, on peut attendre encore des choses plus merveilleuses. Les Arts ne se perfectionnent que par degrez, & la premiere invention est toujours fort éloignée du point de perfection, où elle est portée par de longues experiences. Combien s'est-il écoulé de siècles avant que l'on ait distingué les Planetes d'avec les Etoiles fixes, & que l'Etoile du soir,

&

& celle qui le matin précède le lever du Soleil, fût la même, & une Planete qui fait sa revolution autour du Soleil ? Ceux qui viendront après nous, s'étonneront que nous aions ignoré bien des choses, qu'ils decouvriront en perfectionnant les inventions des siècles précédens. Mais le moyen que les hommes attachez par leur pesanteur à la terre se puissent élever jusqu'à la Lune ? Sa plus petite distance de la terre est de cinquante deux ou cinquante trois demi-diametres de la terre, & sur ce calcul-là, en parcourant mille milles * par jour, il faudroit six mois pour y arriver : & où trouver, & comment porter des provisions pour un si long voyage ? De plus l'homme peut-il soutenir la fatigue de ne point dormir pendant six mois de chemin, & où se reposer, à moins qu'on ne suppose que la subtilité de l'air tiendrait toujours les sens éveillés ? Monfr. l'Evêque de Chester ne se rebute point par ces obstacles, qui paroissent insurmontables. Il croit qu'il ne seroit pas absolument impossible, qu'un homme avec des aîles, ou par d'autres moyens,

N 6

s'élan-

* Mesure d'Angleterre.

s'élançât dans les airs, & alors il perdrait sa force *centripete*, ou sa tendance vers le centre de la terre, parce qu'il n'y seroit plus repoussé par le poids de l'air de l'atmosphère, & ne rencontreroit plus d'empêchement, ni de résistance, pour continuer sa route. Il allegue diverses raisons mécaniques pour prouver que la pesanteur n'étant point naturelle aux corps pesans, elle diminue à mesure qu'elle s'écarte du centre, vers lequel leur gravité les fait descendre.

Tels étoient les Paradoxes que ce grand homme † ne rougissoit pas d'avancer, Paradoxes qui méritoient bien un petit coup de dent de *Gulliver*, & que je croirois qu'il a voulu désigner; d'autant plus qu'il a fait allusion ailleurs à d'autres ouvrages du même Ecrivain. Mais, quoiqu'il en soit, les Pygmées de *Lilliput*, & les Géans de *Brobdingnag* n'étoient rien d'étrange au prix des Habitans de *Laputa*. Ils ont

† On lui a appliqué ce vers de *Juvenal*, où le Poëte parle d'*Alexandres*.

Æstuat infelix angusto in limite Mundi.

ont toujours la tête panchée, ou à droit, ou à gauche. Un de leurs yeux est tourné vers la terre, & l'autre vers leur zenith. Leurs habits sont ornez de soleils, de lunes & d'étoiles, ainsi que les corps des anciens *Bretons*. S'ils n'avoient des Reveilleurs, sans cesse occupez de les avertir qu'on leur parle, ou qu'ils doivent répondre, ils ne penseroient ni à l'un ni à l'autre, tant ils sont accoutumés à s'enfoncer & à se perdre dans de profondes méditations. Par un effet de ces mêmes distractions, ils sont gens à ne pas voir un homme devant eux, à aller se heurter contre chaque poteau, à tomber dans le ruisseau, & à y faire tomber un autre, à oublier cent fois une commission importante dont ils sont chargés. D'ailleurs Mathématiciens jusqu'aux dents, ne parlant que de sphères, de globes, de plans, de lignes, ne rêvant la nuit d'autre chose, mettant la Géométrie à tout, & même où elle n'a que faire, & gâtant tout par cette affectation ridicule. Enfin pour achever de les peindre, mauvais raisonneurs, d'une humeur contredisante, pleins d'admiration pour leurs chères personnes, & mé-

prîsez ou haïs de leurs femmes , pour lesquelles ils ne savent pas avoir cette sage foiblesse , qui touche le beau sexe , & fait l'agrément de la vie des personnes mariées.

Voilà des gens d'une figure & d'un caractère qui auront sans doute surpris & fait rire bien des Lecteurs , & qui auront donné lieu à bien des commentaires. Mais pour vous , Monsieur , je gagerois que vous avez déjà prévenu mon explication. En effet , peut-on avoir d'aussi bons yeux , & ne pas voir d'abord que les *Laputiens* sont ces Mathématiciens , Mathématiciens depuis les pieds jusqu'à la tête , & rien autre chose que Mathématiciens , qui étudient les Mathématiques toute leur vie , au lieu d'en faire usage , qui méprisent tout au prix des Mathématiques , auxquels la Raison déplaît , si elle a de l'esprit , & si elle ne parle Mathématiques , & qui enfin négligeant leur figure , leurs habits , les égards de la civilité , leurs affaires , & jusqu'à leurs femmes , méritent d'être regardez comme des Bourrus & des Sauvages inutiles à la Société humaine ? Pour moi , c'est ce qui m'a frappé d'abord dans les *Laputiens*,

putiens, & j'ai reconnu dans eux cet amour outré pour les Mathématiques ; sur lequel je ne fais pourquoi les Etrangers ont fait grace aux *Anglois*, si ce n'est parce qu'il est beau de n'avoir que des folies qui ont tant de l'air de la sagesse.

Ce qui suit est moins general. *Gulliver* dit que quand les Sujets du Roi de *Laputa* avoient des placets à lui présenter, il faisoit descendre de l'Isle flottante plusieurs ficelles avec des poids, & que les habitans des Villes sur lesquelles l'Isle s'arrêtoit attachoient à ces ficelles leurs placets, qu'on tiroit ensuite en haut. Je croirois que cet endroit est une allusion malicieuse au livre de l'Evêque *Wilkins*, intitulé, *Le Messager prompt & secret* †.

Il ajoute que ce qu'il savoit en Mathématiques lui fut d'un grand secours, pour apprendre la Langue *Laputienne*, dont la plupart des termes ont rapport à cette science & à la Musique. Je me trompe beaucoup, ou ceci tombe encore sur le Livre *in folio* de ce fameux Prélat

† En *Anglois* *The secret and swift Messenger.*

Prélat, qu'il a intitulé, *Les Caractères réels, ou le Langage Universel.* *

Il finit ce Chapitre par l'histoire d'une Dame de la Cour, qui s'enfuit avec un Laquais, & se cacha avec lui dans un méchant Cabaret, où ce nouveau mari la battoit comme plâtre. Elle fut ramenée chez elle, s'enfuit encore quelques jours après, & alla retrouver son Galant, sans qu'on ait jamais entendu parler depuis de l'un ni de l'autre. Il conclut ce recit par ces mots. „ Peut
 „ être que quelcun de mes Lecteurs
 „ s'imaginera que je lui raconte ici une
 „ Histoire Européenne ou Angloise. Il a
 raison, car mille personnes m'ont assuré qu'il s'agissoit ici de feu Monsieur Jean Dormer Ecuier, & de Thomas Jones son Laquais. Cependant c'est ce que je ne veux point vous assurer.

Il décrit dans le Chapitre troisième. *Flandola Gagnole, ou la Caverne des Astronomes.* Voici ses propres termes. „ Au centre de l'Isle il y a une
 „ ouverture de cinquante verges de
 „ diametre, par où les Astronomes dé-
 „ cen-

* En Anglois. *The real Character, or, Universal Language.*

" cendent dans un grand Dôme , qui
 " se nomme à cause de cela *Flandola*
 " *Gagnole* , situé à la profondeur de cent
 " verges plus bas que la superficie su-
 " périeure de Diamant. Dans cette
 " Caverne brûlent continuellement
 " vingt lampes , dont la lumière ré-
 " fléchie sur des murailles de Diamant a
 " un éclat inexprimable. L'endroit est
 " rempli de quarts de Cercle , de Telef-
 " copes , d'Astrolabes , & d'autres In-
 " strumens Astronomiques. Mais l'ob-
 " jet le plus curieux & duquel dépend
 " la destinée de l'Isle , est un aimant
 " d'une grandeur prodigieuse , & d'une
 " figure assez semblable à la navette
 " d'un Tisserand.

Je ne fais si *Flandola Gagnole* n'est
 pas le Parlement d'*Angleterre* , & l'Ai-
 man les Manufactures de Toile & de
 Baine , dont dépend le bien être de la
Grande Bretagne. Du moins personne
 jusqu'ici n'a pu me donner d'autre ex-
 plication de ce passage.

. *Tu si quid novisti recti-*
us istis,
Candidus imperti , si non , his utere
mecum.

Je

Je passe au Chapitre quatrieme. *Gulliver* y raconte qu'il alla de *Laputa* à *Lagado*, Capitale du Roiaume de *Balnibarbi* & qu'il n'y vit de toutes parts qu'un grand air d'agitation, de confusion, d'indigence & d'envie de s'enrichir à la hâte. C'etoit le triste fruit de la rage de faire des projets, rage qui s'étoit répandue sur le Pais, comme un amas d'exhalaisons malignes, & qui en avoit chassé l'abondance présente, pour faire place à des thrésors immenses qui devoient venir de je ne fais où. Je ne m'amuserai pas à vous dire qu'il s'agit ici des actions du *Mississipi* en *France*. Je ne doute point que vous ne l'aiez compris d'abord. Cependant mille gens veulent que tout ceci fasse allusion à notre Compagnie du *Sud*. Mais vous jugez bien que *Gulliver* aime trop sa Patrie, & connoît trop la sagesse du Gouvernement pour avoir eu un tel dessein dans l'esprit.

Au reste, il y avoit à *Lagado* un Seigneur nommé *Munodi*, qui s'étant préservé de la contagion générale de la Nouveauté, vivoit encore dans l'opulence & dans l'eclat, & augmentoit chaque jour ses richesses par une sage
acco-

œconomie. Mais il craignoit que peu à peu on ne l'obligeât de renverser les superbes maisons & les belles plantations , qu'il avoit en divers endroits , parce qu'elles n'avoient pas le sceau de la Nouveauté , & qu'il se contentoit des manieres antiques d'augmenter & de conserver son bien. Je ne puis deviner qui est ce Seigneur , car je ne connois pas la *France* assez en détail , pour le déterrer parmi tant d'autres , qui n'ont pas eu autant de prudence. Je vous dirai seulement que plusieurs personnes en font un Lord *Anglois* , qu'ils appellent le Duc de *Ch. . . . S.* Voiez jusqu'où va la malice.

Les Chapitres cinquieme & fixieme ont un rapport trop marqué aux affaires de l'*Angleterre* pour que je croie à propos de vous en donner la clef. Mais il n'en est pas de même du septieme & du huitieme. *Gulliver* y décrit son voyage à *Glubbubdribb* , ou *Isle des Sorciers* , la réception que le Gouverneur lui fit. l'évocation de plusieurs Morts anciens & modernes , les discours qu'ils lui tinrent , & les remarques qu'il tira de leur conversation. Ces endroits sont bien mortifiants pour une infinité de gens

gens de toute sorte de siecles & d'especes, & par cette raison, je m'abandonnerai d'en parler, sûr que vous les entendrez assez par vous même. Je me borne à ce passage, qui représente à merveille le Pyrrhonisme Historique, car pour vous le dire en passant, *Glubb-dubdribb* n'est autre chose que l'Histoire.

„ Aiant examiné & interrogé avec
 „ attention tous ceux qui depuis un sie-
 „ cle avoient occupé les plus éminen-
 „ tes places dans les Cours des Prin-
 „ ces, je trouvai que de misérables
 „ Ecrivains en avoient effrontément
 „ imposé au Monde, attribuant plus
 „ d'une fois les plus grands exploits
 „ de guerre à des Lâches, les plus sa-
 „ ges conseils à des Imbecilles, la plus
 „ noble sincérité à des Flateurs, une
 „ vertu *Romaine* aux Traîtres de leur
 „ patrie, de la pitié à des Athées,
 „ & de la veracité à des Delateurs.
 „ Que plusieurs Hommes du mérite le
 „ plus pur & le plus distingué avoient
 „ été condamnez à mort ou envoyez
 „ en exil par sentence de quelques Ju-
 „ ges corrompus ou intimidés par un
 „ Premier Ministre : Que des Femmes
 „ d'intrigue ou prostituées, des Ma-
 „ que-

" quereaux , des Parasiters & des Bouf-
 " fons décidoient souvent les affai-
 " res des Cours , des Conseils , & des
 " plus augustes Senats. J'avois déjà
 " assez mauvaise opinion de la sagesse
 " & de l'intégrité des Hommes, mais
 " ce fut bien autre chose quand je fus
 " informé des motifs auxquels les plus
 " grandes entreprises & les plus éton-
 " nantes révolutions doivent leur ori-
 " gine , aussi bien que des méprisables
 " accidens auxquels elles sont obligées
 " de leur succès.

" J'eus occasion en même tems de
 " me convaincre de l'audace & de
 " l'ignorance de ces Ecrivains d'Anec-
 " dotes, qui dans leurs Histoires secre-
 " tes empoisonnent presque tous les
 " Rois ; repètent mot pour mot un
 " discours qu'un Prince a tenu en se-
 " cret à son Premier Ministre ; ont co-
 " pie authentique des plus secretes In-
 " structions des Ambassadeurs , & ce-
 " pendant ont le malheur de se trom-
 " per toujours. Un General confessa
 " en ma présence qu'un jour il n'avoit
 " gagné la victoire qu'à force de fautes
 " & de poltronerie , & un Amiral ,
 " que pour n'avoir pas eu d'assez étroi-
 " tes

„ tes liaisons avec les Ennemis, il avoit
 „ batu leur Flote dans le tems qu'il
 „ ne songeoit qu'à leur livrer la fienné.
 „ Trois Rois m'ont protesté n'avoir
 „ pendant tout le cours de leurs Re-
 „ gnes jamais fait de bien à un seul Hom-
 „ me de merite , à moins qu'ils ne
 „ l'ayent fait sans le savoir, étant abu-
 „ sez par quelque Ministre en qui i's
 „ se confioient. Ils ajouterent , que
 „ s'ils avoient à revivre, ils tiendroient
 „ encore la même conduite, & ils me
 „ prouvèrent avec beaucoup de force ,
 „ que la corruption étoit un des plus
 „ fermes soutiens du Trone, parce que
 „ la vertu donne aux Hommes une cer-
 „ taine inflexibilité , qui est la chose
 „ du monde la plus incommode pour
 „ ceux qui gouvernent.

Il continue de la maniere suivante.
 „ J'avois souvent lû que de certains ser-
 „ vices importants avoient été rendus à
 „ des Princes ou à des Etats. Cela
 „ me fit naître la curiosité de voir ceux
 „ à qui on en avoit l'obligation. Après
 „ une exacte recherche, il me fut dit
 „ que leurs noms ne se trouvoient en
 „ aucun Registre, *excepté* un petit nom-
 „ bre *d'entre eux*, que l'Histoire a re-
 „ pré-

" présentez comme des Infames & des
 " Traîtres. La plupart d'entre
 " eux , à ce qu'ils me dirent , étoient
 " morts dans la misère , ou avoient por-
 " té leurs têtes sur un échafaut.

. *I nunc & servas curre per
 Alpes,*

Ut pueris placcas & declamatio fias.

De *Glubbudribb* Gulliver se transporta
 dans le Roiaume de *Luggnagg* , où il
 eut une longue conversation sur les
Struldbrug , ou hommes immortels ,
 que je mets ici , persuadé que vous se-
 rez bien aise de la voir. Voici ses pro-
 pres termes. „ Si j'avois eu le bon-
 „ heur de naître *Struldbrug* , dès que
 „ j'aurois connu l'excès de ma félici-
 „ té, je me ferois d'abord servi de tou-
 „ tes sortes de moyens pour acquérir
 „ des richesses , & à force d'adresse
 „ & d'application j'aurois pu en moins
 „ de deux siècles devenir un des plus ri-
 „ ches Particuliers du Royaume. Je dis
 „ en second lieu , que dès ma plus tendre
 „ jeunesse , j'aurois tâché de me per-
 „ fectionner dans toutes sortes de sci-
 „ ences , afin de surpasser un jour tous
 „ les

„ les Hommes du monde en habileté
 „ & en savoir. Enfin , que je met-
 „ trois soigneusement par écrit chaque
 „ evenement considérable , de la veri-
 „ té duquel je serois informé : Que je
 „ tracerois sans aucune ombre de par-
 „ tialité les caractères des Princes &
 „ des plus fameux Ministres d'Etat ,
 „ qui se succederoient les uns aux au-
 „ tres : Que je marquerois exactement
 „ les diférens changemens qui arrive-
 „ roient dans les coutumes , le lan-
 „ gage , les modes , & les divertisse-
 „ mens de mon País. Et que par ces
 „ moyens j'esperois de devenir un thré-
 „ sor vivant de connoissances & de sa-
 „ gesse , aussi bien que l'oracle de ma
 „ Nation.

„ Dès que j'aurois atteint l'âge de soi-
 „ xante ans , leur dis-je en poursui-
 „ vant mon discours , je ne songerois
 „ plus à me marier , mais pratiquerois
 „ les loix de l'Hospitalité , quoiqu'avec
 „ retenue.

„ Je m'occuperois à former l'esprit
 „ & le cœur de quelques jeunes Gens
 „ de grande esperance , en les convain-
 „ quant par mes observations & par
 „ de nombreux exemples , de l'utilité

„ & de l'excellence de la vertu. Mais
 „ je choisirois pour mes compagnons
 „ perpetuels d'autres Immortels com-
 „ me moi, parmi lesquels il y auroit
 „ une douzaine des plus anciens, dont
 „ je ferois mes amis particuliers. Si
 „ quelques-uns de ceux-ci ne se
 „ trouvoient pas dans un état opulent,
 „ je les logerois dans ma maison, &
 „ en aurois toujours quelques uns à ma
 „ table, à laquelle je n'admettrois qu'un
 „ très-petit nombre de vous autres mor-
 „ tels, que je regarderois du même
 „ œil dont un homme considère la suc-
 „ cession annuelle des tulippes & des
 „ œillets de son jardin: les Fleurs
 „ qu'il voit le divertissent pendant quel-
 „ ques instans, mais ne lui font
 „ point regretter celles de l'année pas-
 „ sée.

„ Mes compagnons immortels &
 „ moi, nous nous communiquerions
 „ les uns aux autres nos observations,
 „ & ferions des remarques sur les di-
 „ férentes manières dont la corruption
 „ se glisse dans le monde, afin d'en
 „ préserver les hommes par de sages
 „ leçons, & par l'ascendant de notre
 „ exemple; remèdes qui selon tou-

„tes les apparences empêcheroient
 „cette dépravation de la Nature hu-
 „maine, dont on s'est plaint avec
 „tant de raison dans tous les âges.

„Ajoutez à cela le plaisir de voir les
 „plus étonnantes Revolutions d'Etat :
 „d'anciennes Citez tombant en rui-
 „nes : d'obscurs villages devenant des
 „Capitales d'Empires : de fameuses
 „Rivières changées en petits Ruisse-
 „aux : l'Océan laissant un país à sec,
 „pour en couvrir un autre de ses on-
 „des : les Sciences établissant leur sié-
 „ge dans de certains Pays, & quel-
 „ques siècles après paroissant les avoir
 „quittez pour jamais. Je pourois alors
 „me promettre de voir le jour où l'on
 „auroit trouvé la *Longitude*, le *Mouve-*
 „*ment Perpetuel*, & la *Medecine Uni-*
 „*verselle*, aussi bien que plusieurs autres
 „belles Inventions.

„Quelles magnifiques découvertes
 „ne ferions nous point en Astronomie,
 „en survivant à nos prédictions les plus
 „reculées, & en observant les retours
 „periodiques des Cometes, & tout ce
 „qui a du raport au mouvement du
 „Soleil, de la Lune & des Etoi-
 „les !

Mais

Mais on ne tarda pas à lui faire sentir combien ce plan étoit déraisonnable & injuste, puisqu'il supposoit une éternité de jeunesse, de santé, & de vigueur, que personne ne sauroit avoir la folie de se promettre. On lui représenta les incommoditez de la vieillesse, les infirmités auxquelles elle est sujette, la vanité, l'opiniâtreté, l'avarice, la mauvaise humeur, l'envie, les desirs impuissans, le babil, enfin les passions qui sont naturelles à cet âge. On lui remontra que les moins malheureux de ces Vieillards éternels sont ceux qui ont le bonheur de radoter & de perdre la mémoire. On ajouta qu'il n'y a personne qui ne les haïsse ou qui ne les méprise. En un mot, on lui fit un long & ingénieux commentaire de l'endroit de la dixième Satire de *Juvenal*, où ce Poète décrit les incommoditez de l'âge décrépit, & il fut obligé d'avouer que les *Luggnaggiens* qui lui parloient avoient raison.

Voilà un long article sur un point de Morale, qui paroît assez superflu, puisqu'il n'y a guères de gens assez déraisonnables, pour souhaiter l'immortalité, au prix qu'il faudroit l'acheter.

Que croiez vous donc, Monsieur, que *Lemuel Gulliver* ait eu en vue ? Pour moi, je crois que ce sont les Moines, ces Eunuques volontaires, dont l'impudique continence a anéanti plus d'hommes que les pestes, les famines & les guerres n'ont jamais fait, & qui composent néanmoins une famille éternelle, où il ne naît & ne meurt personne. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne sauroit guères appliquer qu'à eux ces paroles de *Gulliver*. „ Ces Immortels „ deviendroient avec le temps Posses- „ seurs de tous les biens de la Nation, „ & s'empareroient de toute l'autori- „ té, d'où il arriveroit que manquant „ de talens pour faire un bon usage du „ pouvoir qu'ils auroient entre les ma- „ ins, le Gouvernement dont ils se- „ roient le soutien crouleroit bientôt „ sur ses fondemens. En effet, les Maisons Religieuses ne sont elles pas comme un gouffre toujours ouvert, où s'ensevelissent à jamais les richesses de l'Etat ? Pour me servir des termes d'un *François* †, en qui on ne fait qu'admirer le

† Lettres Persanes Tom. II. pages 179. & 180.

le plus l'esprit, ou le jugement „ c'est
 „ une Société de gens avarés, qui
 „ prennent toujours, & ne rendent ja-
 „ mais. Il accumulent sans cesse des
 „ Revenus pour acquérir des Capitaux.
 „ Tant de richesses tombent pour ainsi
 „ dire en paralysie : plus de circulati-
 „ on ; plus de Commerce ; plus d'Arts ;
 „ plus de Manufactures.

Je suis avec un véritable respect,

Monfieur le Doien,

Votre très-humble Serviteur

COROLINI DI MARCO.





OBSERVATIONS
SUR LES VOYAGES DE
LEMUEL GULLIVER
ADRESSEES
A
MONSIEUR SWIFT.
VOYAGE
DES
HOUYHNHNMS.

GENERAL

OFFICE

OF THE

ADJUTANT

GENERAL

OF THE

ARMY

WASHINGTON



OBSERVATIONS
 SUR LES VOYAGES
 DE
 LEMUEL GULLIVER
 ADRESSEES
 A
 MONSIEUR SWIFT

MONSIEUR.

Vous savez que dans la description
 de l'âge d'or, Platon compte pour
 un des principaux avantages des heu-
 reux hommes d'alors le commerce qu'
 ils avoient avec les Bêtes, commerce
 dans lequel ils etendoient leurs con-
 noissances, qui ne contribuoit pas peu au
 bonheur de leur vie. Peut-être fut-ce

O S

par

par cette raison que les Tiresies, les Melampes, les Apollonius de Thyane, & plusieurs autres firent tant d'efforts, dans la suite, pour apprendre le langage des animaux. Mais je ne crois pas qu'ils y réussirent. Ce secret étoit réservé à Esope. Ce Philosophe tira de leurs discours & de leur conduite des leçons & des exemples pour instruire les hommes, & rendit par là tant de service à l'Univers, qu'il a excité je ne sais combien de Savans à rechercher ce secret perdu depuis plusieurs siècles. Chacun sait que quelques uns l'ont fait avec un grand succès. Mais ni lui ni eux n'avoient pu découvrir ce que notre ami *Lemuel Gulliver* nous apprend dans son voiage des *Houyhnhnms*, savoir que les Hommes ne sont au fonds que des Bêtes, & que les Bêtes au contraire sont les véritables Hommes. Cependant c'est la pure vérité, s'il est vrai que les *Houyhnhnms* aient autant d'esprit, de courage, de bonté, de sagesse & de droiture qu'il leur en donne, c'est à dire qu'ils nous surpassent autant qu'il le dit.

En un mot, Monsieur, pour vous parler sans figure, le voiage des *Houyhnhnms*

yhnbnnms est une censure continuelle & ingénieuse des hommes. Je voudrois seulement qu'elle fut un peu moins outrée. Par exemple, à quoi bon nous railler de ce que nous ne marchons pas à quatre pattes, comme les Chevaux? S'il ne veut pas que nous regardions comme une noble prérogative de notre espèce celle de marcher sur les pieds, & la tête élevée vers le Ciel, qu'*Ovide* décrit dans ces vers,

*Pronaque cum spectent animalia cætera
terram,*

*Os homini sublime dedit, cælumque
tueri*

*Fussit, & erectos ad sidera tollere vul-
tus, **

De moins il devoit trouver que cette figure vaut bien celle d'un Cheval. J'aimerois autant l'imagination suivante de *Montagne*, dont voici les propres termes, où son but est de prouver que le privilège dont le Poëte nous flatte ne nous est rien moins que particulier.

„ Il ya plusieurs Bestioles qui ont la
„ veue renversée tout à fait vers le

O 6

„ Ciel

„ Ciel, & l'encolure des Chameaux &
 „ des Autruches, je la trouve encore
 „ plus relevée & droite que la nôtre.
 „ Quels animaux n'ont la face enhaut,
 „ & ne l'ont devant, & ne regardent
 „ vis à vis comme nous, & ne décou-
 „ vrent en leur juste posture autant du
 „ ciel & de la terre que l'homme? *
 Encore ce dernier convient-il du moins
 que notre figure est passable.

Il est vrai qu'il se répand ensuite en
 déclamations qui ne sont pas fort
 raisonnables. „ Certes, *dit il*, quand
 „ j'imagine l'homme tout nud, oui en
 „ ce sexe qui semble avoir plus de part
 „ à la beauté, ses tares, sa subjection
 „ naturelle, & ses imperfections, je
 „ trouve que nous avons eu plus de
 „ raison que nul autre animal de nous
 „ couvrir. Nous avons été excusables
 „ d'emprunter de ceux que nature avoit
 „ favorisez en cela plus que nous, pour
 „ nous parer de leur beauté, & nous
 „ cacher sous leur despouille, de laine,
 „ plume, poil, soye.

Voilà ce qui s'appelle tomber dans la
 déclamation outrée, & dire des sottises
 bril-

brillantes. Qu'y a t-il donc de difforme dans le corps de l'homme? Faloit-il pour le rendre joli, lui donner un corps velu ou hérissé comme aux ours, ou des écailles comme aux poissons? La blancheur, la finesse, la délicatesse de sa peau sont elles autant de choses qui l'enlaidissent, & qu'il doive cacher avec soin? Oui, mais, il porte des habits, & aucun autre animal n'en porte. Les chiens, les chats, les moutons, les bœufs ne savent ce que c'est que de justaucorps & de culottes. Je répondrois volontiers, c'est que les chiens, les chats, les moutons, les bœufs sont des bêtes, & cette réponse seroit plus solide qu'elle ne le paroît. En effet ces animaux ont ils besoin de quelque chose de semblable, & la nature ne les a-t-elle pas habillez à ses propres frais, en les faisant naître? Pourquoi donc voudroient-ils se faire d'autres habits? D'ailleurs comment s'y prendroient-ils pour se les faire? Mais pour venir à quelque chose de sérieux, je dirois à *Montagne*, pourquoi ne nous couvririons nous point du poil & de la laine des bêtes? Vaut-il mieux que nous demeurions exposés à l'ardeur du soleil & à la rigueur

gueur du froid? Non sans doute. Qui vous obligeoit donc de recourir à notre prétendue difformité pour trouver la raison qui fait que nous nous habillons? La nécessité suffisoit. Il ne vous reste par conséquent que de repliquer une chose, qu'on a repetée cent fois, depuis Pline le Naturaliste. C'est que la Nature attentive aux besoins des autres animaux, les munit en mere tendre contre les incommoditez des saisons, au lieu qu'elle y abandonne les hommes, comme indignes de ses soins. Mais pour nous, nous avouons qu'elle nous a traiteés assez bien, pour n'avoir pas sujet de nous plaindre, puisqu'au lieu du poil, des plumes, de la laine, qu'elle nous a refuseés, elle nous a donné une raison, par le moien de laquelle nous pouvons nous habiller, & commodément, & magnifiquement même, tantôt d'une manière, tantôt de l'autre, comme il nous plaît.

Cependant il a plu à notre estimable Ami Monsieur Gulliver de railler aussi sur la nudité naturelle des hommes, & sur leurs prétendus déguisemens, car c'est le nom qu'il donne aux habits. Mais je crois qu'il ne l'a fait que pour
rire,

rire! Il y a trop de bon sens dans le reste de la Narration pour supposer qu'en ces endroits il parlât sérieusement.

Seulement, il me semble qu'il s'est contredit, au sujet de la maniere dont les *Houyhnhnms* vivent entre eux. Dans certains endroits, il dit ou leur fait dire qu'ils n'ont point de Maitres, & qu'ils sont soumis à la Raison seule. Dans un autre, il dit qu'ils ont un Conseil, qui s'assemble un certain nombre de fois par an, & où les affaires publiques de la Nation se décident souverainement. Vous m'avouerez, Monsieur, qu'il faut appliquer à ceci le celebre mot d'*Horace*.

..... *aliquando bonus dormitat Homerus.*

Mais ces legers defauts sont rachetez par un nombre innombrable de beautez eclatantes. Tel est par exemple ce qu'il raconte dans le Chapitre cinquieme sur l'état de l'*Angleterre*, sur les defauts qui regnent dans l'administration de la justice, & sur les causes des guerres entre les Potentats de l'*Europe*.. Je ne puis resister à la tentation de vous
copier

copier quelque chose sur ce dernier article. Voici comme il s'y exprime.

„ Le *Houyhnhnm* mon maître me de-
 „ manda quelles étoient ordinairement
 „ les causes pourquoi un païs entroit en
 „ guerre avec un autre. Je répondis
 „ que ces causes étoient sans nombre,
 „ mais que je lui ferois l'énumération des
 „ principales. Que quelquefois c'étoit
 „ l'ambition des Princes qui s'imagi-
 „ nent toujours n'avoir pas assez de pays
 „ ni assez de peuples pour leur domi-
 „ nation: quelquefois la corruption des
 „ Ministres, qui engagent leurs Mai-
 „ tres dans une guerre pour se ren-
 „ dre nécessaires, ou pour détourner
 „ l'attention de dessus leur mauvaise ad-
 „ ministration. Que la difference en fait
 „ d'opinions avoit coûté la vie
 „ à plusieurs millions d'hommes: par
 „ exemple, si de la *chair* est du *pain*,
 „ ou du *pain* de la *chair*; si le jus d'un
 „ certain *fruit* est du *sang* ou bien du
 „ *vin*; s'il vaut mieux *baïser un pilier*,
 „ ou le *jetter dans le feu*; quelle est la
 „ meilleure couleur pour un *habit*, la
 „ *Noire*, la *Blanche*, la *Rouge*, ou la
 „ *Grise*; & si cet *Habit* doit être *long*
 „ ou *court*, *étroit* ou *large*, *sale* ou *net*;
 „ avec

„ avec plusieurs autres problemes du
 „ même genre. Jamais les guerres ne
 „ font plus cruelles & plus sanglantes,
 „ ou ne durent plus long-tems, que
 „ quand c'est la diversité d'opinion qui
 „ les a allumées, principalement quand
 „ cette diversité ne regarde que des
 „ choses indifferentes.

„ Quelquefois deux Princes se brouil-
 „ lent ensemble pour savoir qui des deux
 „ chassera un troisième de ses Etats,
 „ sur lesquels aucun d'eux ne prétend
 „ avoir le moindre droit. Souvent un
 „ Prince declara la guerre à un autre,
 „ de peur que celui-ci ne le previen-
 „ ne. Quelquefois une guerre s'allu-
 „ me, parce que l'ennemi est trop *fort*,
 „ & quelquefois parce qu'il est trop
 „ *foible*. Quelquefois nos voisins *ont*
 „ de certaines choses dont nous *man-*
 „ *quons*, & ils *manquent* de certaines cho-
 „ ses que nous *avons*, & nous nous entre-
 „ tuons jusqu'à ce qu'ils prennent les
 „ nôtres & nous donnent les leurs. On
 „ peut avec justice faire la guerre à un
 „ Allié qui possède de certaines villes
 „ qui sont en notre bienséance, ou bien
 „ une étendue de pais, qui s'il étoit joint
 „ au nôtre, lui donneroit une figure
 „ plus

„ plus reguliere. Si un Prince envoie
 „ des troupes dans un pays, dont le
 „ peuple est pauvre & ignorant, il peut
 „ legitimement exterminer la moitié
 „ des habitans & reduire l'autre moitié
 „ en esclavage, dans le dessein de les ci-
 „ viliser & de corriger la ferocité de leurs
 „ mœurs. C'est une pratique très or-
 „ dinaire & très honorable, quand un
 „ Prince demande du secours à un au-
 „ tre pour chasser un usurpateur,
 „ qu'il s'empare du país, & tue,
 „ emprisonne, ou envoie en exil, le
 „ Prince à l'aide de qui il est venu.
 „ Etre alliciez par naissance ou par ma-
 „ riage, est une seconde source de que-
 „ relles entre deux Potentats, & plus
 „ il y a de proximité dans la parenté,
 „ plus la disposition à se quereller est
 „ grande. Les nations *pauvres* sont de
 „ *mauvaise humeur*, & les nations *riches*
 „ sont *insolentes*. Or qui ne voit que
 „ *l'insolence* & la *mauvaise humeur* ne
 „ s'accorderont jamais? Toutes ces rai-
 „ sons font que le metier de *Soldat* pas-
 „ se pour le plus honorable de tous,
 „ parce qu'un *Soldat* est un *Yakoo*, loué
 „ pour tuer de sang froid le plus d'ani-
 „ maux de son espece, quoi qu'ils ne
 „ lui

” lui ayent jamais fait le moindre mal.

” Il y a encore une autre forte de
 ” Princes en *Europe*, qui n’ont pas les
 ” reins assez forts pour faire la guerre
 ” eux-mêmes, mais qui prêtent leurs
 ” troupes à des nations riches, à tant
 ” par jour pour chaque homme, &
 ” c’est là un de leurs plus solides & de
 ” leurs plus honnêtes revenus.

Il est certain qu’on ne pouvoit mieux dépeindre l’injustice & la futilité des motifs qui portent d’ordinaire à faire la guerre. En effet, à la honte éternelle de l’Humanité, les Siècles à venir apprendront par nos Histoires, que nous avons fait la plus part des folies, dont on nous accuse dans ce passage. A la vérité, on ne se déclare plus la guerre, sur ces frivoles questions, si de la *chair* est du *pain*, ou du *pain* de la *chair*; si le jus d’un certain fruit est du *sang* ou bien du *vin*; s’il vaut mieux *baiser un pilier*, ou le *jetter dans le feu*: par où l’Auteur désigne les différends des Réformez & des Catholiques sur la Transsubstantiation, sur l’adoration de la Croix, & sur le culte des Images & des Reliques. C’est bien ce qui est arrivé trop de fois dans
 les

les derniers Siècles. Mais la mode en est passée, & les Princes d'aujourd'hui ne donnent plus dans ces petitesse. Ils ne se servent de la Religion que comme d'un prétexte spécieux pour colorer leurs entreprises. Mais il est pourtant vrai que ce prétexte a fait & fait encore rougir la terre du sang innocent de bien des personnes, & il n'en faut pas d'avantage pour justifier le recit de *Gulliver*.

Ce qui suit sur les abus de la Jurisprudence, n'est ni moins digne de remarque, ni moins véritable. En voici un, qui est le premier, & qu'il expose en ces termes. „ Supposons que mon „ Voisin aie envie d'avoir ma *Vache*, „ il louë un Avocat, pour prouver „ que ma *Vache* lui appartient. Il „ faut alors que j'en louë un autre „ pour défendre mon droit, parce qu'il „ est contre toutes les regles de la „ Loi qu'un homme défende sa propre „ cause“. Il ajoute que son Avocat ne peut que se trouver embarrassé en défendant une cause juste, parce qu'il n'est plus alors dans son élément, outre que s'il plaide sa cause d'une manière à la faire expedier d'abord, il est sûr de
s'at-

s'attirer l'indignation de ses Suprieurs, ou du moins la haine de ses Confrères, qui le regarderont comme une espece de Serpent qu'ils nourrissent dans leur sein, ou comme un gâte-metier. Je ne m'arrête point à ces deux derniers articles, parcequ'ils ne sont bons que *per la Satira*, à la *Comedia*, à la *Prédica*, trois occasions, où il est permis d'outrer un peu les caractères, pour en faire sentir mieux l'horreur ou le ridicule. Mais quant au premier, n'est-ce pas une chose absurde que je sois obligé de recourir à ces gens, *qui iras & verba locant*, pour faire entendre mes justes plaintes? Eh qui peut mieux que moi, qui suis le Lézé, faire comprendre aux Juges en quoi & combien je suis lésé? On suppose bien que je suis capable d'en instruire mon Avocat. Ne pourrois-je donc pas en instruire les Magistrats de même? Pourquoi faut-il que j'emploie encore la voix d'un Tiers, qui n'entend peut-être mon affaire qu'à demi, qui peut-être a oublié la moitié de mes raisons, qui par conséquent les représentera mal, & qui certainement a intérêt de faire durer mon procès, pour augmenter les dépens?

Il y a un certain homme dans le monde, que j'aime, parce que je l'estime, au lieu que d'ordinaire on n'estime les gens que parce qu'on les aime. Cet ami me disoit l'autre jour que les hommes étoient bien malheureux. Les trois choses au monde qui nous intéressent d'avantage, notre salut, notre santé, nos biens, nous les confions à trois sortes de personnes qui ne s'y intéressent nullement. Les Ecclésiastiques chargés du premier article nous entretiennent de scrupules, & vivent de notre crédulité. La Faculté chargée du second fait durer nos indispositions, & s'engraisse de notre maigreur. Enfin les Jurisconsultes tirent nos procès en longueur, & les embarrassent de mille formalitez, pour se tirer eux mêmes des embarras où jette l'indigence. Ce dernier point convient trop bien au sujet, dont-il s'agit maintenant, pour que je doive demander excuse en faveur de ma digression.

Ce qu'il ajoute, que les Avocats ont un langage particulier, intelligible pour eux seuls, & que c'est dans ce jargon que leurs loix sont écrites, n'est pas moins juste & moins considérable.

Les

Les Loix Civiles ne devroient servir qu'à développer les principes de la Loi naturelle, gravée dans nos cœurs par Dieu même, dont elles sont comme autant de Commentaires. Mais c'est la *Glose d'Orléans*, comme parlent les *François*, c'est-à-dire *obscurum per obscurius*. On ne lit les loix de l'équité que dans son cœur, au travers de ses passions & des intérêts personnels, qui la défigurent ou qui l'effacent même. On ne lit celles de la Justice que dans un langage entendu des Jurisconsultes seuls, qui s'en servent pour couvrir leurs démarches obliques d'une obscurité impénétrable. Ils appellent ces termes des termes d'art, & ils ont raison, car c'est par cet art qu'ils enrichissent leurs familles, & qu'ils ruinent leurs Cliens. Il est particulier que les Mystères de la Religion chez les Catholiques, & les Maximes du Droit chez presque tout ce qu'il y a de Peuples en Europe soient écrits dans une langue ignorée du Vulgaire. On croiroit que les fondateurs en ont agi de la sorte, pour cacher leur ignorance, pour entretenir celle du Peuple, & pour se rendre respectables à la multitude.

Les Medecins on leur tour ensuite.
Mais,

Mais, je vous en prie, Monsieur le Doien, dispensez moi de m'étendre sur leur article. *Difficile est in eum scribere qui possit occidere.* J'en dis autant du Portrait d'un premier Ministre, qui vient après, portrait dont je souhaite qu'on ne trouve jamais l'original que chez nos Ennemis, si même il est permis de souhaiter autant de mal à nos Ennemis.

Il y a encore mille choses dont je devrois vous parler, parce qu'elles le méritent infiniment. Mais pour ne rien retrancher de beau, il faudroit tout copier, & je ne saurois me refoudre maintenant à le faire, quoique tant d'Auteurs qui ne s'en vantent point ne soient Auteurs que par là, jusques là que moi qui parle, je ne fais si ceux à qui je fais ce reproche, ne pourroient pas me dire, *factus es tanquam unus ex nobis.* Je finis donc en vous assurant que je suis avec un profond respect,

Monsieur le Doien,

Votre très humble Serviteur

COROLINI DI MARCO.

F I N.

